27-5-6

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN.

Mathilde. 4.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET,
Rue Gît-le-Cœur, n°. 7.



Il me demande ce qui m'agite reprit la Princesse, et je suis ici.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE Mme. COTTIN,

Avec une Notice sur la vie et les écrits de l'Auteur, un Tableau historique des Croisades, une Analyse des ouvrages de JOINVILLE, de VILLEHARDOIN, et des Notes sur le roman d'Élisabeth;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE AVEC SOIN ET ORNÉE DE DOUZE GRAVURES.

TOME ONZIÈME.

A PARIS,

Chez { CORBET, Libraire, quai des Augustins, n°. 63.
DABO, Libraire, quai des Augustins, n°. 49.

1818.

MATHILDE.

CHAPITRE XLI.

En quittant Mathilde, Malek Adhel ne doutait point qu'elle ne se rendît à sa prière, et que l'aurore du lendemain ne les vît réunis dans le tombeau de Montmorency; mais en venant se renfermer dans son appartement, la princesse y fut suivie par les cruelles anxiétés de l'incertitude, et cette nuit toute entière fut pour elle sans sommeil. Les paroles de Malek Adhel retentissaient dans son cœur, et en étaient tendrement accueillies : pouvait-elle refuser une entrevue de peu de momens à un héros qui, dès le lendemain, allait devenir peut-être le maître de sa destinée; qui, plusieurs fois, avait exposé sa vie pour elle,

et avait sauvé celle de Richard ; qui, pour lui obéir, venait de céder à un rival huit jours de triomphe et de gloire ; et qui, par le nombre de ses bienfaits et la grandeur de ses sacrifices, lui avait imposé de telles obligations, que, quoique sa reconnaissance fût devenue une passion, il lui semblait qu'elle n'était pas encore assez vive et ne l'acquittait pas assez ?

« Sans doute j'irai le rejoindre, se disait-elle avec véhémence, comme pour étouffer un murmure secret qui s'élevait au fond de son âme ; je l'ai promis, rien ne lui sera refusé de ce que la religion et la vertu me permettent de lui accorder ; et quand une si importante journée va commencer pour moi, et que, peut-être, chancelant encore dans la foi, il a besoin de mes avis et de mes encouragemens pour l'y soutenir, n'est-ce pas le devoir même qui me prescrit d'aller à lui ? » Mais, en prononçant ce mot de *devoir*, la princesse l'articula faiblement, comme si elle avait senti que ce n'était pas là sa place. D'ailleurs, ajouta-t-elle, n'est-il pas nécessaire que je connaisse

les dispositions de Guillaume, et l'effet de ses discours sur l'esprit du prince, afin de pressentir quelle sera son opinion dans le conseil des évêques et m'efforcer de la changer si elle ne devait pas nous être favorable ? Alors, s'interdisant de plus longues réflexions, elle s'arrêta à ce parti, résolut d'aller le lendemain au tombeau de Montmorency, et, en attendant, alla chercher sur son lit quelques heures de repos : mais reposer sur un projet coupable, l'innocente vierge le pouvait-elle ? et le sommeil pouvait-il fermer les yeux que les sourdes inquiétudes d'une conscience agitée r'ouvraient toujours ? Au moment où l'on va s'endormir, et où les efforts qu'on a faits pour se tromper soi-même commencent à s'affaiblir, il vient une pensée, il en vient une autre ; elles ne sont plus le fruit d'une erreur qu'on aime, mais de la vérité qui reprend tous ses droits aussitôt que la volonté a cessé de retenir l'erreur. Mathilde ne peut plus se soustraire à cette puissance : troublée, mécontente, elle quitte brusquement ce lit où elle est si loin de

trouver la paix, s'habille à la hâte, traverse son oratoire, et ouvre les croisées qui donnent sur son balcon ; elle s'y promène en silence ; tout est tranquille ; elle n'entend aucun bruit que celui des vagues de la mer qui se brisent contre les rochers du rivage. « Toujours agitées aussi, dit-elle, mais moins agitées que moi. » Après une pause, elle ajoute : « O mon Dieu ! guidez-moi ; car, je le jure, je ne veux point que l'amour triomphe de vous. » Elle marche encore ; mais une disposition plus religieuse vient de lui donner de meilleures pensées. « Lorsqu'en dépit de la pudeur et des bienséances, dit-elle, j'osai donner un rendez-vous à Malek Adhel, il me sembla que j'obéissais à la voix de Dieu, et qu'en l'envoyant au secours de l'archevêque de Tyr, je l'envoyais à la lumière et à son salut. Moi seule, je pouvais le déterminer à ce sacrifice, je n'avais que ce moyen d'opérer sa conversion, puisqu'elle ne pouvait être le fruit que des soins de Guillaume ; et je n'avais pas un moment à perdre, puisqu'il fallait qu'en moins de dix jours il eût trouvé l'arche-

vêque, se fût laissé convaincre, et l'eût ramené ici avant la fin du conseil, de manière à ce que Guillaume, assuré de ses saintes dispositions, employât toute son éloquence à parler en notre faveur. Mais, aujourd'hui, qu'ai-je à lui dire? quelle raison assez importante peut m'entraîner à cette démarche? Son désir. Hélas, mon Dieu! ce serait bien assez pour moi! mais ce n'est pas assez pour vous. Si Guillaume vous l'a rendu, je saurai un peu plus tard cette grâce de votre miséricorde; mais, du moins, sans avoir à rougir de la manière dont je l'aurai apprise; s'il a persévéré dans ses erreurs, si les instructions de l'archevêque ont été infructueuses, quel espoir puis-je avoir dans les miennes? Insensée! l'amour te donnerait-il tant de présomption, d'oser croire que tu réussirais, quand cette source d'éloquence et de sainteté aurait coulé en vain? Et quand j'apprendrais que la sagesse de Guillaume va s'élever contre les désirs de mon cœur, et que j'aurais la coupable volonté de l'en détourner, puis-je croire que j'y parviendrais? Guillaume est-il un

homme faible, capable d'abandonner la voie et la justice de Dieu pour des intérêts humains ? Ne suis-je pas même sûre que, s'il arrive aujourd'hui, il se rendra au conseil sans me parler ni me voir ; mais, si je ne puis rien espérer de la faiblesse de Guillaume, ne dois-je pas tout craindre de la mienne ; ne sais-je pas que quiconque aime et cherche le péril, y périra (1) ? Ah ! puisqu'un tel rendez-vous n'est pas nécessaire, il serait criminel ; et maintenant, quelle que soit ma destinée, il faut l'attendre et me soumettre... Mon Dieu, faites donc taire la voix de Malek Adhel qui crie dans mon cœur, et acceptez mon sacrifice. » Elle dit, tombe à genoux, penche son front sur la rampe de fer du balcon, et l'arrose de larmes ; pendant longtems les sanglots qui s'échappent de sa poitrine sont le seul langage de sa douleur. A la fin, elle dit : « Commencer cette journée en subissant le joug du plus rude devoir, n'est-ce pas un moyen de rendre le ciel plus favorable à mes

(1) Isaïe, ch. 28, v. 15.

vœux? Peut-être sera-t-il touché de l'effort que je fais pour lui plaire; peut-être m'en récompensera-t-il en touchant le cœur de Malek Adhel... O douce obligation que de souffrir pour lui! ô divin fils de Marie! si son salut doit être le prix de mon bonheur terrestre, privez-moi de tout celui que j'attendais de cette journée; je puis, pour des biens plus grands, renoncer à tous les biens de ce monde. » Elle s'arrête, et maintenant elle pourrait dormir; car elle ne reposerait pas sur une pensée coupable. Cependant, au milieu de tant de perplexités, la nuit s'est écoulée, et à l'instant où la princesse, tristement satisfaite de ses résolutions, allait rentrer dans son appartement, les étoiles qui s'effacent, et l'horizon qui blanchit, viennent arrêter ses pas et altérer un peu les saintes dispositions de son esprit. « Hélas! dit-elle avec un profond attendrissement, dans cet instant il part sans doute; il ne soupçonne point le cruel arrêt que j'ai porté contre lui; il ne croit point mon cœur capable d'une force si barbare; il part, il espère, il va m'attendre dans le séjour

de la mort, compter tous les instans, m'accuser, souffrir... O mon Dieu ! où sont vos miséricordes? Se peut-il que vous m'ordonniez de faire souffrir Malek Adhel? Non, non, je m'exagère sans doute vos rigueurs. Isolée, sans appui, sans conseil, pour éviter une faute j'en vais commettre une plus grande : ah! Dieu de bonté et d'amour, y en a-t-il de plus horrible à vos yeux que de faire souffrir ce qu'on aime ?.... Si Guillaume était près de moi, son cœur, moins dur, moins cruel que le mien, me permettrait de partir, d'aller consoler l'affligé qui crie... Ah! créature pleine d'erreur et de misère, qu'oses-tu supposer ? Ne te dirait-il pas plutôt que traiter avec sa faiblesse, c'est traiter avec la mort? Peux-tu être incertaine sur l'ordre qu'il te donnerait? Non, non, tu ne l'es pas; ne le sois donc pas dans tes résolutions. » En achevant ces mots, elle s'arrache à la vue de ce jour qui la trouble et la désole; elle ne veut point que la progression de la lumière lui révèle les angoisses qui déchirent l'âme de Malek Adhel et la vaine attente où il se con-

sume. Ah ! qui pourrait dire quel est, en cet instant, le plus à plaindre des deux? Qui pourrait dire lequel souffre davantage, de celui qui impose la peine, ou de celui qui l'endure ?

Malgré l'obscurité où elle s'est renfermée, Mathilde a compté trop exactement tous les instans pour ne pas savoir que le jour doit être bien avancé : alors, seulement, elle sort de sa retraite, parce que l'heure d'être faible étant passée, elle ne court plus risque de l'être. Impatiente d'apprendre si Guillaume est arrivé, elle passe chez la reine ; Bérengère la presse dans ses bras, et lui dit : « Ma sœur, un heureux pressentiment m'assure que les jours de tristesse sont passés, et que celui-ci va commencer pour vous une vie toute de bonheur. — Le bonheur est beaucoup, reprit la vierge; mais j'ai demandé plus que cela à Dieu. — J'ose croire, répliqua la reine, qu'il vous accordera tout ce que vous lui avez demandé ! Voyez comme depuis hier tout vous prospère ; Malek Adhel apparaît tout à coup pour obtenir le dernier prix et la plus belle

victoire, et ce matin l'archevêque de Tyr vient d'arriver pour déterminer le conseil selon vos voeux. — L'archevêque est ici, demanda vivement Mathilde, et depuis quand ? Vous a-t-il vue ? Lui avez-vous parlé ? — Il n'y a pas plus d'une heure qu'il est entré à Ptolémaïs, répondit la reine, et depuis ce tems il est en conférence secrète avec le légat. A cette nouvelle, la princesse, le cœur palpitant et les jambes tremblantes, fut obligée de s'appuyer contre le lambris pour se soutenir. Bérengère courut à elle, la fit asseoir, et lui dit, en la regardant avec inquiétude : « Assurément je ne doute point que cette journée n'ait une heureuse issue ; mais s'il en était autrement, et qu'il fallût vous séparer du prince, vous ne le pourriez pas. — Pour un court pélerinage, répliqua la vierge, je crois que j'en aurais le courage ; mais pour toujours, toujours.... » Elle secoua la tête, leva les yeux au ciel, et répandit un déluge de pleurs. A cet instant la porte s'ouvrit, et un page annonça le roi et l'archevêque de Tyr : Mathilde, éperdue, se

leva pour fuir, se sentant également faible contre l'excès de félicité ou d'infortune dont sa destinée allait se composer; mais avant qu'elle eût eu le tems de faire un pas, Richard parut, suivi du pieux Guillaume; et aussitôt, renfermant son émotion, elle les salua en baissant les yeux, et s'assit en silence sans oser même chercher sur la physionomie de l'archevêque ce qu'elle avait à craindre ou à espérer. « Mon père, s'écria la reine, vous nous êtes donc rendu! Quel événement a prolongé si long-tems votre absence, et quel heureux destin vous ramène? — J'ai été pris par les infidèles, répondit l'archevêque d'un ton tranquille et grave : arrêté à Jaffa, où commandait Metchoub, par son ordre je fus chargé de chaînes, jeté dans un cachot; et, en dépit de la trève qui suspendait toute hostilité, le vindicatif Metchoub, ne pouvant me pardonner la part qu'il supposait que j'avais eu à la prise de Ptolémaïs, profita de l'autorité suprême qu'il exerçait à Jaffa pour ordonner ma mort. Déjà on en faisait les apprêts; je n'avais plus

qu'un jour à vivre ; et, soumis, résigné, je le voyais finir sans murmure ; car ne pouvais-je pas me dire : j'ai combattu, j'ai rempli ma carrière, et j'ai gardé la foi ? Mais au milieu de la nuit, que je regardais comme la dernière, j'entends briser les portes de ma prison ; je crois qu'on veut hâter l'heure de ma mort ; je marche au-devant d'elle.... Qu'aperçois je, un guerrier qui vole à mon secours, qui brise ma chaîne : un libérateur !..... » A ce mot, la vierge laisse échapper un cri de reconnaissance et de joie. — Et ce libérateur, quel était-il ? demanda vivement Richard ? » Le cœur de la princesse venait de le deviner : c'était Malek Adhel en effet qui avait rendu à Guillaume la liberté et la vie. « Je ne sais, ajouta l'archevêque, par quel miracle de la providence il a été conduit vers moi quand tout concourait à le retenir ici : il a constamment refusé de s'expliquer là-dessus. — Cette conduite renferme d'étranges mystères, repartit Richard d'un air mécontent, et il est assez difficile d'imaginer comment Malek Adhel a été conduit vers

vous si à propos, quand il n'y avait ici que ma sœur et la reine qui connussent le motif de votre absence. — Ce sont des mystères, il est vrai, répondit l'archevêque, mais des mystères de vertu, de générosité que je me garderai d'approfondir par respect pour la main qui ne veut verser ses bienfaits qu'en se cachant. — Mon père, repartit Richard d'un ton vif et emporté, vous êtes singulièrement prévenu en faveur de Malek Adhel; tout ce qu'il fait, tout ce qui se rapporte à lui, est toujours excusé ou approuvé par vous, et je ne sais s'il n'y a pas lieu de craindre que cette prévention n'altère un peu l'intégrité de votre opinion dans le jugement qu'on va prononcer. — Sire, répliqua l'archevêque, je ne prétends point le nier: Malek Adhel m'est cher; j'ai conçu pour lui une affection vraiment paternelle; ses vertus m'en feraient une loi quand la reconnaissance ne m'en ferait pas un devoir; je dirai au conseil des évêques, comme je le dis ici, tout le bien que je pense de ce grand prince. Pourquoi le cacherais-je? Est-il néces-

saire d'être injuste pour soutenir les droits de la religion, et le cœur le plus équitable n'est-il pas celui qui les connaît le mieux ? Il ne m'est pas permis de communiquer à votre majesté mes pensées et mes projets; mais j'ose croire que l'œil perçant de celui à qui rien n'échappe, sera content de leur pureté. » Richard répondit avec un peu de confusion, qu'il était loin d'avoir soupçonné sa droiture. — Et quand vous l'auriez fait, sire, repartit Guillaume, aurais-je le droit de m'en plaindre ? Je suis homme ; tout homme est fragile; partout où il passe, la faiblesse et l'imperfection montrent qu'il a passé; et puisqu'il esi sujet à l'erreur, il doit être soumis an soupçon. — O vénérable saint ! s'écria la vierge dans l'enthousiasme de son cœur, vous seul êtes comme l'agneau sans tache, au-dessus de la corruption comme des censures du monde. — Apaisez ces transports, ma fille, lui dit Guillaume, ou réservez-les pour de plus grands objets : nul n'est pur et sans tache sur la terre, et chacun porte son péché en lui; mais ne nous en plaignons

point, c'est notre gloire qu'il y soit, puisque c'est notre force qui nous en délivre. » La reine prit la parole alors, et demanda à Guillaume, d'une voix timide, si, dans le nombre des éloges qu'il donnerait à Malek Adhel, il parlerait de sa docilité à l'entendre. Cette question, qui intéressait si vivement Mathilde, puisque tout son sort y était compris, bouleversa son âme, et le regard qu'elle jeta sur Guillaume l'en instruisit; il détourna les yeux pour ne point la voir, et répondit à la reine, qu'en satisfaisant sa curiosité, ce serait lui apprendre l'opinion qu'il allait prononcer au conseil, et que son devoir ne le lui permettait pas : « Je me retire même à l'instant, ajouta-t-il, pour ne pas m'exposer davantage à de muettes sollicitations que je ne puis m'empêcher d'entendre et que je ne dois pas écouter. » Il dit et s'éloigne ; mais sur les rides de son front vénérable, la princesse a aperçu l'empreinte d'une forte agitation et d'un combat intérieur : avec l'affection qu'il porte à Malek Adhel, s'il avait à parler pour lui, pourquoi ne serait-il pas tran-

quille? Comme son cœur palpite de douleur à cette pensée! comme elle accumule sur quelques minutes de sa vie tous les tourmens d'une vie entière! pâle, immobile, les yeux fixés vers la terre, elle ne voit plus rien que ses craintes, et demeure en ce moment également indifférente à l'amitié de la reine et au mécontentement de Richard: cependant il ne peut, en la regardant, s'empêcher à la fin d'être ému; il s'assied près d'elle, lui prend la main, la trouve froide et humide. « Ma sœur, lui dit-il, ma chère Mathilde, comment votre piété vous permet elle d'attacher tant de prix aux choses qui passent? » D'une voix faible et inarticulée, elle répond: « Ce n'est pas des choses qui passent que je m'occupe en ce moment. » Le roi l'examine avec surprise et tombe dans la rêverie: Bérengère, debout, garde le silence comme eux; mais une rumeur sourde vient de se faire entendre; un page accourt, ouvre la porte, et dit: « Sire, le prince Malek Adhel s'est présenté chez la princesse d'Angleterre; il demande à la voir;

le roi de Jérusalem s'y oppose, et jure qu'il n'entrera pas sans un ordre exprès de votre majesté. Le prince, furieux, a tiré l'épée; Lusignan l'a imité, et leur sang va couler si votre majesté ne vient apaiser cette terrible querelle. » A ces mots, Richard regarde sa sœur; elle n'était plus la même : son visage pâle s'était animé d'une vive rougeur, et sa main, qu'il tenait encore, était devenue brûlante. « Etrange créature! dit-il en se levant, comment aurait-on soupçonné qu'un extérieur si timide et si doux cachât tant de passions? Madame, continua-t-il en s'adressant à la reine, faites retirer cette jeune fille, elle n'est pas en état d'être vue. » A peine fut-il sorti, que Mathilde se leva. « Le roi a raison, dit-elle, je ne suis pas en état d'être vue; aucun ne peut m'apporter de soulagement, de secours ni de force. — Passez dans l'alcôve de mon oratoire, lui dit la reine, vous y trouverez le consolateur que votre cœur appelle; et même, à travers les rideaux qui le séparent de cette pièce, vous pourrez entendre sans être vue tout ce

qui se passera ici. » Mathilde se hâta d'y aller. Les voix confuses de plusieurs personnes, parmi lesquelles elle distinguait celles de Malek Adhel et de Lusignan, précipitèrent encore davantage sa fuite. En entrant dans l'alcôve de l'oratoire, elle se prosterna devant l'image du Christ mourant, et répéta, à plusieurs reprises et d'un cœur fervent, ces paroles écrites au-dessous : *Mon père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; cependant non pas ce que je veux; mais ce que tu veux.* Mais bientôt ces paroles, quoique si bien assorties à sa situation, moururent sur ses lèvres, et elle n'eut plus d'attention ni de pensée que pour ce qui se disait auprès d'elle.

CHAPITRE XLII.

Bérengère dérangea son siége et s'assit contre le rideau qui cachait la princesse, afin qu'elle pût mieux entendre tout ce qu'on allait décider sur son sort. Malek Adhel s'avança le premier vers la reine, et, d'une voix émue, la conjura d'être en ce jour sa protectrice, son sauveur, de le délivrer d'une insupportable peine qui pesait sur son cœur depuis que le jour avait commencé à paraître : ce jour, si important pour lui, destiné à être le plus beau de sa vie, était né au milieu des plus funèbres présages. « Il me semblait, disait-il, que l'illustre Mathilde avait disparu de dessus la terre; je la demandais à tout l'univers : l'affreux silence de la mort me répondait seul. Ah! madame, qu'est-elle devenue? Apprenez-moi

quelle main jalouse me l'a ravie! « Bérengère, qui ne le comprenait pas, lui répondit, avec un peu de surprise, qu'il n'était arrivé rien de fâcheux à la princesse. Malek Adhel ne le pouvait croire; il se fit répéter souvent qu'elle était libre, et qu'aucun accident n'avait altéré sa santé. Autant de fois qu'il questionna la reine à cet égard, autant de fois elle lui répondit avec la même complaisance; à la fin, quand il fut bien convaincu que ses craintes n'avaient aucun fondement, il s'écria, avec beaucoup de trouble, que maintenant il ne lui demandait plus rien, qu'il était content et tranquille, et il s'assit auprès d'elle, plus agité et plus malheureux qu'auparavant. « Vous conviendrez, sire, s'écria alors Lusignan en s'adressant à Richard, que si quelque chose pouvait ajouter à la haute réputation de bonté que la reine d'Angleterre s'est acquise, ce serait la condescendance qu'elle vient de mettre à répondre à de si extraordinaires questions. » Pendant qu'il parlait, Richard observait Malek Adhel, assis à la même

place où il venait de voir sa sœur un moment auparavant. Pâle, immobile comme elle, absorbé de même par une seule idée qui l'empêchait de voir et d'entendre, et frappé d'une ressemblance si marquée, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Non, je ne vis jamais un pareil amour ! » Cette exclamation fit tressaillir tous ceux qui l'entendirent, et Mathilde ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. Lusignan, d'un air froid et offensé, demanda au roi de quel amour il voulait parler. « Ah ! mon frère, repartit Richard en lui serrant la main, je l'avoue, j'aurais été touché sans vous. — Éternel, s'écria doucement Mathilde derrière le rideau, et en se souvenant seulement alors que Dieu était devant elle, le cœur des rois est dans vos mains, et, si vous le vouliez, Richard prendrait pour Malek Adhel les sentimens qu'il a pour Lusignan. — Sire, reprit gravement le roi de Jérusalem, je vois bien que je ne dois plus fonder mes espérances que sur la justice et la religion du conseil. — Et ma justice, et ma religion, et mes

sermens surtout, repartit Richard avec colère, vous les comptez donc pour rien? « Lusignan, satisfait de l'avoir blessé, s'écria avec un feint emportement : « Et que m'importe que les sermens de votre majesté soient inviolables, si ce n'est plus son amitié qui les tient. — Mon frère, s'écria Richard, voici la première parole de mécontentement qui se soit dite entre nous : jurons que ce sera la dernière. » A ces mots, Lusignan se jeta dans les bras du roi, et tandis qu'ils se tenaient embrassés, Bérengère se pencha vers Malek Adhel, et lui dit doucement qu'elle accepterait bien des jours d'esclavage pour le voir en cet instant à la place de Lusignan. — Hélas, répliqua-t-il, hier encore j'aurais envié de si vifs témoignages d'affection ; aujourd'hui, je n'ai de place dans mon âme que pour un seul désir : voir Mathilde un moment, lui dire un mot.... — Dites-le-moi, interrompit la reine, je vous assure qu'il ne sera pas perdu pour elle. — Non, madame, répondit Malek Adhel, elle seule doit l'entendre. » Bérengère, ayant re-

gardé si son époux ne l'observait pas, fit un geste de la main, pour désigner le rideau qui les séparait de l'alcôve de l'oratoire, en ajoutant très-bas et très-vite : « Eh bien ! je vais me reculer, et elle seule vous entendra. » Il la comprit, et son cœur tressaillit d'espérance et de joie : il jeta sur la reine un regard d'une telle gratitude, qu'il lui sembla que c'était ainsi qu'elle avait dû le regarder le jour où il avait consenti à la rendre à son époux. Ce souvenir vint apaiser à l'instant l'espèce de remords que lui causait sa désobéissance aux ordres de Richard ; car si la soumission conjugale est un devoir sacré, ne l'est-il pas aussi celui qui commande d'acquitter les dettes de la reconnaissance ?

Maintenant Malek Adhel ne céderait pas sa place pour le trône de Philippe-Auguste, ni pour aucun autre de l'univers. Il penche sa tête du côté de l'alcôve, demeure long-tems en silence ; et tandis que les deux rois, le croyant enseveli dans une profonde rêverie, s'entretiennent entre eux, en marchant

à grands pas dans l'appartement, Malek Adhel saisit l'instant où ils sont le plus éloignés pour proférer bien bas les mots suivans : « Mathilde, entendez-vous ma douleur? prêtez-vous l'oreille à ma prière? » Aussitôt il crut distinguer le mouvement de la main qui agitait le rideau; mais comme alors les deux rois étaient revenus vers lui, il se tut, et cacha dans ses deux mains les tendres espérances qui brillaient sur son front. A peine furent-ils éloignés de nouveau, qu'il ajouta : « Je vous ai attendu en vain ce matin; et cependant, qu'il nous était important de nous voir! car, si vous n'êtes plus à tems de parler à l'archevêque, nous sommes perdus pour jamais. — Mon Dieu, s'écria Mathilde dans une silencieuse oraison ; en me déchirant le cœur pour vous obéir, aurais-je commis une faute, et m'en puniriez-vous? — Sans doute, dit Richard en ouvrant une croisée qui donnait sur la grande place des Hospitaliers, où se tenait l'assemblée des évêques, sans doute le conseil est fini : voici tous les prélats, et à leur tête le légat et l'ar-

chevêque de Tyr, qui s'avancent de ce côté-ci pour nous instruire du résultat de leur conférence. — Voilà donc mon sort décidé! s'écria Lusignan. — Et le mien aussi, interrompit Malek Adhel. Les mêmes mots, répétés par Mathilde, furent mourir dans le sein du Dieu qu'elle invoquait. Le légat et l'archevêque entrèrent. « Sire, dit le premier en s'adressant au roi d'Angleterre, hier au soir le conseil penchait pour donner un époux musulman à votre auguste sœur, et telle eût été notre décision si on ne nous eût pas forcés de la suspendre. Aujourd'hui, l'éloquente et profonde sagesse de Guillaume a changé toutes les opinions, et nous avons prononcé un refus absolu, à moins que, sous trois jours, Malek-Adhel n'ait consenti à recevoir le baptême et à jurer de ne plus porter les armes contre nous. — Je jure à l'heure même qu'il n'en sera rien, s'écria vivement le prince; croit-on que j'aie besoin de trois jours pour me décider à ne pas commettre une perfidie? — En serait-ce une de ne point porter les armes contre nous,

s'écria l'archevêque de Tyr? Les chrétiens ne vous demandent que cela. — Ainsi, interrompit vivement Richard, vous refusez donc ma sœur aux conditions qui vous sont offertes? — Je refuse seulement de trahir l'amitié de Saladin, répliqua le prince; et cette beauté illustre, qui réunit toutes les perfections, ne devrait pas être le prix d'une action si lâche. Moi, j'accepterais de si honteuses propositions! Non, jamais; et les flots qui battent ce rivage s'uniront à la mer du désert avant que je lève une main sacrilége contre mon pays et mon frère. » Il se rassit, hors d'état de continuer, et dans une inexprimable agitation. « Respectable pontife, dit alors Lusignan à Guillaume, combien vous êtes élevé au-dessus du reste des hommes, et qu'ils sont indignes de pénétrer l'étonnante droiture de votre cœur! C'est donc à vous que je dois la vie; vous, dont j'osais redouter l'influence sur l'esprit du conseil. — Sire, reprit Guillaume avec une tristesse grave, ici je n'ai servi aucune créature, je n'ai écouté aucun intérêt;

le zèle de la religion a seul ouvert ma bouche; dans cette grande cause je n'ai vu que Dieu et ses droits, je n'ai dû voir que cela. — J'avoue qu'hier mon opinion était contraire à celle de l'archevêque, dit le légat; et, en agissant ainsi, je croyais me conformer aux dispositions de sa sainteté apostolique; car je savais combien les lettres écrites par Malek Adhel à Clément et à Alexandre III, lui avaient rendu le Saint-Siége favorable. » Tandis qu'il continuait son discours, Malek Adhel, occupé d'un intérêt plus pressant, reprit son attitude méditative; et profitant du bruit qui se faisait autour de lui pour exprimer, sans être entendu, les nœuds auxquels il attachait sa vie, il se pencha vers le rideau et dit : « Mathilde, te souviens-tu du serment que tu fis au désert? Hors le sacrifice de ton innocence et de ta foi, tu t'engageas à ne m'en refuser aucun; le moment est arrivé d'acquitter ta promesse; demain, il faut nous voir dans le tombeau de Montmorency; en ce moment je cours m'y ensevelir : j'y reste jusqu'à ce que

tu y viennes, si tu n'y viens pas, j'y resterai encore; et un jour, auprès des cendres d'un héros, on trouvera celles de Malek Adhel. » La tremblante Mathilde se traîne sur ses genoux contre le rideau, elle y appuie son visage; le prince a cru distinguer son souffle. Il lui dit encore : « Mathilde, me laisseras-tu mourir, et violeras-tu ton serment? — Non, répond-elle, d'une voix si faible qu'il n'y avait que le cœur de Malek Adhel qui pût être sûr qu'elle avait parlé. » Il allait la bénir sans doute, lorsqu'il aperçut Guillaume qui s'avançait vers lui; il se tut. L'archevêque s'arrêta devant la reine, et lui dit : « Où est la princesse, madame? On assure qu'elle est chez vous; ne puis-je pas y entrer? J'ai besoin de la voir, de lui parler, et de disposer son angélique piété à m'entendre. — Mon père, reprit Bérengère, attendez quelques instans; pourquoi vous hâter ainsi? Pourquoi arracher ma sœur au bien dont elle jouit encore? Il doit, hélas! si peu durer. — Quand j'expliquerai mes motifs à la princesse, répliqua Guil-

laume, je prierai votre majesté de vouloir bien les entendre : elle verra si l'intérêt, si la pureté de la religion permettaient d'accepter l'alliance qui nous était proposée ; elle verra si ce n'était pas tenter la faiblesse d'une jeune fille, que de lui donner un époux musulman; si ce n'était pas l'exposer à chanceler un jour dans la vraie foi, et nous rendre par là tous responsables de son sort éternel. — Non, mon père, vous n'auriez pas dû le craindre, repartit Malek Adhel ; vous saviez quelles avaient été mes promesses; mais votre inflexible zèle n'a pas pu se résoudre à plier. — Le zèle dont Dieu est l'objet ne peut pas plier, s'écria l'archevêque, et quand c'est pour lui que l'on combat, quoi qu'il en coûte, il faut savoir vaincre : mon fils, on n'est point chrétien quand on craint de se montrer tel; on n'est point chrétien quand l'opinion des hommes, les intérêts humains et les amitiés de la terre peuvent être préférés au ciel. » Malek Adhel reprit très-bas, et en penchant la tête de manière à ce que Mathilde

pût l'entendre : « Mon père, vous m'avez fait plus de mal aujourd'hui, que tous les hommes réunis ne pourraient m'en faire, et cependant il n'en est aucun que j'estime autant que vous, et j'espère que nous ne quitterons pas le monde l'un et l'autre sans être réconciliés. » Alors il s'avança vers Richard, et lui dit avec un peu de fierté : « Sire, je suis doublement malheureux, et par le jugement qu'on vient de rendre, et par la joie qu'il paraît vous causer. Il me semble que si vous aviez donné quelques regrets à ce qui fait ma tristesse, elle m'en eût été moins amère ; mais je vois trop qu'ici tout est conjuré contre moi, et que c'est ailleurs que je dois placer mes espérances... Je vous quitte, sire, je vais rejoindre mon frère et lui apprendre la réponse de vos évêques ; je prévois qu'à cette nouvelle il va recommencer la guerre plus sanglante, plus meurtrière que jamais ; à moins que quelque événement, aussi malheureux qu'imprévu, ne vienne détourner cette calamité. »

Tous les témoins furent étonnés de la modération de Malek Adhel et du calme de sa douleur. Lusignan crut démêler un sens caché et mystérieux dans quelques-unes de ses paroles; il soupçonna qu'avant de s'éloigner, peut-être trouverait-il quelques moyens d'écrire à Mathilde, et de la mettre dans son parti. Pour renverser ce projet, il résolut de ne pas perdre le prince de vue, et, sous prétexte de lui faire honneur, il proposa aux plus illustres chefs des croisés de l'accompagner jusques aux dernières barrières du camp. Richard saisit avec plaisir l'occasion de rendre cette espèce d'hommage à un prince qu'il estimait; et, en le conduisant, il s'exprima avec beaucoup de courtoisie sur le prix qu'il aurait attaché à son alliance, si la différence de religion, et surtout la foi de ses premiers sermens, ne lui avaient pas fait un devoir de la repousser. Malek Adhel, certain au fond de son âme que cette alliance aurait lieu, se montra très-touché de la bienveillance du roi, et ils se séparèrent avec toutes les marques de la cordialité et de l'affection.

A peine le prince fut-il arrivé sous les tentes de Saladin, qu'il le prit à part, et lui dit : « Sais-tu à quelles conditions les chrétiens consentent à me donner la sœur de Richard ? — A celles que j'ai proposées, sans doute, repartit le sultan. — Non, il les ont refusées; et, à moins que je n'embrasse leur culte, et que je n'abandonne ton parti, ils ne m'accorderont point celle que j'aime. — Eh bien! tu as renoncé à elle, j'en suis sûr ? s'écria Saladin. — Non, je n'y ai pas renoncé, répondit son frère. — Que dis-tu? Malek Adhel, reprit le sultan étonné; un lâche amour ferait de toi un perfide, et c'est un ennemi que j'aurais devant mes yeux ! — Ne prononce point de semblables paroles, interrompit le prince; elles souilleraient tes lèvres et tu sais bien que ton cœur les dément. Je suis ton frère, Saladin, comment veux-tu que je puisse être jamais ton ennemi ? Ecoute, il n'y a plus à délibérer; le refus des chrétiens est irrévocable : tu vas partir, sans doute; moi, je ne pars pas avec toi, je reste ici : ne crains point que les chrétiens, en me surprenant sur

leurs terres, me traitent en ennemi; j'ai dans ces lieux un asile sacré dont je ne puis te dire le secret, mais où les chrétiens ne viendront pas me chercher. Cependant je ne tarderai pas à te rejoindre; attends-moi à Césarée, je ne te demande pas plus de trois jours pour t'y amener mon épouse. — Ton épouse! s'écria Saladin avec le plus profond étonnement, la princesse d'Angleterre? — Elle-même; son cœur m'appartient, ses sermens sont à moi, je suis sûr qu'elle ne les trahira pas. Il n'y a plus d'obstacle qui puisse m'arrêter, et je te réponds du succès de mon entreprise: emmène tous les guerriers, ils me seraient inutiles; Kaled restera seul avec moi; je connais son dévoûment et son courage: c'est tout ce qu'il me faut. — Intrépide guerrier, ta confiance m'en inspire, lui dit le sultan; qui n'a peur de rien, doit triompher de tout: va donc faire ta destinée; hâte-toi d'amener à ma cour la reine de Jérusalem: heureux le jour où je pourrai la saluer de ce nom, et poser sur sa tête la couronne que je te cède. — Et voilà l'homme qu'on me proposait

d'abandonner, s'écria Malek Adhel en se jetant dans les bras de son frère! » Le sultan l'y tint long-tems embrassé, et ensuite ils se séparèrent. Saladin reprit, avec son nombreux cortége, la route de Césarée; et Malek Adhel, accompagné du fidèle Kaled, s'avança avec lui vers le bord de la mer, dans un endroit où d'âpres rochers formaient un profond enfoncement. Ce fut dans ces sombres cavités qu'il fit cacher son ami. Il laissa paître sur la montagne voisine deux chevaux arabes qui, ayant été nourris de sa propre main, obéissaient à ses gestes et accouraient à sa voix; ensuite il revint s'enfermer dans le tombeau de Montmorency, et là, sa grande âme, abattue par le poids des douleurs et les tourmens de la passion, ne se sentit plus la force de vivre sans bonheur : en face du héros mort pour Mathilde, il jura de mourir aussi pour elle, et d'ensevelir à jamais ses malheurs et son amour dans cet asile du trépas, à moins qu'elle ne vînt elle-même l'en arracher.

CHAPITRE XLIII.

A peine la princesse eût-elle entendu que Malek Adhel venait de s'éloigner, qu'elle quitta aussitôt l'alcôve de l'oratoire pour aller attendre l'archevêque dans le cabinet de la reine. Là, elle chercha à se recueillir; mais il lui fut impossible de pouvoir le faire : l'amertume, la confusion, l'effroi, se répandaient sur toutes ses pensées ; des devoirs entièrement contradictoires lui demandaient impérieusement la même obéissance. D'un côté, Malek Adhel, qui jure de mourir sur le cercueil de Montmorency, si elle ne vient l'y trouver ; de l'autre, le scandale d'un rendez-vous secret avec un Musulman que toute l'église vient de lui défendre d'aimer ; d'un côté, ce serment solennel prononcé au désert, que le prince vient de lui rappe-

ler, qu'elle ne peut violer sans perfidie; de l'autre, la religion menaçante qui réclame de plus saints sermens, et la dégage, par son autorité suprême, de tous ceux pui lui seraient contraires. Que fera Mathilde dans cette situation? Consultera-t-elle l'archevêque? Mais s'il lui défendait d'aller arracher Malek Adhel à la mort, elle sent bien qu'elle n'obéirait pas; et alors ne vaut-il pas mieux ne le pas consulter? O que cet avenir qui se présente devant elle, lui paraît rempli d'abîmes! partout des fautes ou des douleurs; nulle part le bonheur ni la paix: enfin il est tel, ce redoutable avenir, que, devant lui, le terrible présent s'efface et s'anéantit. Occupée de ce qu'elle prévoit, ce qu'elle éprouve n'est plus rien, et les événemens qui l'attendent captivent si fortement toutes les puissances de son âme, que celui qui vient de la séparer de Malek Adhel ne peut obtenir d'elle une seule pensée. Etrange preuve de l'étroite limite de nos facultés! une violente peine entre dans notre âme; elle la désorganise, la déchire, y porte des dou-

leurs de mort; mais voici qu'une peine plus violente encore y pénètre à son tour: aussitôt l'autre est oubliée; elle demeure et n'est plus sentie; elle est dans l'âme comme si elle n'y était pas. C'est ainsi que Mathilde, il y a quelques heures, était prête à succomber sous la crainte du malheur qu'elle redoutait; alors c'était tout, c'était la mort, c'était plus encore. Eh bien! il la frappe, et elle ne le sent plus! Cette horrible confusion de douleurs ne faisait que croître à chaque minute? elle répandait dans les regards de la princesse une sorte d'égarement qui fit frémir l'archevêque lorsqu'il se rendit auprès d'elle; il s'assit à son côté, lui prit la main, et resta un moment sans parole; car il souffrait beaucoup, et, en ce jour, son devoir lui avait été pénible à remplir. A la fin, avec une voix pleine d'onction et des regards d'une tendre pitié, il lui dit: « Ma fille, êtes-vous en état de m'entendre? — Mon père, je le suis, répondit-elle, les yeux fermés et le corps immobile. — Ma fille, il faut accepter le calice d'amertume que Dieu vous envoie; il faut l'accepter

avec résignation et même avec reconnaissance : car de si grandes épreuves ne sont que le partage de peu d'élus, et Dieu n'appelle pas toutes ses créatures à la gloire de lui faire de si grands sacrifices. — Mon père, reprit la vierge, il a reçu celui de mon bonheur, et je n'en murmure point; mais si ma soumission lui plaît, qu'il accepte donc aussi le sacrifice de ma vie. — Non, mon enfant, il ne vous a demandé que votre bonheur, et il vous a laissé la vie, afin que vous sentiez, que vous renouveliez chaque jour votre sacrifice, et que vous n'en murmuriez jamais; il n'y a qu'une telle vertu qui puisse nous mériter une récompense sans fin, mais peut-être en est-elle digne. Ecoutez-moi, ma chère fille, je vous dois compte des motifs qui m'ont déterminé, je vous dois compte des efforts que j'ai faits pour gagner Malek Adhel à la foi du Christ, et de leur inutilité... — Et ce malheur, ce terrible malheur, interrompit vivement Mathilde en jetant au ciel un regard de reproche, faut-il aussi s'y résigner? — Dans le cours de ma longue vie, reprit

Guillaume avec un ton de patience et de douceur, j'ai vu bien des événemens, bien des désastres, des calamités sans nombre, et d'effroyables infortunes; mais je n'ai pas connu une seule situation où il fût permis de ne pas se résigner à la volonté de Dieu. — Mais, mon père, répliqua la princesse avec un grand trouble, est-ce tout que de savoir se résigner? n'est-il pas des situations où il faut savoir faire plus? n'est-il pas des momens où Dieu et la conscience ont comme cessé d'être d'accord, et où cette lumière, qu'il nous donna pour le connaître, semble nous défendre de lui obéir? — Peut-être en est-il, ma fille, reprit Guillaume en la regardant avec une compassion mêlée de tristesse; mais comment pouvez-vous le savoir? Un si criminel aveuglement ne fut jamais que la suite des grandes fautes, et la plus terrible punition que Dieu pût leur infliger. — Mon Dieu! je suis donc bien coupable, s'écria la vierge en se frappant la poitrine.... Hélas! que me reste-t-il à perdre, quand j'ai perdu la vue de Dieu, et que mon oreille n'entend

plûs la voix de sa justice ? » Elle allait s'expliquer davantage, et laisser couler le torrent de ses douleurs, lorsque la reine se présenta. Aussitôt ses aveux rentrèrent en entier dans son âme ; ils étaient au-dessus de la portée des secours de l'amitié ; car le ciel en nous la donnant cette amitié, le plus pur, le plus doux de ses biens, ne voulut pas qu'elle suffit à tout sur la terre, et il se réserva le remède de nos plus cuisantes douleurs, afin de nous apprendre que, possédant en lui quelque chose de plus parfait que l'amitié, il pouvait encore nous consoler quand elle ne le pouvait plus.

« Mon père, dit la reine en entrant, je viens, ainsi que vous me l'avez permis, pour entendre le récit que vous allez faire à ma sœur, et les explications que vous allez lui donner. » Si le pieux Guillaume avait été capable d'un sentiment d'impatience ou d'irritation, il l'eût éprouvé en ce moment ; car il sentait bien l'importance de l'aveu qu'il venait de perdre, et la difficulté qu'il trouverait peut-être à l'obtenir une seconde fois du cœur de Mathilde. Ce-

pendant, habitué comme il l'était à voir dans le cours des moindres événemens un ordre de la Providence, il se soumit à celui-ci, et crut même que si Dieu avait permis que cette confession fût interrompue, c'était parce qu'il réservait un moment plus favorable pour la finir. Bérengère se plaça auprès de la princesse; et, après un moment de silence, l'archevêque prit la parole et leur dit :

« En partant de Ptolémaïs, je me rendis en droiture à Césarée : le prince n'y était point; je l'appris de quelques officiers subalternes, dont aucun ne me connaissait. Ils me prirent pour un pélerin qui profitait de la trève afin de parcourir la Syrie, et me dirent que Malek Adhel était allé visiter Ascalon et Jaffa. Je le suivis à Ascalon, il n'y était plus; je le suivis à Jaffa, il n'y avait point paru. Là, je perdis ses traces, et je fus reconnu par Metchoub, qui se saisit de ma personne, et prononça l'arrêt de ma mort, ainsi que je vous l'ai dit ce matin. Je vous ai dit encore par quel miraculeux hasard Malek

Adhel vint me délivrer le jour même où j'allais périr ; ce n'était pas la première fois qu'il me rendait la liberté et me sauvait la vie : Déjà à Damas, en Egypte comme à Jaffa, sans lui j'aurais gémi dans les fers ou expiré dans les tourmens. Ce prince généreux semble avoir été jeté au milieu de ma destinée pour me préserver de tous les dangers, et m'apprendre par là, sans doute, que mon premier devoir est de dévouer ma vie à son salut. Mais le moment du succès n'est pas venu encore : peut-être Dieu veut-il qu'une si sainte conversion ait d'autres motifs qu'un amour humain, et peut-être n'acceptera-t-il le retour de cet âme que quand il en sera l'unique motif. Quoi qu'il en soit, ma fille, vous devez être bien sûre que je n'avais pas besoin des nouvelles obligations que je venais de contracter pour soutenir dignement les intérêts de la foi ; mais, je l'avoue, la reconnaissance échauffait encore l'ardeur de mon zèle, et je ne sais si, tout indigne serviteur de Dieu que je suis, il ne daignait pas m'animer quelquefois de son esprit lorsque je parlais à Malek Adhel.

Jamais ma langue ne retrouvera de semblables paroles ni de pareilles expressions; je l'ai vu ébranlé quand je lui ai peint les miracles de cette religion toute puissante, qui, prêchée dans son origine par douze pauvres pêcheurs, s'est étendue sur tout l'univers, a soumis les philosophes en leur montrant la vanité de leur science, et les Césars en leur ôtant leur divinité; de cette religion qui a peuplé les cours et les déserts d'hommes si généreux, de vierges si pures, de martyrs si héroïques, et a révélé au monde des vertus inconnues à l'antiquité. Ah! c'est alors surtout que le cœur de Malek Adhel s'est ému; il n'a pu connaître, sans l'adorer, cette loi qui nous dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous outragent et vous persécutent* (1). De si divins préceptes n'appartiennent qu'aux chrétiens, et de si touchantes paroles n'ont pu sortir que de la bouche d'un Dieu. Malek Adhel l'a bien senti; il a

(1) S. Mathieu, ch. 5, v. 44.

senti que la charité et l'amour n'étaient qu'en nous, et que la charité et l'amour faisaient plus d'heureux et de justes que toutes ces sectes orgueilleuses dont les vains et pompeux discours touchent bien moins que ce seul mot : *Si ton frère a péché sept fois le jour contre toi, et que sept fois le jour il revienne à toi, disant je me repens, pardonne-lui.* Enfin il a senti, ce grand prince, que c'était dans la religion, qui développe en nous le plus de vertus, que devait se trouver la vérité. — O mon père ! s'écria Mathilde, s'il l'a senti, j'oublie mes larmes et mes douleurs; et si Malek Adhel est chrétien, quel que soit notre sort sur la terre, je puis être heureuse. — Hélas ! ma fille, qu'est-ce que la persuasion sans les œuvres? Plus Malek Adhel est éclairé, plus il est coupable; et je ne sais où sera le pardon de celui qui, ayant vu la lumière, a pourtant refusé de la suivre. Que n'ai-je pas fait pour le gagner à Dieu! peut-être, dans l'ardeur qui m'entraînait, ai-je outre-passé les bornes de mon ministère, et ai-je promis

ce que le ciel n'aurait pas ratifié; mais enfin, je consentais à ce qu'il ne combattît point contre son pays, ma fille ; je me suis mis à ses pieds, j'ai arrosé ses mains de mes larmes pour qu'il reconnût hautement le nom de l'Eternel : il ne l'a point voulu ; il lui semblait que prendre le nom de chrétien, était prendre le nom d'ennemi de Saladin ; cependant il promettait de vous laisser l'entière liberté de votre culte, et d'adorer en secret le même Dieu que vous : mais, s'il l'eût adoré en effet, aurait-il craint de le dire au monde? et aurait-il été arrêté par la simple frayeur d'offenser son frère? Et puisqu'il ne l'adorait point, devais-je, sur la foi d'une vaine promesse, consentir à ce qu'un infidèle régnât paisiblement à Jérusalem ? Devais-je engager les chrétiens à remettre entre ses mains cette Ptolémaïs conquise au prix de tant de sang, et, en vous liant à lui, vous exposer, ma fille, à d'effroyables dangers ? car une fois unie à ce Sarrazin, aveuglée par ses vertus, séduite par votre amour, obligée de lui obéir, quel eût été votre

sort? Avez-vous la présomption de croire que, lorsqu'au milieu des plus saints exemples il est si difficile de garder la pureté de la foi, vous lui seriez demeurée fidèle dans une situation où succomberait la vertu des saints, et même celle des anges? Et que seriez-vous devenue, si un jour Malek Adhel, subjugué par l'ascendant de Saladin, ascendant bien terrible assurément, puisqu'il a pu l'empêcher d'adopter les lumières qui l'ont touché, et de recevoir votre main qu'il désire avec tant d'ardeur; si un jour, dis-je, entraîné par le sultan, il avait recommencé à persécuter les chrétiens et à verser le sang de vos frères : quel parti auriez-vous pris entre votre époux et votre Dieu? — Mon père, répondit Mathilde d'une voix faible et gémissante, c'en est assez; j'étais sûre que vous ne me permettriez pas de donner mes vœux à un Musulman, et j'ose vous répondre, ajouta-t-elle en mettant la main sur son cœur, que, si j'eusse été seule maîtresse, j'aurais prononcé comme vous. — Si telle est votre vertu, répliqua l'ar-

chevêque avec attendrissement, s'il y a dans votre âme la force nécessaire pour de si héroïques résolutions, pourquoi ce zèle ne vous soutient-il pas, et comment paraissez-vous si abattue? » En effet, la princesse venait de se renverser sur le dos de son siége : épuisée par les émotions, les douleurs, les combats dont la religion et l'amour, le présent et l'avenir, avaient rempli son cœur, elle sentait la vie prête à lui échapper, et éprouvait comme une sorte de joie confuse, de ce que la mort allait la délivrer des incertitudes de sa situation.

Elle demeura plusieurs heures dans cet état d'affaissement, où sa seule souffrance était de sentir que tout n'était pas fini encore. Cependant des soins aussi cruels que tendres la rendirent ensuite à toute la vivacité de ses angoisses; et, en retrouvant la vie, il fallut bien retrouver avec elle le souvenir de ses sermens, et l'impossibilité d'y manquer, et la honte de les tenir.

Quand les premières ombres de la nuit commencent à tomber sur la terre, Mathilde rentre dans son appartement;

sa volonté est fixée et ses desseins arrêtés : elle est résolue à aller le lendemain au tombeau où Malek Adhel l'attend ; mais elle l'est aussi à confier cette démarche à l'archevêque ; elle n'a point voulu s'expliquer devant la reine, mais le soir même elle veut revoir Guillaume et lui ouvrir tout son cœur ; elle le fait avertir ; il ne vient point, et elle commence à craindre d'avoir à se décider sans lui ; elle attend encore, elle ne veut point qu'on ferme son appartement ; à la fin elle entend quelqu'un, elle ouvre sa porte : ce n'est point l'archevêque, mais Richard qui se présente. « Ma sœur, lui dit-il, je suis content de vous ; cette journée a été orageuse ; mais, grâce à la force que vous tenez du ciel, vous avez fait un grand sacrifice ; grâce à elle, vous ferez plus encore, et c'est pour vous montrer ce qu'il vous reste à faire que je suis venu vous entretenir. Ma sœur, il ne s'agit plus maintenant de vous soumettre à Dieu, mais de le servir. La guerre va recommencer ; Saladin, furieux de notre refus, va tomber sur

nous de toute la force de ses armes; Malek Adhel, plus furieux encore, lui prêtera son bras invincible. L'espérance d'arriver jusqu'à vous accroîtra sa valeur ; il ne faut donc pas lui laisser d'espérance; mais ce qu'il faut surtout, c'est donner un nouveau zèle à nos troupes, et vous seule le pouvez faire. Tous nos soldats d'Europe soupirent après leur patrie, et ils commencent à murmurer de tous les dangers qu'ils courent, de toutes les fatigues qu'ils éprouvent pour remettre un chrétien d'Asie sur le trône de Jérusalem : mais qu'ils aient la certitude d'y placer avec lui une princesse de mon sang, et vous les verrez, remplis d'une ardeur intrépide, courir en héros au-devant des Sarrazins, les repousser, les vaincre, et vous amener triomphante dans ce royaume où naquit l'arbre de la foi, et où, par vos soins, il relevera sa tête abattue, et étendra ses innombrables rameaux jusques aux dernières limites de l'univers. Ma sœur, vous voyez que pour vous déterminer à l'hymen de Lusignan, le seul intérêt de la religion

doit suffire, et je ne fais parler que lui; vous voyez aussi qu'il n'y a pas un moment à perdre; que, dans peu de jours, il faut que nous marchions à Césarée, à Jaffa et à Ascalon, afin de nous ouvrir la route de Jérusalem, et que je ne puis pas vous donner plus de trois jours pour vous préparer aux augustes nœuds que la chrétienté entière vous demande. »

A ces mots, la princesse fit un geste d'effroi; une pâleur mortelle couvrit son visage; elle regarda un moment son frère comme ne pouvant croire ce qu'elle entendait; puis elle baissa les yeux vers la terre et ne répondit point. Richard lui dit alors : « En gardant un pareil silence, vous m'autorisez sans doute à l'interpréter comme l'exigent la sagesse de mes vues et la loi de votre devoir : peut-être la pudeur de votre sexe ne vous permet-elle pas de prononcer ce consentement; mais pourvu que vous obéissiez, je serai satisfait. En me montrant comme ami, comme chrétien, je crois vous avoir assez convaincue de la nécessité de

votre soumission, pour n'être jamais obligé de me montrer en frère irrité et en roi absolu; vous connaissez cependant quelle puissance je tiens de ces titres, et quels droits ils me donnent sur vous; vous savez aussi que les faiblesses du cœur ne sont pas permises à une fille de votre rang, et que quand on est assis auprès du trône, les raisons d'état doivent étouffer toutes les secrètes inclinations; enfin, ma sœur, vous n'avez pas oublié sans doute quelles étroites obligations vous ont été imposées par l'extrême condescendance dont j'ai usé envers vous : si vous pouviez ne pas les reconnaître, et différer un jour à m'obéir, vous seriez sans excuse à mes yeux, à ceux du monde, et aux vôtres peut-être. » A ces mots, la princesse rougit, elle regarda son frère avec surprise, et après un assez long silence, elle lui dit d'une voix plus calme et plus ferme qu'il ne s'y attendait : « C'est donc dans trois jours que mon sort doit être fixé; je remercie votre majesté de m'en avoir

prévenue, et lui promets que je vais m'y préparer. — Vous êtes vraiment ma sœur, reprit Richard en lui serrant la main, et je reconnais mon sang à votre courage. — Sire, interrompit-elle, dans de pareils instans je dois avoir besoin de recueillement et de solitude : votre majesté ne consentira-t-elle pas à me remettre, pour un jour seulement, les clefs du mausolée de Montmorency? c'est près des tombeaux qu'on s'élève au-dessus des faiblesses, et qu'on se résout aux grands sacrifices. — La voici, ma sœur, répliqua Richard; mais que ce soit la dernière fois que vous ayiez besoin d'y aller chercher des secours; l'épouse de Lusignan en doit trouver assez dans sa seule vertu. »

Pour arracher le prince à la mort, si Mathilde avait eu un autre moyen que de demander cette clef à Richard, assurément elle l'eût employé; et en la recevant par un artifice, elle allait même hésiter à la prendre, si ce nom d'*épouse de Lusignan* n'avait fait éva-

nouir tous ses scrupules. Richard se leva alors, et lui dit : « Je vous laisse avec vos réflexions, votre piété et votre sagesse; si vous voulez n'écouter qu'elles, vous en recevrez de meilleurs avis que de la vue de ces monumens de morts qui ne servent qu'à échauffer davantage une imagination beaucoup trop exaltée. » Mathilde s'inclina et se tut; il ajouta : « et j'espère que vous souffrirez demain sans peine la visite de l'heureux Lusignan. — Demain! s'écria-t-elle, votre majesté m'avait promis trois jours. — C'est dans trois jours en effet que vous formerez avec lui d'indissolubles nœuds; mais en attendant il faut bien que vous écoutiez ses transports et sa joie. Mathilde répondit froidement qu'elle préférait ne pas les entendre, mais que cependant elle recevrait sans murmurer toutes les personnes qu'il jugerait à propos d'amener chez elle. Alors, comme elle crut que son frère allait la quitter et qu'elle était impatiente d'être seule, elle se leva pour le saluer. Il s'aperçut de son dé-

sir, il le remarqua en souriant, et au moment de sortir il lui dit encore : « Voyez demain l'archevêque de Tyr, il vous confirmera dans toutes vos bonnes dispositions; il ne donnera pas de meilleures raisons que moi, mais peut-être que son éloquence vous les fera mieux sentir. — Pensez-vous donc, sire, s'écria vivement Mathilde, que l'archevêque approuverait le mariage que votre majesté me propose? — En pouvez-vous douter? répliqua Richard; n'avez-vous pas vu sa conduite aujourd'hui? Est-ce lui qui balance quand il s'agit des intérêts de la foi? Prévenu, comme il l'était, en faveur de Malek Adhel, lui seul pourtant a parlé contre ce prince; et prévenu comme il l'est contre Lusignan, c'est encore lui qui ramènera tous les esprits et vous-même en faveur de ce monarque, et qui vous déterminera à une union qu'il regarde comme indispensable et sacrée, puisqu'elle est utile aux chrétiens. » Il dit et s'éloigne. Mathilde reste seule; les dernières paroles de Richard l'ont conster-

née; elle s'écrie : « Non, l'archevêque n'entrera point ici; non, je n'entendrai aucune parole en faveur de Lusignan.... Affreux hyménée, jamais je n'allumerai tes horribles flambeaux.... Ce n'était donc point assez de m'arracher à Malek Adhel, on veut me livrer à son plus mortel ennemi; et Guillaume approuverait cette tyrannie!.... Non, je ne verrai point Guillaume.... Je ne veux point qu'il m'empêche de sauver Malek Adhel.... En voulant trop serrer les liens de mon esclavage, on les brise, et demain.... Oui, ajouta-t-elle d'une voix ferme, et comme pour répondre à sa conscience, demain j'irai le joindre sans consulter aucun ami, sans qu'aucune force puisse m'en empêcher. » Alors elle appelle Herminie, et lui dit de faire fermer ses portes, de ne laisser entrer personne, pas même l'archevêque de Tyr, et ordonne que le lendemain, au lever de l'aurore, son char soit prêt à la conduire au tombeau de Montmorency. Herminie obéit et se retire. La princesse se jette sur son lit, à moitié

habillée. Elle tombe dans cet état d'affaisement qui n'est ni la veille, ni le sommeil, où l'on ne pense plus quoique l'on souffre encore, et où l'on semble n'avoir gardé de la vie que le sentiment de ses douleurs.

CHAPITRE XLIV.

Aux premiers rayons du jour, Herminie entre chez sa maîtresse, l'avertit que tout est prêt, et que ses gens et son char l'attendent. Mathilde se réveille de son pénible assoupissement. Elle se lève, rappelle ses idées : la première est pour son devoir, et elle s'arrête ; la seconde est pour l'hymen de Lusignan, et elle part.

Le char roule avec rapidité ; il arrive : la vierge descend tout éperdue ; plus elle sent dans l'intérieur de son âme qu'elle agit contre ses principes, plus elle se hâte, dans la crainte qu'ils ne l'arrêtent ; elle pousse la porte, elle entre sans adresser une seule prière à Dieu, comme la dernière fois qu'elle y vint ; ses pas sont précipités et tremblans, et ses esprits sont dans un tel trouble, qu'elle néglige toutes précau-

tions et oublie en entrant de refermer la porte. Malek Adhel ne pense point à le faire : peut-il penser à autre chose qu'à Mathilde ? il court à elle ; il embrasse ses genoux. « Laisse-moi, dit-elle d'un air égaré, laisse-moi : » mais elle ne peut se soutenir, elle chancelle, fléchit, et s'asseoit sur le cercueil. « Mon Dieu ! dit-elle, ici tout devrait être si tranquille ; la paix habite avec les tombeaux, ah ! quand habitera-t-elle dans mon cœur ?..... Malek Adhel, pourquoi m'as-tu appelée ici ? Que me veux-tu ? Quelle nouvelle douleur ai-je encore à connaître ? Quel nouveau combat me faut-il essuyer ? Parle, dévoile-moi tes projets, il est tems que tu m'en instruises et que tout ceci finisse. — Mathilde, répondit le prince, avec une surprise mêlée de crainte, je ne vous vis jamais dans un pareil état ; jamais si vive anxiété ne se peignit dans vos yeux ; qu'est-ce donc qui vous agite ? Ne pouvez-vous retrouver un peu de calme pour m'entendre ? — Il me demande ce qui m'agite, reprit la princesse, et je suis ici ! et j'y suis malgré

mon frère, mon devoir et mon Dieu ! et hier toute la chrétienté sépara mon cœur du cœur de l'homme que j'aime ! et tout sanglant, tout déchiré qu'il était, m'ordonna, quelques heures après, de le donner à l'homme que je hais !..... Dans trois jours épouser Lusignan, voilà ce que Richard commande, ce que le ciel commande peut-être aussi !...... Tyrannie horrible, contre laquelle toute mon âme se soulève : mais pour m'en garantir, que puis-je faire, que venir implorer ton secours ? moyen honteux qui imprimera sur mon nom une tache ineffaçable !..... Ce n'est pas tout : tu es sur une terre où la mort t'environne ; si on te découvre, un rival sanguinaire emploiera tous ses soins pour te perdre et te perdra peut-être..... Je suis auprès de toi, l'ennemi des miens ; toi que ma patrie déteste, toi qui as refusé de reconnaître mon Dieu ; j'y suis par ma volonté, j'y reste par ma faiblesse ; ma conscience crie, l'indigne, je ne l'entends plus, ou je ne l'entends que pour en être déchirée sans fruit.... Voilà ma position, Malek

Adhel, et tu me demandes ce qui m'agite! et tu veux que je retrouve du calme pour t'entendre! — Non, s'écria-t-il avec impétuosité, maintenant ce n'est plus du calme que je te demande, mais de la résolution, ma bien-aimée; ne délibérons plus; le moment est arrivé, tout est prêt, il faut fuir; il faut que demain même tu sois avec moi à la cour de Saladin. — Téméraire! que dis-tu? interrompit la princesse avec effroi. — Ecoute, lui dit-il, je ne te parlerai pas pour te décider, ni de l'hymen où tu serais peut-être forcée, et de mon affreux désespoir, ni de ma plus affreuse vengeance; je ne te rappellerai que tes sermens: hors le sacrifice de ton innocence, tu me juras de ne m'en refuser aucun; telles furent tes paroles au désert: eh bien! Mathilde, je ne te demande point de me sacrifier ton innocence, mais de te mettre à l'abri de l'autorité de tes tyrans: suis-moi auprès de mon frère; que sa cour soit ton asile: tu vivras dans un palais réservé pour toi seule, tu t'y déroberas à tous les regards; moi-même je n'y entrerai que

quand tu le permettras ; tout l'Orient saura que rien n'est égal à mon inviolable respect et à ton angélique pureté ; j'imposerai silence à mes désirs, à mes prières ; et pour te conjurer de régner avec moi à Jérusalem, j'attendrai que ton frère soit apaisé et que ton Dieu y consente. Dans cette retraite où tu vivras, tu ne seras entourée que de chrétiens, tu y exerceras ton culte dans une entière liberté ; et si quelquefois tu daignes m'admettre auprès de toi, j'assisterai à toutes tes cérémonies, je tâcherai de plier mon cœur à ta foi. — Ah ! si tu avais voulu la reconnaître en effet, interrompit Mathilde tout en pleurs, nous serions l'un à l'autre à présent ; loin de rougir de ma tendresse, je m'en glorifierais ; et près de toi, loin de craindre les regards de Richard, des chrétiens et de Dieu, je les prendrais pour témoins de mon bonheur. — Mathilde, s'écria vivement le prince, tu ne l'ignores pas, Saladin déteste ton culte ; il a juré de l'anéantir, tout ce qui porte le nom chrétien est son ennemi ? Devais-je prendre le nom de son

ennemi? Devais-je l'être? Car enfin en prenant le nom de chrétien, je l'aurais voulu soutenir; en reconnaissant ton Dieu, je l'aurais voulu défendre. Le défendre! et contre qui? Quoi! dans cette guerre que Saladin aurait recommencée avec une nouvelle furie, je n'aurais pas combattu! je serais demeuré tranquille, oisif, entre ces deux armées où j'aurais vu dans l'une mon épouse et mon Dieu, dans l'autre ma patrie et mon frère! De quel côté du moins aurais-je porté mes vœux? Nomme-moi des sermens, si tu peux, qui ne soient point sacriléges, horribles, et je les prononce à l'instant. Mais je te vois frémir, j'en ai dit assez; écoute-moi donc à présent: si tu me suis, si, par cette démarche éclatante, tu te prononces contre le conseil des évêques, ce conseil, qui n'a été entraîné que par Guillaume, reviendra à son premier avis; il te permettra de prendre l'époux musulman que tu auras choisi; tes chrétiens, fatigués de la guerre, saisiront avec joie cette occasion d'accepter la paix; elle s'étendra sur les deux em-

pires ; le sang humain prêt à couler de nouveau s'arrêtera ; tu monteras sur le trône de Jérusalem ; tu seras maîtresse et plus maîtresse que moi de ce vaste empire ; les chrétiens régneront véritablement dans la cité sainte ; je remettrai mon cœur entre tes mains, tu en disposeras en souveraine ; j'adorerai tout ce que tu adoreras ; et un jour, peut-être, tous ces peuples et mon frère lui-même, gagnés par tes vertus, me permettront de croire au Dieu de qui tu les tiens...Mathilde, ajouta-t-il, en tirant de sa poitrine le reliquaire qu'elle lui avait donné au désert, si tu ne me jures pas sur cet objet de ta vénération, d'être fidèle à tes sermens et de me suivre chez Saladin, c'est moi qui vais jurer dessus de ne pas survivre à ton refus. » Eperdue, hors d'elle-même, frappée par les raisons du prince, et surtout par cette dernière menace, la vierge s'écria, en pressant le crucifix entre ses mains tremblantes : « Mon Dieu ! c'est vous-même qui parlez, c'est vous qui m'ordonnez de le suivre. —Eh bien, interrompit-il vivement, comme s'il eût en

la crainte qu'elle ne se rétractât, voici ce qu'il faut faire : retourne à Ptolémaïs, garde un profond secret avec tout le monde ; n'excepte personne, ni la reine, ni l'archevêque ; demain, au point du jour, tu monteras dans ton char, tu te feras conduire sur le bord de la mer, tu iras jusques aux premiers rochers du Carmel, et tu ne les auras pas dépassés que tu seras sauvée. Ne me demande pas quels sont mes moyens : ils sont sûrs, et ce détail inutile nous ferait perdre un tems précieux ; éloigne-toi maintenant : au moment du succès ne risquons pas d'être découverts.—Malek Adhel, un mot encore, lui dit la princesse.—Non, pas un seul mot, répliqua-t-il, tout est dit, tout est fini ; pars, Mathilde, et souviens-toi bien que si demain tu manquais à ta promesse, demain même tu me verrais arriver seul à Ptolémaïs pour y chercher la vie de l'indigne Lusignan, de ton frère, peut-être, et mourir percé de coups au milieu de tes chrétiens. » En parlant ainsi il la soutenait dans ses bras et l'entraînait vers la porte afin d'éviter qu'au-

une réflexion vînt encore s'opposer à ses espérances; ils touchaient presque au seuil, et la princesse allait sortir, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et l'archevêque de Tyr parut. Il les vit, les reconnut, et jeta un cri terrible; Mathilde ne songea alors qu'au danger du prince, et se précipitant vers Guillaume : « Mon père, lui dit-elle d'une voix étouffée, contenez-vous ; un mot peut le perdre ; venez, sortons d'ici, mes gardes, effrayés par le bruit qu'ils ont entendu, pourraient venir le surprendre. » Elle dit, entraîne l'archevêque, ferme soigneusement la porte, et au même moment, ainsi qu'elle l'avait prévu, elle aperçoit ses gardes qui, ayant été frappés par le cri de Guillaume, accouraient à son secours : « Ce n'est rien, leur dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre tranquille, l'archevêque de Tyr en entrant dans le tombeau de Montmorency a cru qu'il m'était arrivé quelque malheur, mais il s'est trompé, ajouta-t-elle en le regardant fixement, il ne m'en est arrivé aucun.» Guillaume la comprit et leva les yeu

au ciel avec reconnaissance ; cependant si elle l'avait rassuré pour le moment présent, ce rendez-vous mystérieux, cette secrète intelligence avec le prince lui causaient de vives inquiétudes pour l'avenir ; il la voyait sur le point de se perdre, et sentit qu'il était tems de l'arrêter; mais, pour que ces paroles fussent plus efficaces, il voulut, avant de la menacer de la colère divine, lui en montrer les terribles effets. « Il est de bonne heure encore, lui dit-il, je désirerais qu'avant de rentrer à Ptolémaïs, votre altesse voulût descendre avec moi dans une de ces cabanes placées au pied de la colline.—J'y consens, mon père, répondit-elle, mais par quel motif le désirez-vous ? — Je veux, répondit-il, que vous voyiez une fois ce que je vois tous les jours; je veux que vous mesuriez vous-même la profondeur de l'abîme où les passions peuvent entraîner, et quel châtiment Dieu réserve aux coupables qui y tombent.» La princesse comprit ce reproche, se soumit à cet ordre, et se prépara en silence au mal qu'elle allait souffrir. Durant la route

il lui fut impossible de dire un mot à l'archevêque ; ne pouvant lui confier les pensées qui l'occupaient, elle pouvait moins encore s'occuper d'autres pensées, et Guillaume se serait bien gardé d'interrompre un silence qu'il croyait causé par le repentir et la honte, et qu'il regardait comme la meilleure préparation au spectacle qu'il allait lui offrir.

A peu de distance de la cabane, il mit pied à terre avec la princesse, et il la conduisit dans un enclos entouré d'une haie de citronniers sauvages ; au milieu était une chétive demeure, où tout respirait la tristesse et la misère. Assise sur un banc, devant la porte, une vieille femme filait au rouet, et, près d'elle, deux jeunes filles de douze à treize ans nattaient des paniers de jonc. A la vue de l'archevêque, elle le saluèrent avec respect ; il leur dit quelques mots de bienveillance, et passa outre. Mathilde, le cœur palpitant et les yeux baissés, le suivit en silence. Ils s'avancèrent vers un sombre enfoncement que quelques roches formaient à l'extrémité de l'enclos, et qu'ombrageaient quelques sa-

pins épars : tout à coup Mathilde crut entendre des cris, sa poitrine se serra, il lui semblait que cette voix ne lui était pas inconnue ; bientôt elle aperçut une femme pâle, échevelée, couchée sur la poussière, et qui se meurtrissait le sein en poussant de lugubres mugissemens. « O mon père ! s'écria la vierge en se pressant contre le bras de l'archevêque, je la reconnais, c'est elle, c'est Agnès ! — Aux jours de sa sagesse, reprit Guillaume en regardant Mathilde d'un œil sévère, Agnès fut belle aussi ; elle était fière, elle était la gloire de nos armes et l'orgueil de sa famille; mais un amour coupable l'emporta sur tous ses devoirs; et des traits défigurés, une beauté flétrie, un mépris général, une profonde misère, une raison aliénée, et par conséquent un crime sans repentir et une réprobation éternelle : voilà le fruit d'une faiblesse, et tout ce qui reste d'Agnès. » Il fut interrompu en ce moment par cette femme infortunée qui, d'une voix aiguë et déchirante, faisait retentir les airs du nom de Malek Adhel. « O mon père ! dit Mathilde avec effroi,

fuyons ce lieu terrible : j'en ai assez vu. — Non pas assez encore, repartit Guillaume en l'entraînant vers l'insensée qui, étendue sur le sable, ne cessait de répéter : « Malek Adhel ! Malek Adhel ! » Vous connaissez tout le crime, il faut que vous connaissiez toute la punition, et de quelle terrible manière l'Eternel sait venger ses lois outragées. » La faible et tremblante Mathilde se traîna auprès du rocher qui couvrait Agnès, et, appuyant sa tête humiliée contre la pierre, elle prêta une oreille attentive aux paroles qui échappaient à cette déplorable victime. « Malek Adhel ! s'écriait-elle, quand cesserai-je de te voir rouler dans ce gouffre sans fond ? Un Dieu impitoyable l'a creusé lui-même... Pour sa haine, ce n'était pas assez de mon supplice, c'est avec le tien qu'il me punit... » Frappé de ce qu'il vient d'entendre, Guillaume comprend aussitôt que, pour un cœur passionné, le mal le plus à craindre est celui que souffre l'objet qu'il aime ; et, se hâtant d'opposer l'intérêt de l'amour à l'amour même, il se penche vers Mathilde et

lui dit : « Vous le voyez, ma fille, les vengeances de Dieu ne sont point aveugles ; son œil perçant sait découvrir l'endroit sensible du cœur, et c'est là qu'il frappe ses coups Quand le jour sera venu où le Rédempteur reparaîtra au milieu des mondes écroulés, il réalisera pour cette pécheresse le supplice qu'elle croit subir maintenant ; elle verra son ravisseur plongé dans un abîme de tourmens éternels, dont elle sera éternellement le témoin.... — O mon père ! interrompit la princesse en joignant les mains, n'est-ce pas trop de rigueur ? Se peut-il qu'une si horrible punition lui soit éternellement infligée par le Dieu des miséricordes ? — Ma fille, si du sein de sa demeure elle laissait échapper un mot de repentir, tout ne serait pas perdu encore.... — Malek Adhel ! s'écria impétueusement Agnès, Dieu implacable ! et toi, détestable Mathilde, quand cesserez-vous de déchirer mon cœur ?... Il dégoutte de sang, et je ne puis verser celui de ma rivale ! et je ne puis l'entendre pousser des cris comme les miens !... Malek

Adhel, hâte-toi de la précipiter à mes côtés, fais-lui oublier son Dieu, que je voie sa douleur et ses mortelles blessures... — Mon père, sauvez-moi, interrompit Mathilde avec un accent plein d'effroi. — Non, non, ne la sauvez pas, ne la sauvez pas, interrompit Agnès à son tour et en se levant précipitamment; j'ai entendu sa voix, cette voix qui me tue, cette voix qui est entrée dans le cœur de Malek Adhel; ne la sauvez pas, je veux la trouver, la déchirer comme elle me déchire, la poursuivre comme elle me poursuit.» Elle s'arrêta: ses idées se troublèrent de nouveau, d'autres images lui apparurent, d'autres remords vinrent la saisir. Le fantôme de Montmorency s'éleva tout sanglant devant ses yeux; il semblait disputer Mathilde à sa rage, il la sauvait et tombait assassiné; mais bientôt la pensée de Malek Adhel revint se placer devant toutes les autres. « Il est là, disait-elle, il m'appelle; la destruction est à ses côtés, je la vois bien; mais il m'appelle, je le suis, et la destruction m'engloutit.... Cède, cède, Mathilde, ajouta-t-elle d'une voix fu-

rieuse, et la destruction t'engloutira...
— Venez maintenant, dit l'archevêque en relevant la vierge; je ne veux point que vous demeuriez plus long-tems en face de tant de misères : vos forces n'y résisteraient pas. » Et, l'entraînant, il ajoutait : « O ma fille ! que notre fragilité est grande! et qu'il faut mettre peu de confiance en nos propres forces, puisqu'il suffit d'un moment pour nous précipiter de la gloire céleste dans des ténèbres de douleurs ! » Mathilde ne répondit rien; il continua : « La séduction d'un homme, ma fille, a causé la chute d'Agnès, vous ne l'ignoriez pas; et c'est avec cet homme que je vous ai trouvée ce matin ! » Mathilde ne répondit rien. « Et dans quel lieu vous ai-je trouvée, continua-t-il encore? dans quel lieu l'aveuglement de l'amour a-t-il pu vous entraîner? auprès d'un tombeau ! comme s'il n'y avait que son silence qui ne vous fît pas entendre de reproches. Eh quoi ! ne vous disait-il rien, ce silence? Pour vous la mort n'a-t-elle pas de voix? Et pendant que vous la braviez, cette mort redoutable, si

elle vous avait frappée, si vous étiez expirée auprès de Malek Adhel, avec les mots d'amour dans la bouche et dans le cœur : où seriez-vous maintenant ? »
Mathilde ne répondit rien ; l'archevêque crut alors qu'elle était trop saisie ; il la fit asseoir dans la chaumière sur un banc à demi-rompu, et lui fit apporter un verre d'eau fraîche par la vieille femme : celle-ci la considérait d'un œil curieux, et demanda à l'archevêque si cette jeune fille était malade aussi, et si elle resterait avec l'autre. Guillaume répondit que non. « Ma foi, tant mieux, répliqua la vieille, car je n'en pourrais pas garder deux. Le jour elle est assez tranquille ; mais quand la nuit vient, c'est un train, un vacarme.... on dirait que tous les démons sont après elle. Ah! c'est une véritable réprouvée : le médecin que votre charité a envoyé ici n'en espère presque rien ; cependant il vient tous les jours. — Bonne femme, lui dit l'archevêque, quelle que soit la peine qu'elle vous donne et les soins qu'exige son état, n'en négligez aucun ; veillez sur elle ; la récompense ne vous

manquera pas. — Ah ! s'écria la vieille, vous m'avez déjà payée assez généreusement. — Et surtout, interrompit vivement Guillaume, n'oubliez pas mon expresse recommandation; si elle montre la moindre lueur de raison, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce soit, envoyez-moi avertir sur-le-champ. » La vieille lui promit de n'y pas manquer, et l'archevêque, reprenant alors le bras de la princesse, la soutint, et sortit avec elle de cette maison d'amertume et de douleur. Ils montèrent ensemble dans le char qui les attendait, et reprirent la route de Ptolémaïs. Mathilde, les yeux baissés et toujours profondément rêveuse, n'avait pas prononcé un mot depuis qu'ils avaient quitté Agnès; l'archevêque, inquiet d'un si long et si sombre silence, essaya de l'en arracher en lui disant d'un ton plus doux : « N'êtes-vous pas curieuse de savoir depuis quel tems Agnès a été réduite à ce dernier degré d'infortune et d'opprobre? » Mathilde leva les yeux, et, d'un faible signe de tête, elle fit entendre qu'elle écouterait ce récit avec

intérêt. Il dit alors : « En s'échappant de Damiette, Agnès vint se réfugier auprès de Saladin ; elle contribua beaucoup à enflammer sa colère contre Malek Adhel ; c'est elle qui, vous poursuivant sans cesse, attaqua les chevaliers qui vous ramenaient au camp; c'est elle qui livra Montmorency à une armée entière de Sarrazins ; c'est elle qui fut l'assassin de ce héros ; c'est elle qui, foulée aux pieds par les chrétiens, demeura presque sans vie sur le champ de bataille. Depuis, déguisée en esclave musulman, elle a suivi Malek Adhel à Césarée, mais Malek Adhel refusa de la voir ; et comme peu après elle eut connaissance de l'ambassade envoyée auprès des chrétiens pour demander votre main, ses forces ne résistèrent point à tant de fatigues, de chagrins et d'affronts. Sa tête s'aliéna : je ne vous dirai point dans quel état je la trouvai à mon dernier voyage à Césarée ; je rougirais, je l'avoue, de montrer à quel degré d'humiliation le crime a pu précipiter la fille des rois.... Je demandai qu'elle me fût confiée; je la fis conduire

dans cette chaumière, afin d'être à portée de lui donner tous les secours dont je puis disposer; mais, jusqu'à ce jour, tous ont été infructueux; elle n'entend rien, elle ne reconnaît personne; c'est en vain que je me suis approché d'elle, que je lui ai parlé, Malek Adhel occupe seul sa pensée : Malek Adhel, l'auteur de sa misère, ô ma fille! pensez bien à cela. » Mathilde qui, durant ce récit, avait levé la tête pour mieux entendre, la laissa retomber sur son sein aussitôt que l'archevêque eut fini; il attendit un moment sa réponse; voyant qu'elle n'en faisait aucune, il ajouta : « Ma fille, n'avez-vous rien à me dire? — Mon père, répliqua-t-elle, je ne le puis encore; il y a une grande confusion dans mon esprit, et mon âme est cruellement oppressée; mais dans deux jours, à cette même heure, je connais un lieu où je vous verrai : là, je dévoilerai tout mon cœur; je pleurerai sur mes folles amours, et peut-être daignerez-vous épancher sur moi la rosée de la grâce céleste. » Elle se tait; l'archevêque n'insiste pas davantage.

Cependant il cherche dans sa pensée quel est le lieu où elle doit le voir : dans deux jours, a-t-elle dit, et c'est précisément dans deux jours que Richard a ordonné qu'elle s'unirait à Lusignan. Elle ne l'ignore pas ; il en est sûr ; il sait que Richard lui a parlé : serait-il possible qu'elle pût consentir à former ces nœuds ? « Ma fille, lui dit-il, vous savez que c'est dans deux jours que Richard vous a commandé de donner votre main à Lusignan : êtes-vous prête à obéir ? — Et vous, mon père, interrompit-elle vivement, êtes-vous prêt à m'ordonner d'obéir ? » Mais, sans attendre sa réponse, elle ajouta en élevant vers lui ses mains suppliantes : « Mon père, je vous en conjure, ne m'interrogez pas, ma destinée est fixée ; elle l'est, mon père, j'ose en être sûre, car il est des âmes si magnanimes, qu'on peut tout en attendre. Cependant, ô mon père ! que ces mots : *ma destinée est fixée*, ne vous effraient pas ; elle l'est, il est vrai, mais Dieu n'en sera pas offensé, et mon devoir n'en murmurera pas.

Comme elle achevait ces mots, le char entrait dans Ptolémaïs ; Guillaume la quitta, en lui recommandant de méditer sur ce qu'elle avait vu, et de ne pas oublier que si Dieu avait placé toutes les épreuves et les sacrifices dans ce monde, c'était hors du monde qu'il en avait placé la recompense. La princesse s'inclina sur la main pastorale de l'archevêque, et courut, au fond de son appartement, cacher à tous les regards le grand trouble dont cette matinée avait rempli son cœur.

CHAPITRE XLV.

Mathilde avait à peine goûté quelques heures de solitude, lorsqu'on vint lui annoncer que Richard lui faisait dire de se préparer à recevoir, le matin même, sa visite et celle du roi de Jérusalem. Ils vont donc venir, se disait-elle, et maintenant il faut donc dissimuler ! dissimuler est la langue du monde, ne puis-je pas la parler une fois avant de le quitter ? Demain j'aurai cessé d'y vivre, demain je n'aurai plus rien à cacher, rien à attendre. O mon Dieu ! fortifiez mon âme, soutenez mon courage ; je ne me méfie que de moi, je suis sûre de Malek Adhel ; car je n'ai besoin, pour être sauvée, que de sa générosité ; et sa générosité est telle, ô mon Dieu ! que, j'ose le dire sans craindre de vous déplaire, toute

votre puissance ne pourrait pas y ajouter. »

En parlant ainsi, Mathilde se plaça devant une table et se mit à écrire. A son abattement, aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à sa profonde résignation surtout, on eût dit qu'elle traçait ses volontés dernières et sacrées, qui ne s'écrivent qu'à l'ombre de la mort. Elle en était occupée encore, lorsque Richard entra avec Lusignan; aussitôt elle cacha dans son sein le papier qu'elle tenait, et salua les deux rois avec une contenance grave et sévère. Richard avait vu le mouvement de sa sœur, et son premier mot fut de demander que ce papier lui fût remis. « Je conjure votre majesté de ne le pas exiger d'aujourd'hui, répondit-elle avec beaucoup de dignité; je lui proteste qu'il ne sortira de mes mains que pour passer dans les siennes. » L'air de Mathilde en imposa à Richard lui-même; il ne lui demanda pas une seconde fois ce qu'elle refusait de lui accorder, et se contenta de lui dire qu'il était sûr qu'elle éviterait toute démarche injurieuse à sa

gloire, et toute pensée contraire à la pureté du nœud qu'elle allait contracter. « Ah ! madame, interrompit Lusignan, en se jetant à ses pieds, tant de bonheur serait-il mon partage? Se peut-il que vous ayez consenti à m'appartenir? Non, ma présomption ne s'élèvera pas jusqu'à une pareille espérance, à moins que vous-même ne me permettiez d'oser y croire.—Il faut bien que vous l'ayez osé, sire, puisque vous êtes ici, répondit froidement Mathilde; si vous étiez assuré d'un refus, vous ne seriez pas venu l'entendre. Mon frère, ajouta-t elle, vous m'avez donné deux jours pour me préparer à mon sort, je n'en demande pas davantage; mais, pendant ce court intervalle, ne puis-je pas être seule ? » Lusignan se hâta de prévenir la réponse du roi. « Vous serez libre, madame, vous serez seule, lui dit-il, je ne veux point gêner vos désirs, et durant ces deux mortels jours qui me séparent encore du plus beau jour de ma vie, je ne paraîtrai point ici ; j'aime mieux me priver de ce bonheur que de ne le devoir qu'à votre seule

obéissance. » Il se retira ; alors Richard prit la parole d'un ton offensé et absolu : « Ma sœur, lui dit-il, je commence à être las de vos vagues réponses et de vos éternels mystères ; depuis votre retour dans le camp, les chrétiens ont été plus occupés de vos amours que de la cause qui les a arrachés à leurs foyers et à leur famille ; la moitié de l'Europe ne serait-elle donc venue porter la guerre en Asie que pour être témoin des incertitudes et des faiblesses de votre cœur? Non, il est tems que tout ceci se termine, et que d'autres pensées remplissent l'âme et nourrissent les espérances de nos guerriers : dès qu'un hymen aussi sage qu'utile aura fixé votre destinée, nous ne songerons plus qu'à poursuivre nos hautes et importantes entreprises ; après demain, ma sœur, les flambeaux d'hyménée s'allumeront pour vous ; le jour suivant, votre époux marchera avec moi à Césarée ; nous en ferons le siége ; nous emporterons la ville ; Lusignan triomphera de Malek Adhel, et, par cette victoire, il vous prouvera qu'il était plus digne

que ce prince du bonheur qu'il a obtenu. Maintenant vous avez entendu mes ordres, vous connaissez votre sort, rien n'y sera changé, rien absolument; si vous demandiez une heure de délai, vous la demanderiez en vain : votre bonheur m'est cher, sans doute, mais moins que la gloire de nos armes et la réussite de nos projets; l'intérêt particulier doit plier devant celui de vos frères, et de frivoles considérations ne doivent plus arrêter les combats : préparez-vous, soumettez-vous, mais je vous préviens que, soumise ou non, vous n'en serez pas moins dans deux jours l'épouse de Lusignan. » Il dit, et la quitte sans attendre de réponse. Mathilde ne s'effraie point de cette menace; avant de l'entendre, ses desseins étaient arrêtés; ils sont demeurés les mêmes, et la colère du roi n'y a rien changé; tout le jour une sombre et profonde tristesse respire dans ses traits et sa contenance, car elle a pour jamais détaché son cœur de toute espérance de bonheur; mais on n'y remarque plus

d'agitation, car elle a vu son devoir, et elle est résolue à le remplir.

Le soir elle demande son char pour le lendemain, et quand ses ordres sont donnés et qu'elle se trouve seule, elle dit : « Mon Dieu! je n'ai pu consulter personne; j'avais promis de me taire, mais pour tenir tous mes sermens et ne m'écarter d'aucun devoir, j'espère n'avoir besoin que de votre force et de votre appui. »

L'aurore a paru, Mathilde sort de Ptolémaïs par la porte de Nazareth, elle se fait conduire sur le bord de la mer; un long voile blanc couvre sa tête et enveloppe toute sa taille. Elle est pâle, ses joues portent même l'empreinte de ses pleurs; mais son maintien est tranquille, et ses yeux fixés vers le ciel ont quelque chose de doux et de résigné qui montre le but où elle marche, et qui semble dire qu'en remettant son âme à Dieu, elle l'a remplie de cette confiance qui ne sait rien craindre et qui sait tout espérer.

Cependant au moment où elle aper-

çoit les premiers rochers du Carmel, un léger incarnat vient se mêler sur son visage à la blancheur des lis; elle met une main sur son cœur, comme pour y retenir toute sa force et sa volonté; le char avance encore; à l'instant, du fond des rochers deux guerriers armés de toutes pièces s'élancent avec des cris terribles et courent vers la princesse; ses gardes veulent la défendre, Malek Adhel se nomme: tous les bras demeurent enchaînés. Mathilde leur dit alors: « Chrétiens, ne tentez point une vaine résistance contre un prince invincible, et apprenez que si Malek Adhel se trouve ici, c'est que je n'ai voulu accorder qu'à lui seul le droit de me soustraire à l'autorité tyrannique qui veut forcer mes vœux malgré moi. Prince, ajouta-t-elle en se retournant vers lui, j'avais juré de me rendre en ce lieu, m'y voici; j'avais juré de fuir avec vous, je suis prête à vous suivre; mais souvenez-vous aussi de votre promesse: dans cet asile où je vais me retirer, je pourrai vivre dans une profonde solitude, à l'abri de tous les re-

gards, même des vôtres, et y exercer mon culte dans une entière liberté? — Oui, madame, interrompit le prince, je renouvelle ce serment à la face du ciel et de tous vos chrétiens; vous serez obéie, révérée à la cour de Saladin, autant et plus encore qu'à celle de votre frère; hâtons-nous seulement de nous y rendre. — Un mot encore, reprit Mathilde : me sera-t-il permis de choisir moi-même le lieu de ma retraite? — Il sera assez tems d'y penser, madame, répondit-il un peu ému, quand nous serons arrivés à Césarée. — Non, Malek Adhel, lui dit-elle, c'est ici même que je veux être libre de fixer mon choix. — Vous l'êtes, madame : où voulez-vous être conduite? — Là-haut, répliqua-t-elle, en montrant de la main la montagne du Carmel; dans ce saint monastère, car c'est là seulement que *je pourrai vivre dans une profonde retraite, à l'abri de tous les regards, même des vôtres, et exercer mon culte dans une entière liberté.* — Mathilde, s'écria-t-il avec un violent courroux, vous m'avez trompé! — Non, je ne t'ai

pas trompé, interrompit-elle vivement, car je te préfère à toutes les créatures de la terre, et s'il n'y avait qu'elles entre nous deux, tu me verrais tout quitter pour te suivre; mais la main qui m'arrache à ton amour, ô Malek Adhel ! est plus forte que celles des hommes et des rois.... Ecoute-moi un seul moment, ajouta-t-elle, en tombant à genoux dans le char où elle était encore; écoute-moi, ô toi ! seul mortel que j'aie aimé: en te suivant au milieu des infidèles, j'imprime à mon caractère une tache ineffaçable, je deviens un objet de mépris et d'horreur pour tous les miens: souiller ainsi sa gloire, n'est-ce pas perdre son innocence ? Et tu le sais, Malek Adhel, cette innocence est le seul bien que je me sois réservé, le seul que j'aie préféré à toi.... Cependant en ce moment je consens à te tout abandonner, afin de te tout devoir; je consens à te laisser l'arbitre de mon sort, afin que, s'il est paisible sur la terre et heureux dans l'éternité, je puisse partager entre Dieu et toi mes bénédictions et ma reconnaissance; si tu me conduis dans

l'asile sacré que je t'indique, j'y vivrai honorée des hommes, en paix avec le ciel, assurée de mon salut; si tu m'emmènes à la cour du sultan, l'ignominie marchera à ma suite, et le terrible souvenir de ma faute me fera vivre dans les remords, et mourir peut-être dans l'impénitence: tel est le choix qu'il me faut faire, et c'est toi qui va le prononcer; je remets entre tes mains ma vie, mon honneur et toute une éternité: décide donc, Malek Adhel, et vois si tu exiges que je te suive. » En achevant ces mots, cette beauté touchante, baignée de pleurs, prosternée, les bras élevés, et portant dans ses regards la réunion de tout ce que la terre a d'amour et le ciel de piété, attend sans trembler la réponse de Malek Adhel; car elle sait bien qu'il ne peut y en avoir qu'une pour l'homme à qui l'on a laissé le droit de la faire.

Le prince ne dit rien; il fait plus, il s'approche de Mathilde, monte dans son char, la relève, s'asseoit auprès d'elle, saisit les rênes des coursiers, et dirige lui-même leur route vers le mo-

nastère. La vierge, attendrie, n'a point de mots pour tant de reconnaissance; elle penche sa tête sur l'épaule du héros, et pleure: tremblante, elle ose presser ce bras invincible qui pouvait l'arracher à ses devoirs et qui va la rendre à Dieu. Malgré la pudeur qui affaiblit ce mouvement, il a été excité par tant d'amour, que l'âme de Malek Adhel en est pénétrée; l'amertume s'en échappe; la douleur s'y calme; jamais il n'a été tant aimé; il le voit dans les yeux de Mathilde; il le doit à son sacrifice; il ne se plaint plus; il ne murmure plus; son sacrifice est payé.

Jamais peut-être le devoir et la vertu ne remportèrent un plus beau triomphe; Mathilde, pieuse et soumise à la voix de l'Eternel, immole son bonheur et son amour; Malek Adhel, généreux et magnanime, à la voix de celle qu'il aime, abandonne ses espérances et ses désirs; tous deux sont libres cependant; ils s'adorent; ils pourraient vivre toujours ensemble, et ils vont se séparer! se séparer peut-être pour jamais! Cette pensée, ils l'ont; cet avenir, ils le

voient, et pourtant qui oserait dire que, même en cet instant, ils ne sont pas heureux? Pour trouver dans son cœur la force de renoncer à la plus ardente passion, il faut bien y trouver quelque chose de plus puissant qu'elle et de supérieur à ses voluptés : la passion est beaucoup assurément, et ses voluptés sont des délices; mais ce sont les délices de la terre, et quiconque les sacrifie, en conçoit donc de plus ravissans encore; autrement, pourquoi les sacrifierait-il?

Le char s'élève sur le Carmel; les femmes de la princesse, étonnées, éperdues, accompagnent leur maîtresse, toutes également décidées à s'ensevelir dans leur retraite. Les gardes suivent, et l'ami de Malek Adhel ferme le cortége. Bientôt, à travers les rochers et l'épais feuillage des cèdres, on aperçoit l'antique édifice élevé par sainte Hélène (1). Malek Adhel pâlit et se trou-

(1) Au sommet du Carmel, on voit les ruines d'un antique édifice, qui inclinent visiblement sur les cellules des Carmes. L'auteur du *Théâtre de la*

ble; Mathilde étouffe ses soupirs; il lui dit alors : « Je t'ai obéi, je ne m'en repens point, car je n'ai pas en ma puissance les moyens de te résister; mais comment calmeras-tu mes frayeurs? ce cloître est sur les terres des chrétiens; il est sous leur dépendance; ils t'en arracheront. — Non, répond-elle, ne le crains pas, en prenant le parti le plus généreux, tu as pris aussi le plus sûr : ici la religion me défendra mieux contre les chrétiens que ne l'auraient pu faire tes hautes murailles, et ta valeur peut-être : dans ce lieu sacré, une simple barrière de bois arrêterait l'armée des croisés et la colère de mon frère; cette sainte maison est celle de Dieu même; en violer l'entrée serait un sacrilége... — Rassure-moi encore, ajouta-t-il; peut-être, dans l'exaltation de ta piété, croiras-tu nécessaire de te dévouer toi-même; peut-être penseras-tu que ma conversion ne pourra être

---

Cité sainte assure que ce monument était un monastère de filles, de la construction de sainte Hélène, mère de Constantin.

achetée que par un grand sacrifice.....
— Sans doute, je le pense, interrompit-elle; mais ne venons-nous pas de le faire aujourd'hui? — Promets-moi donc, répliqua-t-il, de n'en pas faire d'autre, et de ne t'engager par ces nœuds terribles et indissolubles que quand je t'en aurai donné l'aveu..... Peut-être te le donnerai-je un jour, ma bien-aimée, ajouta-t-il en la regardant fixement; la guerre est allumée; Saladin m'appelle; mais, je le sens, maintenant mon bras sera faible contre tes frères; je ménagerai moins mon sang que le leur, et il est un événement qui pourrait me faire désirer de te voir renoncer au monde. » La vierge le comprit et fondit en pleurs. Toutes les mélancolies que le cœur peut connaître oppressèrent le sien; à côté de la pensée de la mort de Malek Adhel, venait bien se placer celle de la miséricorde de Dieu; mais cette miséricorde divine qui se perd dans les mystères de l'infini, et qui est la plus douce joie d'une âme pieuse, la console et ne l'égaie pas, car dans la religion tout est grave jus-

qu'au bonheur. Baignée de larmes, Mathilde se pencha vers celui qu'elle avait nommé son époux au désert, et ne put lui faire entendre que ces mots : « Crois-moi, quiconque a mis un grand devoir au-dessus des vains plaisirs de la vie, est bien sûr de ne pas périr tout entier avec elle. » Cependant la route se rétrécissait de plus en plus ; l'escarpement des rochers et l'épaisseur des buissons et des ronces ne permettaient pas au char d'aller plus avant : la princesse mit pied à terre ; elle dit à ses gardes : « Je vous demande de m'accompagner jusque dans l'enceinte du monastère ; je veux que vous m'y voyez entrer ; je veux que vous voyez les grilles se fermer sur moi, afin qu'à votre retour au camp, vous puissiez dire à mon frère quelle autorité j'ai préféré à la sienne, et pour quel maître je l'ai quitté. Et vous, ajouta-t-elle, en s'adressant à ses femmes, si votre intention est de venir pleurer et prier avec moi, vous pouvez me suivre ; autrement, évitez une fatigue inutile et ne venez pas plus loin. » A ces mots, toutes se jetèrent à ses

pieds, et baisant le bas de sa robe, lui demandèrent la permission de ne jamais la quitter. Emue de ce désir, elle leur tendit les bras en s'écriant : « Venez donc, nous prierons ensemble ici et là-haut. » Alors elle se tourna vers Malek Adhel, et lui prit la main, la serra en silence, car il n'y a que le silence pour de pareils adieux. « Non, lui dit-il, n'espère pas que je me sépare de toi, tandis que je puis te voir encore quelques minutes. » Eperdue, elle répond : « Hâte-toi de fuir, tu es sur une terre ennemie ; je te vois menacé de mille dangers... — Mathilde, s'écrie-t-il impétueusement, ne peux-tu m'aimer assez pour les oublier? Viens, ajouta-t-il en la pressant dans ses bras ; viens, qu'une fois encore je t'épargne la fatigue d'une route pierreuse, dévorée d'un soleil ardent.... O jours du désert, où elle me nomma son époux ! jours heureux où nous allions mourir ensemble, pouvais-je croire alors que je serais jamais assez infortuné pour vous appeler heureux !.... Alors elle ne voulait pas me quitter ; sa vie ne

lui était rien auprès de son amour; son Dieu ne lui disait pas qu'il fallait nous séparer : ô Mathilde! que votre cœur a changé! — O mon Dieu! s'écria-t-elle, vous qui savez tous les secours dont vous m'avez entourée depuis mon retour au camp, daignez lui dire si tout l'effort de votre puissance a pu changer mon cœur; et dans ce moment, si j'ai la force de renoncer à lui! Vous m'accusez, je le sens, de ne l'avoir puisée ni dans votre crainte, ni dans mon devoir, mais dans le seul intérêt de l'amour. O Malek Adhel! si mon crime n'avait dû retomber que sur moi, peut-être aurais-je aimé mon crime; peut-être, pour être à toi, aurais-je consenti à perdre mon âme; mais pour sauver la tienne, ô maître absolu de ma vie! j'ai dû renoncer à toi. » En l'entendant parler ainsi, Malek Adhel la serre passionnément contre sa poitrine; mais à cet instant la forêt vient de s'éclaircir, le monastère se montre à découvert, une humble croix de bois en désigne l'entrée, et de loin on entend le son de la cloche se mêler aux saints canti-

ques. La vierge, à cet aspect, saisie d'une pieuse terreur, s'arrache précipitamment des bras de Malek Adhel. « Mon Dieu, s'écrie-t-elle, ce n'est point ainsi que je dois approcher du lieu où vous avez établi votre demeure. Pardonnez, ô pardonnez mon délire, et daignez purifier mon cœur! » Elle dit, et se prosterne au pied de la croix; ses femmes et ses gardes l'imitent; Malek Adhel et son ami restent seuls debout; Mathilde le voit et soupire. « O divin Rédempteur! dit-elle à voix basse, pour m'accorder la plus grande de vos grâces, vous me demandez, je le sens, le plus grand des sacrifices, et celui-là n'est pas de renoncer à mon époux, mais de renoncer à mon amour... Hélas! ma volonté consent à vous le faire; mais toute votre puissance suffira-t-elle pour m'aider à l'achever? » Elle se lève alors, s'appuie contre la croix, regarde Malek Adhel, et ajoute d'un ton plus grave : « Je ne te permettrai point d'approcher davantage; tu ne poseras point le pied dans l'enceinte sacrée où les chrétiens seuls ont le droit d'entrer....

Adieu, c'est ici qu'il faut nous dire adieu, un long adieu.... O sainte victime qui avez sauvé le monde, daignez aussi sauver cet homme-là; c'est à vous que je le laisse, que je le confie...... Malek Adhel, entends sa voix, que l'amour la fasse entrer dans ton cœur..... Hélas! continua-t-elle en lui montrant le cimetière qu'elle allait traverser, l'amour finit là, et avec lui toutes les félicités de la terre; mais souviens-toi que d'autres félicités nous sont promises; souviens-toi qu'il est un lieu où l'on ne souffre plus, où l'on aime toujours, et que c'est là où Mathilde va t'attendre. » Elle dit, et fuit loin du héros; elle court vers la porte du couvent avec la rapidité d'une flèche : il lui obéit; il ne la suit point; mais il ose monter sur les degrés de la croix pour la regarder plus long-tems. Au moment d'entrer dans le cloître, la princesse s'arrête et tourne une fois encore ses yeux vers Malek Adhel; elle le voit embrassant de ses deux mains le signe de la rédemption, et il lui semble que Dieu l'a entendu. « O Christ!

s'écrie-t-elle, consomme ton ouvrage. »
Alors elle étend une main vers le prince, lui montre son cœur, lui montre le ciel, et se dérobe aussitôt sous les impénétrables grilles du monastère.

En la perdant de vue, Malek Adhel croit que tout l'univers vient de s'anéantir ; il tombe accablé devant la croix ; il ne songe plus qu'à mourir dans le lieu où il vient de quitter Mathilde ; mais Kaled ne le permet pas ; il s'approche, il lui dit : « Oublies-tu que sur la terre où nous sommes, chaque instant qui s'écoule peut nous perdre? — Fuis, Kaled, s'écrie le prince, fuis dans ce monde désert où je ne veux plus rentrer ; ma vie est ici, continua-t-il en montrant le monastère, je ne veux pas quitter ma vie. — Si tu demeures, reprit froidement Kaled, je demeure avec toi ; si tu péris, je jure de te suivre ; maintenant, dispose de mes jours, tu en es le maître ; » et il s'assied tranquillement auprès de lui. Malek Adhel le regarde ; il sait que Kaled n'a jamais juré en vain ; il voit que son parti est pris, et à l'instant le

sien l'est aussi. Il se lève, lui serre la main, et s'écrie : « Partons : maintenant qu'elle est en sûreté, songeons à sauver mon ami. » Il dit et s'éloigne. Kaled le devance ; il appellent les chevaux errans sur la montagne; les chevaux accourent ; les deux guerriers s'élancent dessus et fuient. Déjà le Carmel n'est plus qu'une masse confuse, et le cloître, perdu dans l'horizon, n'est présent qu'à la pensée du héros : encore quelques heures, et le voilà à Césarée. Saladin l'y attendait impatiemment ; les soins de la guerre l'appelaient ailleurs, et il ne voulait cependant abandonner cette ville importante qu'après en avoir remis la défense à son frère. « Malek Adhel, lui dit-il, je ne m'informe point pourquoi tu reviens seul, des soins plus importans que ceux de l'amour doivent nous occuper aujourd'hui. Je vais mettre Ascalon en état de soutenir un siége ; précaution inutile sans doute, car les chrétiens ne l'entreprendront qu'après avoir abattu Césarée, et je te laisse à Césarée. Césarée est donc invincible, et les ennemis ne viendront pas jusqu'à moi. »

CHAPITRE XLVI.

La journée touchait presque à sa fin, lorsque les gardes de la princesse rentrèrent à Ptolémaïs; ils trouvèrent tout le camp en rumeur, Lusignan au désespoir, Richard dans la plus violente colère, et la reine et l'archevêque tourmentés de mortelles alarmes. Le matin, la longue absence de Mathilde avait commencé par causer de l'étonnement; l'inquiétude avait succédé. Vers le milieu du jour, Bérengère était entrée dans l'appartement de sa sœur; et ayant trouvé sur une table un papier adressé au roi, elle s'en était saisie avec empressement; mais, n'osant le remettre elle-même à Richard, elle fit prier l'archevêque de se rendre auprès d'elle, et lui montra ce billet pour qu'il le donnât au roi. A cette vue, Guillaume

soupira ; il ne put plus douter que Mathilde ne fût partie volontairement, et qu'avec lui-même elle n'eût employé de la dissimulation. Cette pensée déchirait son cœur, car il savait bien qu'elle ne lui cachait pas sa conduite, quand sa conduite était pure : que pouvait-il penser d'une jeune et imprudente vierge qui lui dérobait sa confiance, repoussait ses conseils, se reposait sur ses propres lumières, et s'entourait d'artifices.... Ah! ce n'est pas par de semblables routes que marche la vertu. Cependant, avant de la condamner, il veut connaître ce qu'elle écrit au roi, et s'il doit la condamner alors, du moins veut-il savoir si dans le piége où elle est tombée elle peut être sauvée encore.

Aussitôt il était entré chez le roi, et croisant les mains sur sa poitrine, baissant les yeux, dans un profond silence, il lui avait remis la lettre de Mathilde. A l'instant Richard s'était écrié aussi : « Elle est donc partie volontairement! O Mathilde! Mathilde! vous nous avez

donc trompés! Ce billet ne contenait que ce peu de mots :

« Je quitte Ptolémaïs afin de me » soustraire à une autorité tyrannique » et à un hymen horrible à mes yeux : » je connais trop mon frère pour oser » déjà lui demander mon pardon ; je » n'espère point qu'il suive de si près » une démarche qui paraîtra sans doute » téméraire ; mais le pardon du ciel, » j'en suis assurée, car mes intentions » sont pures, et le ciel connaît tout » mon cœur. »

« Elle a raison, s'était écrié Richard en finissant, je ne lui pardonnerai jamais; » et voyant que l'archevêque ouvrait la bouche pour lui répondre, il avait ajouté « qu'une telle conduite était sans excuse, quiconque tenterait de la justifier serait aussi coupable qu'elle à ses yeux. » Alors il était sorti enflammé de colère, pour envoyer de tous côtés des troupes à la poursuite de sa sœur. Guillaume, resté seul, avait repris le billet, et en le lisant avec sa charité ordinaire, la phrase qui le terminait avait un peu calmé ses craintes ; il se disait :

« Puisque ses intentions sont pures, et qu'elle est assurée des miséricordes du ciel, je puis donc la pardonner aussi, et m'efforcer de croire que ce n'est peut-être pas pour cacher une faute qu'elle a entouré son départ de tant de mystère. »

Cependant le jour s'était écoulé sans que les troupes de Richard eussent apporté aucune lumière sur le sort de la princesse, lorsque la vue de ses gardes et de son char, qui revenaient sans elle, causèrent une surprise générale.

En un instant la nouvelle de son entrevue avec Malek Adhel, et de sa retraite dans le cloître du Carmel, fut répandue dans tout le camp et le divisa en plusieurs partis. Le plus nombreux admirait la vertu et la fermeté d'une jeune vierge qui, libre de régner sur un vaste royaume avec le prince qu'elle aimait, avait préféré les ombres de la retraite et de la pénitence à une puissance et à une félicité que la religion réprouvait; mais les amis de Richard et de Lusignan la blâmaient de n'avoir

su que vaincre son penchant pour un infidèle, et non se résoudre à un hymen que toute la chrétienté demandait. Enfin le roi d'Angleterre, indigné du désordre que cette nouvelle jetait dans tout le camp, et de l'influence qu'une femme exerçait sur l'âme de tant de guerriers, déclara qu'une résolution sévère allait mettre fin à tant de trouble, et que dès le lendemain, usant des droits que sa naissance lui donnait sur sa sœur, il irait dans le couvent même où elle s'était retirée, la forcer à donner sa main à Lusignan. « Non, avait interrompu Guillaume, ce serait mettre les droits du sang avant ceux de Dieu; ce serait envers la majesté suprême une insulte, une profanation que je ne permettrai jamais; cependant ce que je demande, ce que je veux aussi, c'est que le sort de la princesse Mathilde cesse enfin d'être le premier intérêt qui nous occupe : guerriers, nobles et vaillans guerriers, il est temps d'oublier et la beauté, et l'existence de cette vierge. Est-ce donc peur elle que vous avez ceint l'épée? Est-ce pour l'obtenir que

vous avez traversé les mers? Ne craignez-vous pas que le fils de Marie, indigné de votre abandon, ne vous livre à votre faiblesse, et ne vous refuse ses secours? Laissez, laissez la sœur de Richard s'ensevelir loin du monde; plût au ciel qu'elle n'y eût jamais paru! O vous! magnanimes héros, accourus de toutes les parties du monde chrétien pour la conquête de la cité sainte, élevez votre âme à la hauteur de votre entreprise; ne voyez que ce but, ne soyez émus que de cette espérance; courez devant Césarée, qu'elle tombe sous vos coups; Malek Adhel la défend; que vous importe? si vous rencontrez plus d'obstacles, ne remporterez-vous pas aussi plus de gloire? Marchez donc où Dieu vous appelle; en le servant, songez à ne servir que lui, et n'oubliez pas que c'est être coupable que de vouloir unir les intérêts de la terre aux intérêts du ciel. »

Il dit, et les ressentimens s'apaisent, et les esprits sont persuadés, et la piété renaît dans tous les cœurs. Le courroux de Richard et l'amour de Lusignan ré-

sistent seuls encore; il leur semble à tous deux qu'aussi long-tems que Mathilde sera libre, les espérances de Malek Adhel subsisteront et enflammeront son courage; Lusignan surtout insiste sur ce point. Guillaume répondit qu'il était facile de calmer de pareilles craintes, et que sans forcer la princesse à s'unir à lui, il existait un moyen sûr d'anéantir les espérances de Malek Adhel. « Qu'elle le prenne donc ce moyen, s'écria vivement Richard; et sans tarder davantage qu'elle prononce ses vœux, qu'elle renonce à ce monde où elle n'a paru que pour y porter la confusion et la discorde..... Oublie-la, Lusignan; puisqu'elle rejette ta main, elle n'est plus digne de tes regrets. Mon père, tandis que nous marcherons demain à Césarée, allez vers cette fille rebelle, portez-lui les derniers ordres d'un frère offensé; qu'elle sache que, si dans huit jours elle n'est pas à Dieu, j'irai la forcer d'être à mon ami. »

En prononçant ces mots, l'emportement de Richard était porté à un tel excès, qu'il eût été imprudent d'essayer

de le calmer et impossible d'y réussir; Guillaume s'inclina en silence, et l'assemblée se retira.

La guerre allait devenir sanglante; le camp n'était pas un lieu sûr, et Ptolémaïs pouvait être attaquée. Le couvent du Carmel avoir toujours été respecté par les infidèles; Richard, inquiet pour Bérengère, crut donc qu'elle serait dans cet asile plus à l'abri des hasards que dans aucun autre; la nuit même il fit ses adieux à la reine, la confia à l'archevêque, et leur recommanda à tous deux d'employer toute leur influence sur Mathilde pour la disposer à lui obéir.

Mathilde, en se présentant devant les saintes filles du Carmel, et en leur demandaut une retraite parmi elles, avait cru devoir ne leur cacher ni son nom, ni son rang; mais cet aveu, loin de donner de l'orgueil à son maintien et à ses paroles, en avait redoublé l'humilité. « Ne voyez point en moi, leur disait-elle, la sœur d'un puissant monarque, mais une infortunée qui vient purifier son cœur par vos exemples, et

déplorer ses fautes au pied de vos autels. Mes torts furent grands, sans doute; mon repentir l'est davantage, et c'est à ce titre seul que j'aspire à être admise parmi vous. »

Sa douceur, sa modestie, et surtout la contrition de ses regards touchèrent en sa faveur d'humbles recluses, que sa royale naissance n'avait point éblouies. Dans cette austère retraire, on ne connaissait d'autre roi que Dieu, d'autre royaume que le ciel, d'autre tems que l'éternité; le bruit du monde ne s'y faisait point entendre; le mouvement des passions n'y remuait aucun cœur; tout y était calme, silencieux, sévère; les lois de l'ordre ne permettaient pas de prononcer une seule parole qui regardât d'autres intérêts que ceux de l'avenir et de la pénitence; aussi la guerre, qui retentissait au pied du Carmel, serait-elle restée inconnue à cette maison de paix, si l'archevêque de Tyr n'avait instruit ces pieuses filles des malheurs de Sion, afin que leurs prières intercédassent auprès du Très-Haut en faveur des chrétiens. Si le pur esprit de

l'évangile qui régnait parmi elles avait permis à l'orgueil de s'y faire sentir, peut-être auraient-elles pu en éprouver en voyant que ce monde, à qui elles ne demandaient rien, et dont elles s'étaient entièrement détachées, avait recours à elles dans ses calamités, et que, toutes pauvres et obscures qu'elles s'étaient faites, elles étaient plus riches que lui avec ses pompes et ses gloires, puisqu'elles avaient encore des biens à lui donner, et qu'il n'en avait aucun à leur rendre.

Mathilde ne fut point étonnée de voir arriver l'archevêque; elle le connaissait assez pour être bien sûre que sa charité ne la délaisserait pas, et elle était impatiente de lui révéler tout son cœur; mais la vue de la reine la surprit et la troubla : si son premier mouvement fut de la joie, parce qu'elle prévit bien que le nom de Malek Adhel serait prononcé par Bérengère; le second fut de la crainte, parce qu'elle sentit que cette indulgente amitié qui pardonnait toutes les fautes, affaiblirait peut-être l'efficacité du repentir. Cependant, en

entrant dans l'auguste cloître, Guillaume, avant de lui parler, s'adresse en ces termes aux recluses : « Mes sœurs, les grands de la terre se réfugient auprès de vous; rassasiés de vanités et de douleurs, ils viennent y chercher du repos et des consolations, et se jettent dans vos bras quand la joie de leur cœur a cessé et que leurs plaisirs se sont tournés en deuil. Une grande reine vous demande des prières pour son époux ; une jeune princesse veut que vous lui appreniez à aimer Dieu avant toute chose ; et moi, mes sœurs, je viens unir mes vœux aux vôtres, pour que la défaite des infidèles rende à l'antique Sion son culte, ses temples, ses honneurs, ses enfans et sa gloire. »

A la voix de l'archevêque le chaste troupeau obéit, les dociles vierges commencent leurs cantiques ; Mathilde les entend ; Mathilde, prosternée auprès d'elles, frémit de voir toutes ces âmes angéliques s'élever vers Dieu pour lui demander la destruction des Musulmans, car c'est lui demander celle de Malek Adhel; plus il lui paraît impossible que

l'Eternel refuse quelque chose à de si pieuses âmes, à de si ferventes prières, plus elle repousse les sentimens religieux auxquels elle attribue tant de puissance, et peut-être ne fut-elle jamais plus loin de Dieu que dans ces momens, où, entourée de torrens d'encens, de chants divins et d'images sacrées, il lui semblait que ces parfums, ces voix et ces anges lui répétaient qu'elle ne pouvait être digne du ciel qu'en demandant aussi la mort de Malek Adhel.

Quand cette cérémonie fut achevée, et que l'archevêque se trouva seul avec Mathilde, il lui parla ainsi : « Ma fille, en venant vous enfermer ici, sans doute vous avez formé la résolution de n'en jamais sortir? » A cette question, la princesse rougit et baissa les yeux en silence. Guillaume reprit : « Si vous m'aviez confié vos projets, votre fuite eût été plus décente, je vous aurais accompagnée moi-même ici, et le monde aurait su que je connaissais vos desseins et que j'approuvais vos refus. Oui, ma fille, je les approuve; après la préférence que vous avez avouée pour Malek Adhel,

recevoir les voeux d'un autre homme eût été manquer à cette pudeur délicate qui est le premier devoir de votre sexe; mais ce serait y manquer bien plus, que de conserver une liberté qui ferait croire que vous tenez encore au monde par vos espérances et vos désirs. Vous avez aimé, ma fille, beaucoup trop aimé; un amour passionné est toujours une faute; vous auriez dû savoir que Dieu ne permet point qu'on s'attache avec une telle tendresse à des créatures qui passent, ni qu'on poursuive avec tant d'ardeur un bonheur purement humain; vous étiez coupable; vous deviez être punie : heureuse et mille fois heureuse de l'avoir été sur la terre; pour expier les faiblesses de votre cœur, Dieu vous a séparée pour toujours de l'objet de vos faiblesses; il a même placé entre vous une si inexpugnable barrière, que l'espoir de la franchir ne pourrait être le fruit que de la plus folle passion. Fille des rois, voudriez-vous permettre au monde de penser que l'amour d'un homme a plus de puissance sur vous que les ordres de l'é-

glise; et que les monceaux de cadavres, les ruisseaux de sang chrétien dont cet aveugle Musulman va s'entourer, ne peuvent vous faire renoncer à lui ? Rejetée par cet infidèle, ne pouvez-vous le rejeter aussi? Ne pouvant rien sur lui, vous tenez encore à lui; car si vous n'y teniez pas, pourquoi tiendriez-vous encore au monde? » Il la regarde et s'arrête. Durant son discours, le visage de la princesse, tantôt pâle et abattu, tantôt animé et brûlant, avait exprimé les diverses émotions de son âme: la honte et la fierté, le repentir et l'amour s'y étaient peints également. Quand l'archevêque eut cessé de parler, elle pencha sa tête dans ses deux mains, et après quelques minutes de recueillement, elle dit: « Mon père, vous savez dans quelle paix profonde j'ai passé seize années de ma vie; la dix-septième est à peine écoulée, que toutes les agitations et les anxiétés que le cœur peut connaître ont déchiré le mien: c'est au sein de ce trouble que vous m'ordonnez de revenir à mes premiers vœux; ô mon père! ma bouche peut bien les pro-

noncer ; mais lisez au fond de mon âme, et voyez s'il dépend de moi d'y apporter les mêmes dispositions. — Non, ma fille, elles doivent avoir changé; ce n'est plus une paix de douceur et d'ignorance que vous êtes appelée à goûter, mais une paix de pénitence et de repentir. — Hélas! interrompit-elle, j'ai tant souffert dans le monde qu'il n'est à mes yeux qu'un objet d'effroi, et ce n'est pas du jour où mes vœux m'en sépareront sans retour, que j'aurai commencé à mourir; mais, mon père, daignez m'entendre; vous verrez quelle promesse me retient encore; si votre voix m'en affranchit, tout est fini entre le monde et moi : il m'échappe, il disparaît à mes regards, il me laisse ici ensevelie dans le cercueil, traînant mon cœur, mes souvenirs et ma vie sur la poussière des tombeaux; il me laisse ici, oubliée de toutes les créatures; car lorsqu'on a disparu à leurs yeux, on est bientôt effacé de leur esprit. »

Alors Mathilde commença son récit du jour où Guillaume était parti pour Césarée; elle lui dit par quelle suite de

circonstances difficiles, d'événemens inattendus, par quel enchaînement de promesses enfin elle était arrivée à la situation où elle se trouvait maintenant. Quand elle eut fini, l'archevêque, qui l'avait écoutée avec une profonde attention, et souvent avec attendrissement, lui répondit : « Ma fille, si ce livre sacré, qui a été apporté sur la terre par Dieu même, avait toujours été votre guide et votre lumière, bien des fautes vous eussent été épargnées ; car quel est le péché contre lequel l'évangile s'élève le plus ? l'orgueil : c'est l'orgueil qui vous permit de vous exposer aux fréquentes visites du prince après mon départ de Damiette ; c'est l'orgueil qui, dans la vue d'opérer la conversion de l'infidèle, vous fit prononcer le serment téméraire de n'appartenir qu'à lui : c'est l'orgueil qui, vous persuadant de faire plus que votre devoir, vous entraîna à donner ce premier rendez-vous dans le tombeau de Montmorency : ma fille, la simplicité est le véritable caractère de la loi chrétienne : contente d'exécuter ce que Dieu lui ordonne, elle ne cher-

che point à aller au-delà, et résiste au désir de faire le bien plutôt que de l'obtenir par des voies repréhensibles. Il était généreux de vouloir me sauver la vie; mais, ne pouvant y parvenir que par le moyen d'un rendez-vous condamnable, il fallait vous reposer sur Dieu du soin de ma délivrance; et, ferme dans la route qu'il vous a tracée, laisser agir sa providence sans vous croire appelée à m'en tenir lieu. Ma fille, j'ai besoin de courage pour vous adresser un pareil reproche, car je suis plus touché que je ne puis le dire, en voyant que vous avez fait pour moi ce que le seul amour n'aurait pas obtenu de vous; mais plus je vous dois de reconnaissance, plus je dois m'acquitter en me montrant ferme et rigoureux envers vos erreurs: pour me sauver de la mort, vous avez risqué de tomber dans le péché, c'était là une de ces fautes que l'orgueil érige en vertus, et que repousse le véritable esprit de Dieu; car il nous apprend que la mort n'est pas un mal, puisqu'elle n'est que le commencement de la vie, mais que le péché est un mal terrible,

car il est le commencement de la mort.

« Maintenant Malek Adhel vous a fait promettre de ne pas prendre le voile sans son aveu; durant un instant, Malek Adhel a pu disposer de votre sort; il a pu vous entraîner avec lui, devenir le maître de votre éternité; et cependant il a renoncé à toutes ces terrestres voluptés, les seuls biens qu'il connaisse, pour vous remettre au Dieu qu'il méconnaît.... Quelles étranges choses se passe-t-il donc dans le cœur de cet infidèle? Vous avez contracté avec lui des obligations immenses que Dieu seul peut acquitter.... Il les acquittera.... Si mes yeux ont bien lu dans l'avenir, le moment n'est pas loin; encore quelques jours, et les nations seront étonnées, et un grand exemple s'élèvera au milieu du monde, et le Nil s'enrichira des funérailles de la terre, et ces lieux sauvages se réjouiront, et le cœur aveuglé sera rempli de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui la couvrent (1).... Ma fille,

(1) Zacharie, ch. 14, v. 9.

c'est assez : jetons un voile sur ce qu'il ne nous est pas permis de voir encore, et préparez-vous, en attendant, au joug de cette maison; car, ou je me trompe fort, ou ce sera là votre dernière demeure. »

Mathilde obéit; elle se dépouille de ses somptueux vêtemens pour revêtir l'humble habit des filles du Carmel : soumise à toutes leurs règles, elle suit tous leurs exercices, subit les mêmes austérités, s'unit aux mêmes prières, et ne sépare son cœur de leurs vœux, que quand elle les entend demander au Seigneur l'entière destruction des infidèles : dans ce lieu de pénitence, où il semble que l'on apprenne à se détacher des tendres pensées, elle sent que tout l'y ramène; si elle mortifie son corps, elle compare à ses souffrances celles du désert, et les regrette, quoique plus douloureuses : si du sein de la paix, de l'union, de l'amour qui règnent dans le monastère, s'élève un mouvement de haine, c'est contre Malek Adhel qu'il est dirigé, et cette haine qu'on lui porte ne fait qu'accroître sa tendresse : enfin,

quand elle se promène dans ce cimetière où vont s'éteindre toutes les espérances, c'est là que toutes les siennes se raniment, et ce n'est qu'au fond des tombeaux que son œil ose chercher encore l'union que son cœur n'a point cessé de désirer. Mais si tous les objets lui parlent ainsi de Malek Adhel, la reine seule ne lui en parle plus : soit que Bérengère ait reconnu la force des obstacles qui séparent Mathilde du prince, soit que l'obstination de celui-ci l'ait irritée, ou que, plus docile aux volontés de son époux, elle veuille enfin s'y conformer tout à fait, elle ne prononce plus le nom que la princesse attend toujours, et feignant de ne comprendre ni sa tristesse ni son silence, elle détourne les yeux chaque fois que ceux de Mathilde tentent de l'interroger. Bientôt de nouveaux motifs viennent appuyer la fermeté de Bérengère, et donner des couleurs plus coupables à la faiblesse de sa sœur : on apprend que les chrétiens ont mis le siége devant Césarée, qu'ils se préparent à livrer l'assaut ; mais que la ville, défendue par Malek

Adhel, résistera sans doute, ou ne se rendra qu'après un carnage terrible. A cette nouvelle, la reine, tout à son amour, oublie sa reconnaissance, et ne voit plus dans Malek Adhel qu'un ennemi formidable qui menace les jours de son époux : l'archevêque ne cesse de répéter que si les croisés sont repoussés des murs de Césarée, cette défaite leur ravit pour toujours l'espoir de rentrer dans Jérusalem. Les religieuses s'effraient, les cloches du couvent s'ébranlent, et les prières recommencent avec une plus ardente ferveur ; et Mathilde, l'infortunée Mathilde, toujours baignée de larmes, sans savoir pour qui elle pleure ; toujours posternée au pied des autels, sans savoir pour qui elle prie, incertaine de ce qu'elle doit demander, mais assurée qu'elle ne peut rien demander qui ne lui apporte une douleur nouvelle, passe ses jours et ses nuits sans oser adresser un seul vœu à ce Dieu qu'elle implore sans cesse.

CHAPITRE XLVII.

Forte de ses larges et profonds fossés, de ses hautes murailles, de sa vaste citadelle, de sa nombreuse garnison, et surtout du héros qui la défendait, Césarée voyait sans inquiétude l'armée entière des croisés se préparer à l'assiéger : dès les premiers jours, Richard et Lusignan, animés tous deux d'une ardeur qui allait presque jusqu'à la furie, firent environner la place d'un rivage à l'autre ; leurs mineurs sautèrent dans les fossés pour saper le mur, tandis que leurs archers lançaient des flèches contre les assiégés, qui, faisant jouer leurs machines du haut des murailles, écrasaient les mineurs et accablaient les ennemis de pierres et de traits. Encouragés par la présence de Malek Adhel, et croyant tout possible à leur vaillance sous un tel ca-

pitaine, ils demandent à faire des sorties, afin de terminer plus tôt cette guerre désastreuse. Malek Adhel s'y refusait obstinément : fidèle à son frère, il était résolu à défendre Césarée; mais, en remplissant ce devoir, l'amant de Mathilde désirait épargner le sang chrétien, et sauver les sujets de Saladin sans attaquer ceux de Richard.

Cette disposition donnait à sa conduite une sorte de timidité qui enhardissait la valeur des assiégeans : chaque jour les assauts devenaient plus terribles : Lusignan, exposé à tous les coups, présent à tous les dangers, pressait, sollicitait ses troupes, appliquait lui-même les échelles, et montait le premier à l'escalade. De concert avec Richard, ils avaient fait miner une partie des murailles du côté de l'Orient; l'intrépide Lusignan s'avance à la tête de tous ses soldats, et, en dépit des traits qui pleuvent sur lui, de sa propre main met le feu aux étançons : aussitôt le mur s'écroule à grand bruit dans le fossé; mais les Sarrazins ont prévu cet accident; ils ont placé derrière cette grande ou-

verture une énorme quantité de bois qu'ils allument à l'instant; les chrétiens, montés à la brèche, trouvent une barrière de feu : étonnés, ils s'arrêtent; cependant, entraînés par Lusignan, ils allaient la franchir et revenir à la charge, lorsque Malek Adhel se présente tout à coup devant eux. Son aspect formidable, ses regards étincelans, sa voix terrible, les effraient bien plus que les flammes qu'on leur opposait; en vain Richard les rallie, en vain Lusignan, resté seul sur la brèche, les rappelle par son exemple : la vue de Malek Adhel armé de son glaive, et se préparant à les attaquer, les a frappés d'une insurmontable terreur; ils se précipitent dans leur camp pour y chercher un refuge, et le roi de Jérusalem, abandonné de ses soldats, se voit obligé de les suivre et d'aller cacher dans sa tente sa colère et sa honte.

Cependant, loin de perdre courage, il ranime celui de ses troupes; il les fait rougir de leur frayeur; il en reçoit la promesse de ne plus reculer : alors, avec un zèle infatigable, il passe les nuits à

faire construire de nouvelles machines, les jours à les essayer; il envoie, sur les montagnes, chercher des pierres que ne fournit point le terrein de Césarée, et en fait remplir les fossés; enfin il n'est point de soins qu'il ne prenne, point de fatigue qui le rebute; il trouve dans Richard un zélé compagnon d'armes; et, unis d'un nouveau nœud par les travaux qu'ils partagent ensemble, c'est d'une même voix qu'après avoir préparé tous les instrumens meurtriers qui doivent renverser Césarée, ils demandent à toute l'armée l'assaut général pour le lendemain.

Le lendemain, au bruit des timbales, des trompettes, des cris des soldats et du fracas des machines, on donne l'assaut général. Lusignan, Richard et le duc de Bourgogne, réunissent leurs efforts contre une des plus fortes tours; ils en font saper les supports, et, du sein de la vaste machine qui les roule tous trois dans ses flancs, et les met à l'abri des traits ennemis, ils lancent des crochets de fer contre le mur, et l'ébranlent avec de longs béliers; enfin, cédant

à leur attaque, la tour s'écroule et se renverse. Fiers de ce succès, et sûrs de la victoire, les chrétiens courent en cet endroit pour se jeter dans la ville; mais une seconde fois la flamme les arrête : une immense quantité de paille et de foin embrasés sert de rempart aux infidèles, et aveugle les chrétiens. Ceux-ci suspendent leurs coups, et ne reculent point; ils se flattent que, quand ces matières combustibles seront épuisées, ils pourront passer librement; mais à peine la fumée est-elle dissipée, qu'ils découvrent, de l'autre côte, qu'un nouveau mur s'est élevé, un mur de piques, de lances, d'épées, non moins meurtrier que le feu, et bien plus impénétrable. Vainement ils s'efforcent d'avancer, les Musulmans, immobiles, les repoussent sans les attaquer; Richard luimême, à la vue de ce nouveau rempart, si habilement construit qu'on n'aperçoit que les lances qui le forment, et non les hommes qui le soutiennent, l'intrépide Richard se sent ému, et s'arrête étonné. « Mon frère, dit-il à Lusignan, en nous jetant contre ce mur extraordinaire,

nous courons à une mort certaine ; mais crois-tu que nous puissions le renverser, et ouvrir ainsi un passage aux chrétiens qui nous suivent ? — Je n'en sais rien, lui répond Lusignan, furieux de ce nouvel obstacle ; mais le moment est venu où je méprise les conseils de la prudence, et où je ne veux plus que la victoire ou la mort : recule-toi, mon frère, car, si je succombe, tu pourras venir sur mon corps expirant, mettre le feu à Césarée, et arracher la vie à mon odieux rival. — Qu'un autre que toi m'eût dit de reculer, s'écria Richard avec des regards enflammés, c'eût été sa dernière parole : viens, mon frère, périssons ensemble. — Chrétiens, s'écrie Lusignan, que ce mur ne vous intimide point ; derrière sont les palmes du martyre et le tombeau de votre Dieu, et je vais vous montrer comment on le renverse. » Il dit, s'élance, les chrétiens le suivent ; mais tout à coup ce mur, d'immobile qu'il était, et sans changer d'aspect, s'avance avec une vélocité prodigieuse ; les chrétiens, à la vue de cette multitude de fers aigus qui les menacent

et se meuvent comme par enchantement, se renversent les uns sur les autres, et tombent pêle mêle dans les fossés. La déroute est générale : en dépit des efforts d'une valeur incomparable, Lusignan est entraîné par les fuyards ; le duc de Bourgogne, aidé de ses Français, résiste encore, et ne se retire que quand tout espoir est perdu. Richard, de la brèche où il combattait, saute sur l'autre bord du fossé, et, là, s'arrête immobile ; il ne peut se résoudre à abandonner sa proie; il la dévore du regard ; il oublie qu'il est seul, que déjà tous les siens sont rentrés dans le camp ; et, emporté par ce courage qui lui acquit dans cette guerre le surnom de Cœur-de-Lion, armé de son épée, il va recommencer le combat. Les Musulmans le reconnaissent, moins à ses armes qu'à sa valeur; ils quittent alors leur attitude menaçante, et courent vers lui pour le charger de chaînes, en s'écriant : c'est le roi ! c'est le roi ! « C'est le roi, interrompit une voix bien connue de Richard? Le roi seul, et à pied? qu'on lui amène un cheval (1). »

(1) Trait historique.

A cet ordre les Sarrazins obéissent; ils présentent à Richard un coursier superbe, et se retirent dans la ville, où déjà Malek Adhel s'occupe à réparer les murailles ébranlées; et Richard, honteux de sa défaite, et chargé d'un nouveau bienfait, s'achemine lentement vers le camp, sans savoir lui-même si c'est la haine ou la reconnaissance qui domine le plus dans son cœur.

Tout le camp est dans la tristesse; les troupes sont découragées; un noir chagrin dévore l'âme de Lusignan. Debout, au milieu de sa tente, appuyé sur sa longue lance, sa cotte-d'armes déchirée et couverte de sang, il médite en silence de vastes projets; et, ne pouvant devoir la victoire à son courage, il cherche par quel autre moyen il pourra l'obtenir; il renferme au fond de sa pensée les sombres desseins qui l'agitent, et se garde bien de les dire à Richard. Richard déteste la ruse; même pour entrer à Jérusalem il ne l'emploieroit pas; et dans son âme, comme dans celle des chrétiens, il y a une loyauté qui ne leur permettrait pas de vouloir d'un triomphe qu'ils devraient à une perfidie.

En voyant Richard arriver dans sa tente, Lusignan lui prend la main, et lui dit : « Mon frère, il serait inutile de tenter un nouvel assaut ; si une victoire ne vient ranimer nos troupes, nous pourrons mourir sans combat devant les murs de Césarée : crois-moi, Richard, portons nos forces ailleurs ; voyons si Saladin ne sera pas plus facile à vaincre que Malek Adhel ; tandis que celui-ci nous croira occupés à réparer nos désastres, cette nuit même, à la tête de nos meilleures troupes, avance-toi vers Ascalon ; si tu as besoin de mon bras, j'irai te joindre ; sinon, je resterai ici dans l'espérance que Malek Adhel, fatigué de son inaction et de la nôtre, fera enfin quelque sortie où je pourrai le trouver, le combattre, et le vaincre peut-être. » En achevant ces mots, dans les yeux de Lusignan roulait un feu ardent et sombre, tel que la vengeance en allume dans les âmes haineuses. Richard approuve son projet, il le communique aux principaux chefs ; tous y applaudissent. Alors le roi d'Angleterre partage l'armée : une moitié le suit ;

il laisse l'autre sous le commandement de Lusignan, et veut que, pendant son absence, tous les princes soumis à ses ordres, le soient à ceux de son ami; personne ne conteste à Lusignan la glorieuse marque d'honneur qu'il reçoit; et le courage intrépide qu'il a montré dans les deux derniers assants, le fait accepter avec joie pour chef suprême de tout le camp.

Malgré les précautions de Richard, rien n'échappe à l'œil perçant de Malek Adhel; il sait qu'une partie de l'armée s'éloigne du camp et s'enfonce dans les forêts qui entourent Césarée; mais il ignore quel chef la conduit et quelle route elle prend : divers bruits lui font croire qu'elle retourne vers Ptolémaïs : ce mystère l'étonne : peut-être il pourrait l'éclaircir en faisant une sortie, et, par des détours qui lui sont bien connus, surprendre l'armée et remporter une facile victoire; mais la victoire l'appelle moins que le combat ne le révolte. Le sang des chrétiens lui fait horreur; ce sont les frères de Mathilde, et une sorte de voix prophétique crie

au fond de son cœur que le moment n'est pas loin où ce seront aussi les siens.

Les Croisés, renfermés dans leur camp, ont cessé leurs attaques, et Malek Adhel poursuit en paix ses travaux. Il réédifie la tour écroulée ; il répare les brèches et redonne une solidité nouvelle aux murailles chancelantes. Pendant qu'il s'étonne du peu d'obstacles que les ennemis opposent à la défense qu'il prépare, les Musulmans descendus dans les fossés de la ville pour soutenir les fondemens des murs, ont surpris un soldat qui semblait les observer avec attention ; ils s'en saisissent et l'amènent devant Malek Adhel. A la vue de ce prince, il se trouble, il pâlit, et cache dans ses mains des pleurs qu'il s'efforce en vain de retenir. Malek Adhel étonné lui dit : « Si c'est la frayeur qui t'agite ainsi, et que tu redoutes le châtiment qui t'est dû pour t'être approché de nos murailles afin d'espionner nos travaux, connais-tu si peu ton juge que tu ne puisses espérer en sa clémence ? — Ah ! c'est parce que je le connais ce juge magnanime, répondit le soldat d'une voix

entrecoupée et en frappant sa poitrine, que je ne puis me pardonner ma perfidie. — Ta perfidie! quelle est-elle? Explique-toi : un aveu sincère peut tout réparer. — Hélas ! repartit le guerrier avec une expression de douleur plus vive encore, il en est que rien ne répare, et peut-être, au moment où je parle, tout est-il perdu pour vous. — Que veux-tu dire, s'écria vivement le prince? Qu'ai-je perdu, et qu'est-ce que ta perfidie m'a ravi? — Je ne puis le dire qu'à vous, répondit le soldat tremblant et confus. » Malek Adhel fit un signe, tous les témoins s'éloignèrent. Les voilà seuls, l'étranger tombe aux genoux du prince. « Ah ! lui dit-il, je suis indigne de vivre, je vous ai trahi, j'ai trahi la princesse Mathilde ; à cette heure-ci elle vous accuse sans doute de n'avoir pas prévenu son malheur.... — Chrétien, interrompt ce prince, que dis-tu de Mathilde et de son malheur? Parle, précipite tes paroles, ton silence me fait mourir. — Seigneur, détournez de moi votre colère, ne voyez que mon repentir.... — Ne me parle ni de ton

repentir ni de ma colère, s'écria impétueusement le prince ; ne me parle que de Mathilde ; que la frayeur ne t'arrête plus : quoi que tu aies fait, ta grâce t'est assurée. — Noble prince, reprit le soldat avec un peu plus de hardiesse, prêtez donc l'oreille au récit que j'ai à vous faire, et plaise au ciel que ce ne soit pas trop tard ! J'ignore si votre pénétration, à qui rien n'échappe, a eu connaissance de l'absence de Richard et des intentions de Lusignan. »

Malek Adhel, dont le cœur commençait à concevoir d'horribles soupçons, s'écria : « J'ai aperçu une partie de l'armée se détacher du camp, mais je n'en sais pas le motif : hâte-toi de me l'expliquer. » L'étranger reprit : « La nuit même qui suivit le jour où vous repoussâtes les chrétiens avec tant d'habileté, Richard, à la tête de ses meilleures troupes, s'avança du côté d'Ascalon dans l'espoir de surprendre Saladin et de venger sur lui notre défaite ; il s'éloigna, laissant Lusignan maître du camp et chef de tous les souverains. Mais à peine ce dernier se vit-il libre

de disposer de l'autorité que l'absence de Richard lui laissait, qu'il dit au conseil assemblé : qu'avant de marcher à Ascalon, l'intention du roi d'Angleterre était de se rendre au Carmel. C'est là qu'il m'attend, ajouta-t-il, pour me donner une épouse que j'aime, pour ranimer, par cette auguste union, le courage de nos troupes désolées, et nous venger de Malek Adhel. » Il dit, chacun le croit. Suivi de peu de soldats, il quitte le camp, prend la route du Carmel ; nul ne s'oppose à son départ. Attaché depuis long-tems au service du roi d'Angleterre, je veux m'assurer s'il est en effet auprès de sa sœur, et je suis Lusignan... Seigneur, que vous dirai-je? tous les discours du roi de Jérusalem n'étaient qu'un tissu d'horribles faussetés, et sa conduite n'était que perfidie; c'était à dessein qu'il avait éloigné Richard ; et, en s'appuyant de son autorité auprès des chrétiens, il les avait trompés. J'ai vu, seigneur, j'ai vu la princesse d'Angleterre, pâle et tremblante, amenée en esclave devant lui; mais sans pitié pour elle, sans remords

sur sa trahison, il a fait décorer l'église; les flambeaux d'hymen se sont allumés; il a juré qu'un jour de plus ne se passerait pas avant que la princesse fût à lui. Cependant, au milieu des guerriers qui accompagnent Lusignan, une des femmes de la princesse, la fidèle Herminie, me reconnaît; elle accourt vers moi, me remet un papier, et me dit : « Si demain ce billet est entre les mains du prince Adhel, il n'y a point de place si brillante où il ne t'élève. » Elle achevait à peine, qu'ayant aperçu Lusignan qui entrait à l'autre bout du grand corridor où elle me parlait, la frayeur la saisit, et elle s'enfuit précipitamment. Mais Lusignan a tout vu; il s'approche et me dit : « Donne-moi le papier que tu caches dans ton sein, et cette bourse est à toi. » Seigneur, vous l'avouerai-je, coutinua le soldat en redoublant de sanglots, je cédai à une vile tentation; les promesses de la princesse pouvaient être chimériques, l'or de Lusignan était devant mes yeux, il m'éblouit; je cédai, je donnai le papier. Mais depuis

ce moment, déchiré de remords, il me fut impossible de demeurer témoin du sacrifice qui allait se consommer. Je partis la nuit même en secret; le repentir m'entraîna vers Césarée; j'espérais être pris, être traîné devant vous: ne pouvant vous remettre le billet de la princesse, vous dire du moins son malheur... — Et dis-moi, dis, interrompit le prince d'une voix tremblante de la plus violente émotion, quel est le jour désigné par Lusignan pour consommer son horrible forfait? — Seigneur, reprit le soldat, c'est aujourd'hui qu'était le jour désigné par Lusignan; mais il se pourrait que l'état et les prières de la princesse eussent obtenu un délai jusqu'à demain... — Je serai demain auprès d'elle, s'écria impétueusement le prince; j'y serais aujourd'hui, s'il n'était pas indispensable aux succès de mes desseins de ne sortir de Césarée qu'à la nuit, afin de n'être pas aperçu des chrétiens. » A peine l'obscurité commence-t-elle à se répandre sur l'univers, que Malek Adhel fait appeler

Mohamed et Kaled, ses deux plus fidèles serviteurs ; il dit au premier : « Ecoute, Mohamed, des intérêts pressans m'appellent hors de Césarée ; pendant deux jours que durera mon absence, commande à ma place ; sois sans inquiétude, tu ne seras pas attaqué, j'en suis certain : Richard et Lusignan ont quitté le camp des chrétiens, et sans eux les chrétiens n'oseront pas combattre. Toi, Kaled, assemble trente de mes plus braves soldats, et suis-moi dans la périlleuse entreprise où je vais m'engager ; Kaled, si nous trouvons l'ennemi, de quelque nombre qu'il soit accompagné, nous ne reculerons pas ; hâtons-nous, ami, un moment peut tout perdre. »

Mohamed et Kaled, persuadés que le soldat étranger a dévoilé au prince une marche secrète des chrétiens, se réjouissent de le voir enfin décidé à les combattre : tous deux, jusqu'ici, savaient bien que le seul amour avait enchaîné la valeur du héros. Ils se flattent enfin qu'il a vaincu l'amour ; du moment qu'il consent à marcher à l'ennemi, ils

sont sûrs que la victoire ne quittera plus leurs drapeaux ; et, remplis de cette espérance, tous deux exécutent avec allégresse les ordres qu'ils viennent de recevoir.

CHAPITRE XLVIII.

En sortant de Césarée, Malek Adhel fit un long détour pour atteindre les forêts qui dominaient le camp des croisés. Il fallait nécessairement les traverser pour arriver au Carmel, et le désir de n'être point retardé dans sa route, lui inspirait une prudence qu'il n'aurait pas eue pour sauver sa vie. Au point du jour, il arriva au faîte de la colline, d'où on aperçoit le sommet sourcilleux du Carmel se projeter dans la vaste mer. A cet aspect, il n'est plus maître de lui-même : mille craintes, mille douleurs saisissent son âme ; il presse les flancs de son coursier, dont la vitesse défierait les vents ; ses soldats ont peine à le suivre. Kaled, l'inquiet Kaled, en lui voyant prendre, d'un tel mouvement, le chemin du Carmel, commence

à concevoir les plus sinistres alarmes ; il continue à suivre son maître, mais il ne doute presque plus que la raison ne l'ait abandonné, et que l'amour ne soit l'unique cause d'une démarche qu'il avait attribuée à de bien plus glorieux motifs.

A quelque distance du monastère, Malek Adhel retient tout à coup son cheval, et dit à Kaled : « Sais-tu que Lusignan est ici ? — Est-ce lui seul que tu viens y chercher? lui répond son ami d'un ton sévère.— Je viens le chercher, le punir, s'écria le prince ; mais je viens surtout arracher Mathilde à sa tyrannie et à son odieux amour ; viens suis-moi, que rien ne nous arrête. — Je t'obéis, répond Kaled avec tristesse, maintenant les représentations seraient inutiles ; mais si j'avais connu ton dessein, tu ne serais sorti de Césarée que sur mon corps sanglant. Ah! Malheureux prince, puisse ton imprudence ne pas te coûter plus que la vie. » Malek Adhel ne l'écoute pas, il s'élance avec ses soldats dans la cour solitaire du cloître ; tout y est en silence, la grande porte

est fermée ; le prince ordonne qu'elle soit abattue, les grilles volent en éclats ; le cimeterre nu à la main, il entre dans la sainte maison, appelant à grands cris Lusignan et Mathilde. Personne ne répond ; les longs corridors sont déserts ; il prête l'oreille, il écoute : des chants se font entendre, il croit que ce sont ceux de l'hyménée, et il précipite ses pas vers le lieu d'où ils partent ; il traverse une cour intérieure couverte d'herbes sauvages, et derrière tous ces bâtimens gothiques, l'église, avec son haut clocher et ses vitraux coloriés, frappe ses regards ; il monte les degrés du temple ; à travers la porte entr'ouverte il voit le pavé jonché de fleurs, d'innombrables flambeaux dont des torrens d'encens obscurcissent la lumière ; l'archevêque de Tyr, revêtu de ses plus magnifiques habits, et près de lui la vierge qu'il aime, prosternée au pied de l'autel. Etranger au culte des chrétiens, une si auguste cérémonie ne lui paraît devoir être que celle de l'hymen ; quoiqu'il n'aperçoive point Lusignan, il ne doute pas qu'il

ne soit là, et se montrant tout à coup avec ses armes et ses soldats, il s'écrie d'une voix qui retentit dans toutes les voûtes de l'église : « A moi, Lusignan! viens me la disputer si tu l'oses ! » Et renversant tout ce qui s'oppose à son passage, sans respect pour la majesté du Dieu suprême dont la présence remplit le temple saint, il arrache Mathilde éplorée de l'autel qu'elle tient embrassé. A son terrible aspect, les sacrés concerts sont interrompus; des cris de terreur leur succèdent : comme une troupe d'oiseaux timides, les vierges fuient en désordre ; elles se jettent dans le chœur, se précipitent dans le sanctuaire, se réfugient derrière l'autel. Cependant avant de s'éloigner, le formidable guerrier cherche Lusignan du regard, l'insulte de la voix : « O perfide roi, s'écrie-t-il, où te caches-tu? toi, qui as osé m'offenser n'oses-tu me combattre? » Mais Mathilde est entre ses bras sans connaissance ; il ne songe plus qu'à la sauver, il fuit à grands pas avec elle, ses guerriers ont peine à le suivre; au bas du mont Carmel il s'ar-

rête auprès d'une fontaine, il baigne d'une onde pure le front glacé de sa bien-aimée, en s'écriant hors de lui : « Dieu des chrétiens, rends-lui la vie, et la mienne est à toi ? » Il achève à peine ces mots, que Mathilde soupire et se ranime. » Où suis-je ? dit-elle ; pourquoi toutes les puissances de mon âme tressaillent - elles ainsi d'allégresse ? . . . Les sacrés parvis vont-ils s'ouvrir ? O Malek Adhel ! es-tu ici pour y entrer avec moi ? » En entendant ces paroles si tendres, mais auxquelles la constante pensée de Dieu mêle tant d'innocence, Malek Adhel, enivré d'une félicité inconnue, s'abandonne sans contrainte aux vives et profondes émotions qui l'agitent ; à genoux devant Mathilde, il la contemple et l'adore ; il ne voit qu'elle ; il a oublié tout autre pensée : c'est un de ces momens d'extase où on devine le ciel. . . . Ah ! si un pareil bonheur pouvait être durable ; s'il l'était on ne voudrait plus quitter la terre ; mais quand on est appelé à le goûter, on touche sans doute au terme de la vie, car il serait égale-

ment au-dessus des forces humaines d'en soutenir la prolongation, ni de pouvoir survivre à sa perte.

Kaled, suivi de ses soldats, vint interrompre les ravissemens célestes où le héros était plongé. « O prince téméraire! lui dit-il, comment oses-tu te reposer sur cette terre fatale, où les ennemis, les piéges, et la mort t'environnent? » Ces mots rappellent Malek Adhel à tous les dangers de sa situation; il pense que Mathilde les partage, et il frémit : il se lève, son bonheur a disparu; une sombre terreur le remplace, car il craint d'être surpris par l'armée entière des chrétiens, et il sent trop qu'alors tout l'effort de sa vaillance ne pourrait que lui faire perdre la vie avec honneur, et non sauver celle qu'il aime. A l'idée de la voir un moment entre les bras de Lusignan, son âme frissonne; et, pour la première fois, s'ouvre à la frayeur de la mort; maintenant, atteint par toutes les faiblesses, s'il entend le bruit des feuilles que ses chevaux froissent sous leurs pieds, il croit distinguer dans le lointain l'approche de l'ennemi;

quand les longues ombres de la nuit descendent sur la terre et la peuplent d'images fantastisques, partout il croit voir un chrétien, surprendre un espion, reconnaître une troupe rangée en bataille; enfin, jusque dans les sifflemens des vents qui courbent la tête des vieux pins et des antiques sycomores, son oreille est frappée du son des instrumens de guerre et des cris précurseurs des combats. En proie à cette épouvante, il marche en silence sans oser même parler à Mathilde; mais elle, revenue peu à peu de son effroi, l'interroge, lui demande pourquoi il a violé son asile et la promesse qu'il lui avait faite de l'y laisser vivre en paix. « Et toi, lui répondit-il d'une voix sombre et farouche, pourquoi m'as-tu trompé, en m'assurant que les chrétiens le respecteraient? Pourquoi Lusignan y a-t-il osé entrer? Pourquoi t'a-t-il forcée à paraître devant lui? Un jour plus tard, n'étais-tu pas son épouse? — Malek Adhel, que dis-tu? reprit la princesse avec un profond étonnement; depuis mon départ de Ptolémaïs je n'ai pas

revu Lusignan; et, si j'en crois l'archevêque de Tyr, mon frère a renoncé à un hymen que j'abhorre et me laisse libre de me donner à Dieu. » Ce peu de mots fut un coup de lumière pour le prince ; il vit qu'il avait été trompé, et quoiqu'il fût frappé à l'instant de toutes les fatales conséquences de cette perfidie, son premier mouvement fut un mouvement de joie. « Du moins, s'écria-t-il, elle n'est qu'à moi, et sa bouche n'a prononcé des vœux que pour notre amour : ainsi, Mathilde, l'étranger qui m'a dit avoir accompagné Lusignan dans ton cloître, avoir été témoin de ton désespoir, et avoir reçu des mains d'Herminie un billet où tu me demandais du secours, cet étranger n'était qu'un imposteur?—Assurément, répondit Mathilde. — Dieu éternel, continua le prince, comment permettez-vous que le parjure emprunte ainsi les couleurs de la vérité! Mais, que dis-je? ce n'est pas la subtilité du traître, c'est mon propre cœur qui m'a séduit; j'aurais été dupe de même du piége le plus grossier ; du moment qu'on m'a parlé

de toi, je n'ai plus vu que toi; et ton nom, comme un talisman enchanté, m'a jeté dans l'aveuglément et a rompu toute ma prudence pour laisser agir le seul amour.... O ma bien-aimée! ajouta-t-il avec un effroi qui le glaçait jusqu'au fond de l'âme, que du moins tu ne sois pas victime de ma crédulité: les chrétiens, fiers de leur trahison, en voudront recueillir le fruit; ils nous attendent sans doute dans ces bois, et je ne puis te ramener à Césarée avec sûreté; mais comment aller ailleurs? comment endurer le honteux affront d'avoir abondonné la ville que j'avais juré de défendre? Elle tombera, et seul j'en serai cause! O Saladin! que diras-tu de ton frère? O Mathilde, retire-moi ton amour; j'en suis indigne, puisque j'ai trahi pour lui mon devoir et ma patrie! » Il s'arrête alors; il n'ose plus poursuivre sa route au milieu de ces forêts, où il n'est que trop sûr d'être surpris par les chrétiens. Il appelle Kaled; il lui fait part de l'horreur de sa situation. Kaled baisse la tête; il est consterné; il sent comme le prince toute

l'impossibilité de retourner à Césarée; il est certain, comme lui, que l'armée des croisés les attend à quelque distance; et s'avancer de ce côté, c'est vouloir tomber dans leurs fers ou perdre la vie dans un combat inégal. La fuite est le seul parti qui leur reste; mais comment se résoudre à donner un tel conseil à son maître; que pensera tout l'Orient d'une semblable désertion? Cependant il peut moins encore se résoudre à le voir dans les chaînes des chrétiens. Au milieu de ces perplexités, tout à coup un souvenir lui arrive et une lueur d'espoir le ranime. « Mon maître, lui dit-il, si ma mémoire ne m'abuse pas, la vie et l'honneur peuvent être sauvés encore. A l'opposé du camp des chrétiens, à l'occident de Césarée, vis-à-vis la porte d'Omar, est une vaste excavation qui, par des chemins souterrains, va aboutir à une masse de rochers placés aux confins de la plaine sablonneuse de Jaffa : depuis que les chrétiens ont perdu toutes les villes maritimes de la Syrie, cette route ténébreuse a été abandonnée : mais je me souviens de

l'avoir parcourue en entier, tandis qu'occupé dans ton gouvernement d'Alep, Saladin, à ta prière, m'avait confié celui de Césarée. — Faut-il faire un long détour pour l'atteindre, s'écria le prince? » Kaled répondit que tout le jour suivant suffirait à peine. « Eh bien, sers-nous de guide et hâtons-nous, reprit Malek Adhel, car ce parti est le seul qui nous reste. »

Alors le prince et ses gens quittent la route qu'ils suivaient et se détournent vers le sud; ils traversent la vaste forêt qui s'étend au loin vers l'intérieur du pays, se frayant un passage à travers les rochers, les branches rompues et les arbres renversés. Au point du jour ils atteignent pourtant la lisière occidentale de ces ténébreuses solitudes, et Malek Adhel, en retrouvant la plaine et la lumière, ne craignant plus de surprise, ne craint plus rien au monde. Tandis que Kaled s'éloigne un moment pour aller chercher quelques alimens dans des cabanes de laboureurs qu'il aperçoit à peu de distance, le prince veut que Mathilde se repose; il la fait

asseoir sur des rameaux de fougère coupés à la hâte; il se place auprès d'elle, et lui dit : « Ma bien-aimée, les maux que les chrétiens ont voulu me faire retomberont sur eux-mêmes, et quand ils te sauront dans mon palais, au lieu de me voir dans leurs chaînes, ils seront assez punis. » La princesse soupire et se tait. « Eh quoi! Mathilde, reprend impatiemment le prince, soupires-tu après ta retraite, regrettes-tu d'être avec moi? Quoi! lorsque ta volonté est pure, je ne te verrai pas bénir l'erreur qui nous réunit, et jamais, jamais l'amour ne parlera seul à ton cœur? » Mathilde se retourne vers lui, le regarde avec des yeux pleins d'une tendresse que les larmes du repentir ne pouvaient éteindre : « Ah! répond-elle, ne me demande pas d'être plus coupable : puis-je me dissimuler les joies de mon lâche cœur, en voyant l'impossibilité où je suis de revenir sur mes pas : toute la nuit, tandis que nous traversions en silence cette auguste et sombre forêt, je songeais à retourner dans mon cloître, mais je ne le

pouvais qu'en demandant à l'un de vous d'exposer sa vie pour moi; il me semblait qu'à ce prix je ne devais pas le vouloir; et rencontrant partout un obstacle, partout je trouvais un plaisir.... O chrétienne sans force et sans foi, ton cœur, gonflé d'amour, n'a de goût que pour les biens périssables, et verrait avec effroi le chemin qui la ramènerait à Dieu. » Elle dit, et cache dans ses mains sa honte, son amour et ses larmes. Malek Adhel s'écrie avec transport : « O délices de ma vie! je ne redoute plus rien; me voilà heureux, nous sommes ensemble, et une existence toute de bonheur nous est assurée à jamais. — Ne parle point de bonheur, reprit la vierge éperdue, n'en parle jamais; le bonheur n'est pas fait pour nous : téméraire, tu as violé le temple du Seigneur; je me vois avec joie près de toi, et nous connaîtrions le bonheur!... Non, l'âme souillée de pareilles fautes ne peut pas être heureuse; car, plus elle s'attache à cette fausse félicité qu'elle chérit, plus elle s'enfonce dans sa misère.... Mon Dieu, je crois voir votre

foudre suspendue sur nos têtes; elle va éclater : ah ! ne prenez qu'une victime ; que tout mon sang versé rachète celui de Malek Adhel ; épargnez-le , épargnez-le. » En parlant ainsi , le remords frémissait dans l'âme de la timide beauté , et elle étendait ses deux bras vers le prince comme pour le préserver de la colère divine. Mais Kaled est revenu ; il les interrompt, leur présente quelques alimens, et leur dit : « Hâtons-nous , car il faut atteindre l'ouverture du souterrain avant la nuit, afin que je puisse la distinguer et la reconnaître. » Malek Adhel sent toute la prudence du conseil de son ami ; et résolu de ne plus se livre au plaisir d'entendre Mathilde jusqu'au moment où il la verra en sûreté dans son palais de Césarée, il la remet aux soins de Kaled , et la suivant de loin, il presse de toute sa puissance la rapidité de leur marche. Durant le jour, ils traversent les vastes plaines qui séparent Rama de Césarée, et arrivent avant la nuit aux rochers que Kaled désigne comme l'entrée de la caverne. Là, Malek Adhel s'arrête un

moment indécis : de ce lieu il aperçoit au couchant, Jaffa, où commande Metchoub, et un peu plus près, vers le nord, sa chère Césarée. Il est décidé à s'y rendre ; mais il se demande si Mathilde ne serait pas plus en sûreté à Jaffa : une ville assiégée, en proie à toutes les horreurs de la guerre, est-elle un asile assez sûr, assez tranquille pour y conduire celle qu'il aime ? Mais n'est-il pas certain de la défendre ; en combattant pour Mathilde, ne devient-il pas invincible ; et en la sachant derrière lui, pourra-t-il jamais être renversé ? D'ailleurs, Metchoub commande à Jaffa, et Metchoub est l'ennemi de Mathilde. Cette pensée le décide. « Non, non, s'écrie-t-il, je ne la quitterai point ; déjà assez de maux nous accablent, n'y joignons pas celui d'une séparation inutile. » Il dit, et prend la main de sa bien-aimée ; ils s'avancent ensemble vers une ouverture spacieuse, mais sombre, profonde, et dont la route semble se précipiter vers les entrailles de la terre ; Kaled marche en avant avec les soldats, tenant entre leurs

mains des torches de paille allumées; le prince soutient les pas tremblans de Mathilde; ils s'enfoncent dans toutes les horreurs de ces éternelles ténèbres: quelquefois la voûte de la grotte se rabaisse à un tel point, qu'il faut, pour ainsi dire, ramper sur la terre humide et se glisser entre les rochers; plus loin, on rencontre des pointes aiguës; on gravit avec effort quelques escarpemens glacés, et de l'œil on mesure près de soi de noirs précipices où des pierres détachées tombent, roulent sans fin dans des profondeurs sans bornes; par momens, quand la lumière de la paille jette un éclat plus vif et permet de distinguer l'intérieur de ces immenses cavernes, on les aperçoit hérissées de cristaux transparens, et tapissées d'une prodigieuse quantité d'oiseaux de nuit, dont les innombrables générations n'ont peut-être jamais vu le jour depuis la naissance du monde. Cette route pénible, effrayante, se prolonge toujours: malgré tous ses efforts, Malek Adhel n'en peut sauver la fatigue à Mathilde; il ne la quitte point; souvent il essaie

de la porter, mais la difficulté du chemin ne le lui permet pas toujours; son habit de bure la défend mal contre l'âpreté des rocs; ils froissent sa peau délicate, et, obligée de les embrasser pour appuyer ses pas, leurs aspérités rudes et aiguës déchirent ses mains. En voyant sa souffrance, le prince est prêt à perdre courage; il le perd un moment, parce qu'un moment Kaled croit s'être égaré dans sa route, et revenant sans cesse sur ses pas, par un défilé qui tourne sans cesse, il s'écrie que ce souterrain, autrefois droit et d'un accès commode, s'est changé en un labyrinthe sans fin et sans bout.

A ces mots, Mathilde, épuisée de lassitude, demeure sans force sur le roc où elle se traîne; et le prince, saisi d'un mortel désespoir, l'entoure de ses bras, et est tenté un moment de s'engloutir avec elle dans les profonds abîmes dont ils sont entourés : mais bientôt la fermeté de son âme lui suggère une autre pensée; il se lève, s'avance d'un côté avec quelques soldats, tandis que les autres tournent du côté

opposé, et de cette manière il parvient enfin à découvrir la véritable issue : alors il revient chercher Mathilde sur le rocher où il l'a laissée; et au bout de peu d'heures, un air plus frais leur annonce qu'ils touchent au but, et que le monde va se rouvrir pour eux. Il leur semble même qu'une faible lumière arrive à travers les fissures des rochers ; Kaled éteint ses flambeaux, et aussitôt leur clarté est remplacée par celle de la lune qui perce dans le souterrain, au milieu des touffes de ronces et des immenses draperies de lierre suspendues à l'entrée de la caverne : Kaled tire son sabre, rompt ce faible obstacle, brise tous ses flexibles branchages; il fait un pas de plus, Césarée est devant ses yeux; il reconnaît la porte d'Omar, et la sentinelle qui y veille; il voit flotter sur les murailles et les mosquées les drapeaux jaunes et noirs (1), et

(1) Le drapeau noir était celui des califes abassides, auxquels les sultans demandaient toujours l'investiture de leurs états, sans les reconnaître pour souverains. Le drapeau jaune était la couleur particulière de la dynastie des Ayoubites, dont Saladin était le chef.

distingue au nord, dans la plaine, le camp des chrétiens et les bannières de la croix; tout y paraît calme et tranquille, ainsi que dans la ville : le fidèle cœur de Kaled tressaille de joie; son maître est sauvé, et l'honneur musulman l'est aussi. « Mahomet a veillé sur toi, dit-il au prince; en faveur de tes services passés, il a fait grâce à ton imprudence. » Malek Adhel lève les yeux au ciel, et remercie le Dieu qui a sauvé Mathilde : il la transporte dans ses bras, la conduit vers la porte d'Omar : au nom de Malek Adhel elle s'ouvre à l'instant; des soldats, vêtus de l'habit sarrazin, entourent le prince; il croit être au milieu des siens. « Enfin, s'écrie-t-il en serrant la princesse contre son cœur, les chrétiens seront dupes de leur perfidie; Mathilde est hors de leurs atteintes, et Lusignan ne me l'enlèvera plus. » Il dit, et tout à coup les troupes qui l'entourent se jettent sur lui, lui arrachent et son épée et Mathilde : en un instant Kaled et tous les soldats de sa suite sont char-

gés de chaînes : la surprise ne leur permet pas de tenter même une vaine défense; Malek Adhel ne sait s'il veille ou s'il est sous la puissance d'un songe affreux. « Prodige infernal! où suis-je? s'écrie-t-il. — Sous la puissance des chrétiens, sous celle de Lusignan, répond celui-ci en se faisant jour à travers ses troupes : Césarée et Mathilde sont à moi, et tu es dans mes fers. » — Malek Adhel, frappé d'une effroyable surprise, demeure immobile et éperdu : une sueur froide coule sur tous ses membres; il promène autour de lui des regards menaçans, terribles et désespérés : perdre tout à la fois la liberté, Mathilde et l'honneur, voilà son sort : il amène lui-même celle qu'il adore dans les bras ds son rival, et il a laissé périr Césarée; Césarée! que Saladin avait confiée à ses soins, et qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier soupir. Après de pareils maux on ne peut plus vivre : les remords qui brisent son âme font taire jusqu'aux gémissemens de l'amour désolé, et la honte de sa fai-

blesse a abattu la fierté de son cœur; il baisse sa tête humiliée; il n'a plus ni force, ni courage; il ne secoue point ses chaînes, et il marche dans un morne silence vers la tour où Lusignan a ordonné à ses soldats de le conduire.

CHAPITRE XLIX.

A l'instant où la princesse avait vu Malek Adhel chargé de chaînes, elle était tombée sans connaissance : on la transporta en cet état dans le palais qu'habitait Lusignan ; et malgré les nombreux secours qui furent appelés autour d'elle, une partie de la nuit se passa avant qu'elle revînt à la vie : mais quel moment pour elle que celui où elle ouvrit les yeux, et où elle apprit que Malek Adhel était enfermé dans une étroite prison, et que Lusignan était maître de son sort, maître de Césarée, maître d'elle-même enfin. A ces affreuses nouvelles, elle enveloppe sa tête dans sa robe pour se cacher à la lumière ; elle a horreur du jour qui se lève sur de telles afflictions ; son cœur se brise sans qu'elle puisse verser aucune larme ; elle

demeure sans mouvement, perdue dans sa douleur, n'ayant d'autre pensée que celle-ci, qu'elle adresse au ciel : « O mon Dieu! est-ce donc sur l'étendue de mes fautes que vous mesurez celle de mon châtiment? » Plusieurs femmes inconnues sont autour d'elle; mais elle ne les regarde point, et ne leur parle point : tout à coup la porte s'ouvre, Lusignan paraît; il commande qu'on le laisse seul avec Mathilde; il est obéi; la princesse frémit, mais elle se lève debout et le regarde avec une fière et imposante dignité; il baisse les yeux : cette âme orgueilleuse qui, dans l'ivresse du triomphe n'a pas craint d'insulter un rival enchaîné, tremble maintenant devant le courroux d'une jeune fille, et ne sait où trouver assez de force pour supporter ses reproches et résister à ses prières. Mais elle ne prie point encore; tout humble qu'elle est, elle ne peut se résoudre à s'humilier jusque-là : sans changer d'attitude, sans regarder Lusignan, sans faire un pas vers lui, d'une voix sévère elle dit : « C'est donc vous, Lusignan, qui êtes

maître de Césarée; en effet, en voyant les mains d'un héros chargées de chaînes, je devais être sûre que ce n'était pas mon frère qui commandait ici. — Madame, répond-il, les chrétiens me doivent une grande victoire, et la pieuse Mathilde peut-elle ne pas se réjouir de la victoire des chrétiens? — Je m'en réjouirais en effet, répliqua-t-elle, si leur honneur ne m'était pas plus cher que leur triomphe, et si vous ne leur aviez pas fait acheter par une trahison. — Nos ennemis, madame, ne tiendraient pas un autre langage, interrompit Lusignan d'un air offensé. — C'est celui que vous tiendrait Richard s'il était ici, reprit-elle fièrement, car sa grande âme dédaigne jusqu'à l'apparence d'une perfidie, et sa sœur s'honore de penser comme lui. Eût-il souffert, ce grand monarque, que votre main osât donner des fers à celles de son libérateur, du plus grand héros du monde?... — Madame, interrompit Lusignan avec un violent dépit, vous avez une juste idée de votre pouvoir sur moi, puisque vous ne craignez point de par-

ler ainsi en ma présence d'un rival dont je tiens la vie entre les mains. —Sire, répliqua-t-elle d'un air grave et un peu solennel, en rendant à Malek Adhel la justice qui lui est due, que puis-je craindre de vous ? Ne vous abaissez-vous pas trop en prétendant que c'est moi qui vous empèche de commettre une horrible lâcheté? Pour en prévenir seulement la pensée, ne suffit-il pas d'être chrétien et chevalier?—Ah! madame, s'écrie Lusignan, vous n'avez guère d'idée de l'indomptable amour qui me dévore, si vous croyez qu'une autre puissance que la vôtre pût arrêter les fureurs d'une jalousie si long-tems contenue. »

En parlant ainsi, il jetait sur la princesse des regards étincelans de tant d'ardeur qu'elle en fut un moment effrayée. Elle était seule avec un amant passionné, audacieux peut-être, qui commandait dans le palais et dans la ville entière; mais elle sentit que la conscience de la vertu et la pensée de Dieu sont deux grandes forces, et elle les avait. Ainsi rassurée, elle dit; « Vous

parlez toujours comme si vous commandiez seul ici; mais les princes croisés sont-ils donc sans droits, sans pouvoir? S'ils vous ont aidé dans vos triomphes, ne doivent-ils pas disposer comme vous des prisonniers? — Non, repartit impétueusement le roi de Jérusalem, nul autre que moi n'est maître à Césarée; car, seul, j'ai conduit le siége, seul, j'en ai assuré le succès, et pour me laisser l'entière disposition d'une conquête qu'ils ne doivent qu'à moi, les princes croisés n'avaient pas besoin, sans doute, que Richard, en partant, m'eût revêtu de sa suprême puissance. — Ainsi, repartit la princesse en le regardant fixément, puisque c'est vous seul qui avez assuré le succès de cette entreprise, c'est donc vous seul qui avez envoyé vers Malek Adhel cet esclave chargé d'impostures, qui, instruit par vous dans l'art de tromper, a entraîné ce prince dans la plus téméraire démarche; et si l'asile sacré où je m'étais retirée a été violé par les Sarrazins, c'est donc vous seul qui en êtes cause? — Me rendez-vous donc responsable de leur crime,

madame, lui demanda vivement Lusignan? — Et qui l'a plus commis que vous, ce crime affreux, repartit la princesse plus vivement encore? N'est-ce pas votre pensée qui l'a conçu? Et, je le demande, quel est le plus coupable du musulman qui a porté le coup ou du chrétien qui l'a dirigé? » A ces mots, Lusignan demeure interdit; si les reproches de Mathilde sont amers, ils ne sont pas injustes, et il s'en irrite d'autant plus qu'il est embarrassé d'y répondre: sans doute il y avait des remords au fond de son âme; mais l'orgueil et la jalousie les tournaient en rage, et il ne retirait d'autre fruit du sentiment de ses torts que la volonté d'y persister. L'idée que Mathilde accordait moins d'estime aux palmes qui ornaient son front qu'aux fers qui chargeaient les mains du prince, cette idée, dis-je, ulcérait son âme au point de le rendre capable des résolutions les plus désespérées; l'amour, l'admiration de la princesse étaient le partage de Malek Adhel, tandis que lui n'obtenait que son mépris et sa haine. Dans cette si-

tuation qu'avait-il à faire, qu'à tirer parti des circonstances où il se trouvait pour forcer la princesse à se donner à lui ? Il ne veut pas même attendre le retour de Richard ; il prévoit trop que Richard n'approuverait pas tout ce qu'il a fait, et que peut-être en le voyant artisan de tant d'intrigues, il lui retirera son amitié ; il faut donc que ses artifices lui tiennent lieu de tout, et lui aient assuré le succès de tous ses vœux avant le moment où ils pourront lui nuire dans l'esprit de Richard.

Après avoir roulé ces diverses pensées dans sa tête, il se décide à ne rien épargner pour contraindre la princesse à l'hymen qu'il désire ; puisqu'il ne peut gagner son cœur, il la forcera du moins à lui donner sa main ; s'il manque cette occasion, il est sûr de n'en trouver jamais une aussi favorable, et le sentiment de ses torts l'enhardit à aller plus avant. Il s'approche de Mathilde avec une contenance agitée ; son œil est enflammé et sombre ; sa voix émue et tremblante. « Mathilde, lui dit-il, je vous aime avec une violence qu'il n'est

impossible d'exprimer; je vous jure, par le Dieu vivant, qu'il faut que vous m'apparteniez; il le faut à tout prix; et, avant de renoncer à ce bien, je renoncerai à la vie. » Ce serment épouvante la princesse; elle fait un mouvement pour fuir; il la retient. « Non, Mathilde, vous ne me quitterez point; assez long-tems j'ai contenu mon cœur dans les bornes d'un respect inviolable; quand votre frère vous donnait à moi, que toute la chrétienté confirmait cet hymen, j'ai enduré votre dédain sans me plaindre: puisque je n'ai rien gagné à vous traiter en souveraine, peut-être obtiendrai-je davantage en vous parlant en maître; et je vous déclare que, pour vous obliger d'être à moi, j'emploierai toute ma puissance. » A ce mot la princesse, indignée, lui dit: « Quand Richard vous a confié la sienne, il ne croyait pas, sans doute, que vous en useriez pour opprimer la faiblesss: ô Lusignan! j'ai vécu long-tems parmi les infidèles; mais je n'en ai vu aucun capable de la lâcheté dont, en ma présence, le roi de Jérusalem vient de flé-

trir son caractère. — Mathilde, je ne vous tromperai pas, interrompit très-impérieusement Lusignan ; plus vous me montrez de dédain, plus vous m'affermissez dans mes projets : puisque je n'ai jamais possédé votre cœur, et que vous m'enlevez votre estime, que me reste-t-il à perdre ? votre personne. Hé bien ! je jure que je ne la perdrai pas, Mathilde; je le jure par le Dieu que nous révérons : si dans ce jour vous n'êtes pas à moi, ce soir mon rival sera sans vie. — Horrible blasphême ! s'écria la vierge avec effroi ; mon Dieu, prêtez-vous votre nom à de pareils sermens? — Décide-toi, Mathilde, continua Lusignan en lui prenant la main avec une grande agitation, veux-tu être mon épouse ? — Jamais, interrompit-elle ; la mort même de Malek Adhel m'effraie moins que cet hymen, et je suis sûre qu'il me bénira de n'avoir pas hésité dans le choix. — Hé bien ! répliqua-t-il avec une amère et froide colère, je vais ordonner sa mort avec d'autant plus de joie qu'il mourra dans son aveuglement, et que vous serez séparés pour

l'éternité. » A cette terrible pensée, la princesse sentit son sang se glacer ; un nuage épais couvrit ses yeux ; pâle et tremblante, elle demeure sans voix et n'ose faire un pas, comme si elle eût été entourée d'abîmes. La foi ne lui permettait pas de douter que Malek Adhel, en mourant dans ses erreurs, ne fût condamné à une réprobation certaine ; peut-être le trépas du héros qu'elle aimait lui eût paru moins affreux que l'hymen de Lusignan : mais qu'y avait-il de plus affreux que son éternel malheur ? Jamais si cruelle angoisse ne déchira son cœur ; elle ne sait que vouloir, elle ne sait que résoudre. Cependant, à la fin, elle s'écrie : « Non, les princes croisés ne permettront jamais qu'un crime si noir soit commis ; il se soulèveront contre cette iniquité ; ils se soulèveront contre toi, Lusignan ; j'en appellerai à mes Anglais, j'en appellerai au grand Albert d'Autriche, au duc de Bourgogne, dont la loyauté si connue a mérité la confiance du monarque des Français. — Et ni vos Anglais, ni Albert d'Autriche, ni le duc de Bourgogne,

ni Philippe-Auguste lui-même, ne sauveraient Malek Adhel ; nul ici ne donne des ordres que moi. — Quand tu commanderas un crime, les chrétiens ne t'obéiront pas; et les nobles chefs de l'armée sauront bien empêcher que tu ne souilles leur cause par un forfait. — Peut-être le feraient-ils, Mathilde, reprit-il avec une violence concentrée, peût-être croiraient-ils leur honneur engagé à défendre les jours de leur plus grand ennemi ; mais je puis le faire périr en secret, et me mettre même à l'abri de tout soupçon. » Au ton dont il prononça ces mots, la princesse crut entendre l'arrêt de Malek Adhel ; alors avec une voix imposante, une contenance majestueuse et un regard céleste, elle dit à Lusignan : « Et quand la justice humaine vous absoudrait, sire, la justice divine ne vous effraie-t-elle pas ? et oubliez-vous que si vous ne rendez pas compte de votre crime aux hommes, vous en rendrez compte à Dieu ? — Mathilde, je le sais, répliqua Lusignan en se mettant à genoux devant elle ; je connais mes torts et la punition

qui m'attend; mais les remords et la crainte ne sont rien devant le désir de vous voir à moi, et l'horreur de vous voir à un autre; enfin, dans ce moment, égaré par la dévorante passion qui me consume, je ne puis hésiter entre vous et l'éternité. » Des paroles aussi impies abattirent toutes les espérances de la vierge; il lui en restait une pourtant, mais faible et confuse, c'était celle de voir Malek Adhel, et de déterminer sa conversion par la crainte qu'elle ne se donnât à Lusignan. Alors, avec une dédaigneuse fierté, elle dit à ce roi: « Votre criminelle démence m'inspirerait peut-être encore plus de pitié que de haine, si je ne me voyais réduite à ce comble de misère d'avoir à choisir entre le salut d'un héros et votre main... Mais, avant de prendre une dernière résolution, il faut que je voie Malek Adhel. — Vous ne le verrez point, madame, s'écria Lusignan d'un ton impérieux, je connais trop bien la puissance des passions et le cœur de mon rival pour permettre cet entretien; plutôt que de vous voir à moi, il se laisserait

éclairer, et consentirait peut-être à recevoir le baptême pour obtenir de vous de le laisser mourir. Non, non, je ne risquerai point que l'éloquence de votre cœur ouvre le sien à la vérité... Non, non, ajouta-t-il en faisant un mouvement pour sortir, refusez-moi, afin qu'il meure dans son endurcissement, et que ma jalousie soit même délivrée de toute crainte jusque dans l'immense avenir. »

A ces mots, Mathilde, n'écoutant plus que son désespoir, court au devant de Lusignan, se jette à ses pieds, et s'écrie : « O prince cruel ! si tu n'as aucun respect pour un héros, aucune pitié de ma douleur, prends pitié de toi-même : où cours-tu, malheureux ? à ta perte éternelle ; tu vas te baigner dans le sang innocent, tu vas poignarder un homme sans défense. Chrétien, souviens-toi de ton maître : ce ne sont pas là ses leçons. » Dans ce mouvement impétueux, son voile s'était détaché, et ses cheveux épars, son attitude suppliante et l'expression divine de ses regards, ajoutaient une puissance surna-

turelle à ses paroles. Lusignan, éperdu, s'arrête et lui dit: « Ah ! beauté céleste, demande-moi mon sang, ma vie, demande-moi plus encore ; je puis tout pour toi, hors de renoncer à toi. » La princesse baissa les yeux en pleurant, et toujours prosternée, en dépit des efforts qu'il faisait pour la relever, elle ajouta : « Non, je ne quitterai point vos genoux que vous ne m'ayez entendue ; j'y veux mourir si vous persistez dans vos refus. Ecoutez, Lusignan : j'en conviens, mon estime vous a été ravie ; mais vous pouvez la reconquérir, vous pouvez la porter à un degré qui touchera à l'admiration ; vous êtes maître de devenir pour moi un objet de vénération, de mériter mon profond respect, mon immortelle reconnaissance : si la passion vous a dégradé un moment, en triomphant d'elle, vous vous élevez au-dessus de ce que vous avez jamais fait, et un si grand effort peut tout réparer. O Lusignan ! que ces mains que je presse brisent elles-mêmes les fers d'un héros ; qu'il entende de votre bouche l'ordre de sa liberté ; en vous voyant

si grand, si généreux, il vous craindra davantage, sans doute; mais il sera forcé de vous admirer. Lusignan, je le sais, c'est de l'héroïsme que je vous demande, mais vous n'ignorez pas combien l'âme de Mathilde y est sensible, et vous ne voudrez pas lui apprendre qu'en vous en croyant capable, elle a trop attendu de vous. « Cette beauté gémissante s'arrête alors; mais elle regarde Lusignan, et prie encore avec ses pleurs quand elle a cessé de parler. L'altier monarque est ému; son visage hautain s'attendrit; cette voix l'étonne, le pénètre; il regarde Mathilde..... Ah! s'il avait pu puiser dans ses yeux le moindre espoir d'être aimé, il allait être généreux; si elle lui eût adressé un mot plus tendre, il allait faire ouvrir la prison de Malek Adhel: mais la vierge ne sait point feindre; elle promet à Lusignan son admiration, sa reconnaissance; elle ne peut lui promettre son amour. Alors il change de projet; il demande pardon à Mathilde; il rejette sur sa passion la témérité des menaces où il s'est laissé emporter; il promet tout ce qu'elle dé-

sire ; il promet tout, et elle n'est point rassurée : il y a dans le ton de Lusignan quelque chose qui l'inquiète, et la grâce qu'il accorde, l'alarme davantage que les emportemens de sa colère. Glacée par une crainte dont elle n'osait dire le motif, elle gardait le silence, lorsqu'ils furent interrompus par un des capitaines de Lusignan. « Sire, lui dit-il, à la nouvelle de l'emprisonnement de Malek Adhel, tous les princes croisés ont quitté leurs tentes ; ils sont accourus dans ce palais ; ils demandent à vous voir ; ils veulent apprendre de vous quel sort vous destinez à cet illustre captif : que votre majesté se hâte, car l'agitation est grande parmi eux. »

A ces mots, Lusignan tressaillit ; il prit son casque, sa lance, et se prépara à sortir. « Seigneur, lui dit la princesse en tendant vers lui ses mains suppliantes, souvenez-vous de vos promesses. » Avec un sourire amer, il lui répondit : « Soyez tranquille, madame ; » et il la fit trembler en lui parlant ainsi.

Quand elle fut seule, elle tomba à genoux. Que pouvait-elle faire ? tout son

recours était là : les hommes l'abandonnaient, la trompaient sans doute; mais celui qui n'abandonne point, qui ne trompe point, dont la puissance passe tous les hommes, l'écoutait encore; et, en pleurant dans son sein, l'infortunée ne murmurait pas, car, en conservant son innocence, elle avait conservé les biens qui en sont inséparables : la confiance et la résignation.

CHAPITRE L.

Lorsque Malek Adhel avait quitté Césarée, Lusignan en avait été instruit aussitôt; une flèche lancée à un but marqué par l'imposteur, dont les artifices venaient d'éloigner le prince, avait appris au roi de Jérusalem que le succès ayant couronné son espoir, il pouvait tenter de nouvelles entreprises. Alors il assemble l'armée; il lui dit que Malek Adhel n'est plus dans la ville, et propose de donner l'assaut. A cette nouvelle, toutes les troupes s'ébranlent; on veut profiter de l'absence d'un héros; on transporte autour des murailles des machines d'une invention aussi nouvelle qu'effrayante : la ville n'a jamais été menacée par tant de forces, et Malek Adhel ne la défend plus. Cependant, avant de commencer le combat, Lusi-

gnan envoie un héraut sous les murs, demander une entrevue à Mohamed : Mohamed l'accepte. Le roi lui dit : « Mohamed, je suis venu te déclarer moi-même qu'il ne te reste d'autre parti à prendre que de remettre sur-le-champ la ville entre mes mains; sur ton refus, je ferai trancher la tête de ton maître : apprend que Malek Adhel est dans mes fers ; je l'ai surpris cette nuit comme il sortait de ces murs. Je te demande Césarée pour sa rançon, et je ne te donne qu'une heure pour te décider. » Il dit, et se retire. Mohamed, éperdu, fait paraître devant le conseil des émirs l'imposteur qui a trompé le prince ; il reçoit de sa bouche la confirmation de ce que Lusignan vient de lui dire ; il sait que les chrétiens, instruits de la démarche du prince, l'auront surpris sans doute : il ne doute plus de son malheur, et, pour sauver la vie de son maître, il ouvre les portes de la ville aux ennemis. Les chrétiens, étonnés d'une si facile victoire, en demandent la cause à Lusignan ; il feint de l'ignorer, ou bien il l'attribue à la lâcheté des Musulmans.

Cependant son premier soin, en entrant dans la ville, est de faire jeter Mohamed au fond d'un noir cachot; il ordonne ensuite que tout demeure calme et tranquille, que les bannières du croissant restent sur le haut des mosquées, et que les sentinelles des ramparts gardent l'habit musulman. Des précautions si étranges, un triomphe si peu acheté, étonnent les chrétiens : le fier duc de Bourgogne, ne pouvant souffrir l'apparence d'une trahison, exige que Lusignan explique sa conduite; celui-ci le refuse avec hauteur. « De quel droit, dit-il, interrogez-vous votre chef? N'avez-vous pas juré de m'obéir? N'est-ce pas moi qui vous commande? De quoi vous plaignez-vous? Ai-je trahi notre cause? Césarée n'est-elle pas à nous? Et en a-t-il coûté le sang d'un chrétien? » Ces paroles imposent silence au duc; il sait, en effet, qu'il a promis de regarder Lusignan comme le chef de l'armée, et, quand Césarée est à eux, le seul soupçon que cette conquête a été obtenue par une fraude, n'est pas un motif suffisant pour le délier de son ser-

ment; mais il déclare qu'il n'entrera dans la ville que quand Lusignan aura rendu compte à l'armée des moyens qui l'en ont rendu maître; et, suivi de ses Français, il se retire dans le camp, et refuse de quitter ses tentes. Cependant il apprend bientôt que, déçu par de trompeuses apparences, Malek Adhel, croyant revenir au milieu des siens, est rentré dans la ville, et que Lusignan l'a fait arrêter et charger de honteuses chaînes. Aussitôt le loyal guerrier vole au secours d'un héros; il entre dans Césarée, il parle au duc de Bavière, à Albert d'Autriche, à tous les princes croisés; il leur demande s'ils ne forceront pas Lusignan à s'expliquer sur le sort qu'il destine à Malek Adhel : tous le veulent comme lui; ils marchent au palais du roi, et c'est devant eux que Lusignan paraît en sortant de chez Mathilde. D'un air audacieux et superbe, il entre dans la salle où ils sont assemblés. Il leur demande quelle cause les réunit, et quelles explications ils exigent. Le duc de Bourgogne prend la parole; il lui reproche d'avoir fait arrêter un guerrier sans dé-

fense : « Il fallait, lui dit-il, le combattre, et non pas le surprendre. — Richard, de qui je tiens l'autorité dont je dispose, répondit Lusignan avec tranquillité, Richard saura mes motifs à son retour ; je n'en rendrai compte qu'à lui. Sire, répartit vivement le duc, nous sommes tous chrétiens ; la honte de l'un rejaillit sur tous les autres, et l'honneur me prescrit de vous interroger sur tout ce qui pourrait l'atteindre : répondez-donc, que voulez-vous faire de Malek Adhel? — Et vous, répliqua Lusignan plus vivement encore, qu'en feriez-vous si je vous laissais l'arbitre de son sort? — A l'instant sa prison serait ouverte, et sa liberté lui serait rendue. — Ceci peut être le désir d'un chevalier, répliqua froidement Lusignan ; mais ce n'est pas le devoir d'un chef. » Alors, se tournant vers les princes croisés, dans un discours étudié, mais éloquent et persuasif, il leur fit aisément comprendre de quel intérêt il était pour eux que Malek Adhel ne combattît pas jusqu'à la fin de la guerre. « A Dieu ne plaise ! dit-il, que j'aie la pensée d'attenter à

ses jours : si quelque ennemi osait l'attaquer, je verserais mon sang pour le défendre ; mais celui des chrétiens m'est trop cher pour rendre la liberté au vainqueur de Jérusalem. » Il s'appuie alors de raisons si fortes, de considérations si puissantes ; il rappelle avec des couleurs si vives tout le mal que Malek Adhel a fait aux chrétiens, et la terreur que son nom seul leur inspire ; il fait si bien sentir qu'en ne l'ayant plus à la tête de ses armées, Saladin perdrait la moitié de ses forces ; il prouve si invinciblement que, loin de ce héros, les croisés ont toujours remporté la victoire ; qu'ils n'ont jamais été vaincus que par lui, et qu'enfin, de son éloignement de l'armée dépend peut-être tout le succès de leur grande entreprise, que le duc de Bourgogne commence à douter lui-même si la générosité dont il aurait voulu user ne serait pas contraire à l'intérêt général.

Quand Lusignan se fut aperçu que tous les esprits étaient ébranlés, et que son opinion était approuvée, il ajouta d'une voix plus modeste : « Quelle que

soit l'importance des motifs que je viens de vous exposer, princes, ma résolution est loin d'être irrévocable : quand Richard sera venu reprendre le commandement, quand je ne serai plus responsable du sort de l'armée, peut-être mon cœur demandera-t-il aussi la grâce de Malek Adhel ; mais Richard seul peut décider de son sort. Je viens d'envoyer au camp d'Ascalon pour faire part à ce grand monarque de la prise de Césarée et de la situation où nous nous trouvons ; sa réponse sera notre loi : en l'attendant, Malek Adhel sera conduit à Ptolémaïs ; Césarée est trop près du théâtre de la guerre ; Ptolémaïs, plus tranquille, plus sûre, veillera mieux sur sa vie ; je n'en répondrais pas ici. »

L'avis de Lusignan prévalut ; toutes les défiances s'évanouïrent ; on trouva même que, disposant de l'autorité suprême, il avait mis de la déférence dans ses réponses au duc de Bourgogne, et on lui en sut gré ; et, comme chacun savait que Malek Adhel était son rival, on applaudit à la manière dont il venait de parler de lui, et cette modération dis-

sipa les préventions défavorables que sa conduite équivoque avait élevées contre lui dans l'esprit des princes croisés.

La nuit même Malek Adhel, accompagné d'une forte escorte, partit pour Ptolémaïs.

Le lendemain, Mathilde apprit ce départ ; elle se souvint du regard sinistre de Lusignan ; d'horribles pressentimens la troublèrent ; et dans sa douleur elle appelle à son aide l'archevêque de Tyr. Hélas ! où est-il ce cœur compatissant, dans lequel elle aurait pu verser toutes ses craintes ? où est-il cet homme pieux que Lusignan n'aurait pas osé éloigner d'elle ? Où il est ! il la sauve ; il fait plus encore, il sauve Malek Adhel.

S'il n'avait point suivi les ravisseurs de Mathilde le jour qu'elle avait été enlevée du monastère, c'est qu'il devait ses premiers soins, ses soins paternels aux pieuses filles que cet événement venait de jeter dans la confusion et l'effroi : il s'occupa d'abord de les calmer, de prier avec elles ; et quand la paix fut revenue dans leur asile, le bâton à la

main, il se mit en marche pour aller au secours de Mathilde. Au bas du Carmel, dansl'épaisseur de la forêt, il trouve des guerriers chrétiens qui marchaient vers Césarée; il les arrête, il leur demande où ils vont, ce que fait l'armée, et si l'on sait dans quel lieu Malek Adhel a emmené la princesse d'Angleterre? « Mon père, lui répond un des soldats, les chrétiens sont maîtres de Césarée, Lusignan y commande; la princesse d'Angleterre est dans son palais, et nous venons de conduire Malek Adhel dans les cachots de Ptolémaïs. » Le vénérable Guillaume est ému, ses genoux tremblent, il s'assied sur le trouc d'un vieux pin : les guerriers poursuivent leur route; ils reste seul. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, je vous rends grâces, Césarée est aux chrétiens, et la princesse est en sûreté! » Mais Malek Adhel gémit dans un cachot. A cette pensée le bon archevêque, ne peut retenir ses larmes : Malek Adhel est malheureux! il oublie ses torts, ses erreurs, son sacrilége; il ne se souvient que de ses bienfaits : il ne réfléchit pas davantage; il

ne se demande pas ce qu'il doit faire; mais il reprend son bâton et marche vers Ptolémaïs.

Aux portes de la ville, il apprend qu'une populace aveugle et furieuse veut se porter contre la prison pour ôter la vie à Malek Adhel; un peu plus loin, il entend dire que cette émeute est excitée par des émissaires secrets de Lusignan; il tremble qu'on n'ait dit vrai. « Mon Dieu! s'écrie-t-il, ne permettez pas qu'une pensée si coupable soit entrée dans l'âme d'un chrétien. » Il se hâte; il s'avance vers la prison; des ordres sévères en interdisent l'entrée à tout le monde; mais à ces hommes de paix et d'amour, qui ne sont sur la terre que pour soulager les maux de leurs frères, les portes de la douleur sont toujours ouvertes, et partout où un infortuné gémit et se meurt, ils ont toujours le droit d'entrer. Conduit par le geolier même, l'archevêque descend dans le fond d'un cachot; il y règne une sombre obscurité; il entend des soupirs étouffés..... Il reconnaît sa voix... Son cœur se serre. « Mon Dieu! dit-il, est-ce vous

qui l'avez conduit là ? Avez-vous chargé le malheur de lui révéler votre nom ? » A ces accens, le prince se relève brusquement ; ses chaînes se choquent avec un fracas horrible ; l'archevêque en frémit. Malek Adhel s'écrie : « Guillaume ! est-ce Guillaume que j'entends ? — O mon fils ! lui répond-il, en se précipitant dans ses bras et en couvrant de larmes le visage du prince, mon fils, Dieu vous délivrera. — Il ne me rendra pas l'honneur, interrompt Malek Adhel avec un cri déchirant ; j'ai perdu l'honneur, mon père ; il y avait donc sur la terre un malheur plus grand que celui de perdre Mathilde ! — Mou fils, Dieu peut vous rendre plus que vons n'avez perdu ; nos biens sont fort pauvres en comparaison de ses richesses.... — Non, non, interrompt encore le prince, il n'y a plus pour moi un moment de paix ni d'espoir ; j'ai trahi mon frère ; j'ai abandonné la ville qu'il m'avait confiée ; j'ai été surpris par un traître, chargé de chaînes comme un vil esclave ; j'ai été traîné dans ce cachot, sur cette paille où je vais mourir. — Vous n'y mourrez

point, vous n'y mourrez point, s'écrie l'archevêque avec force; le tems est venu d'acquitter mes dettes : vous allez sortir d'ici. —Mon père, que prétendez-vous ? et que dira Lusignan quand il ne trouvera plus sa proie, quand son esclave lui sera échappé? — Que vous importe? vous allez sortir d'ici. — Mais savez-vous que si j'en sors, ce sera pour rejoindre Saladin, le venger, lui rendre Césarée. —Jeune homme, pourquoi me le dire, s'écria vivement l'archevêque, je ne vous l'avais pas demandé. — Mon père, répliqua le prince en lui serrant les mains entre les siennes, j'aime mieux mourir ici que vous tromper ; et maintenant que c'est un ennemi que vous délivreriez, voulez-vous que je sois libre encore?— Mon Dieu, s'écria l'archevêque, n'est-ce pas lui qui m'a sauvé la vie à Damas, à Jaffa? n'est-ce pas lui qui a brisé mes fers à Damiette ? n'est-ce pas lui qui m'a toujours renvoyé parmi les chrétiens, où je parlais toujours contre lui et son peuple? Voudriez-vous que vos ennemis fussent plus généreux que vos enfans? Non, je ne

nuis point à votre cause par cet acte de charité; car votre foi divine s'est bien plus établie par les vertus que par les conquêtes, et vous avez touché et converti bien plus de cœurs par l'amour que par la colère : c'est lui, c'est ce maître, tout indulgence, tout tendresse, qui m'ordonne de vous sauver; ce n'est pas moi, Malek Adhel, c'est lui qui vous délivre : cette pensée peut-être arrêtera vos coups. « Alors il détache ses chaînes, lui prend la main, et lui dit : « Viens, mon fils, viens, je connais tous les détours de ces tristes demeures; Dieu a permis que je les eusse déjà visitées, afin de connaître un moyen de te sauver. » Alors ils marchent ensemble par des routes étroites, ténébreuses; malgré l'obscurité qui y règne, ces lieux d'affliction sont trop bien connus de Guillaume pour qu'il puisse s'y égarer; le prince le suit, le cœur troublé par une puissance inconnue; ce qu'il entend, ce qu'il éprouve l'agite de pensées nouvelles, et les paroles de l'archevêque lui semblent pleines de vérité; mais, avant de les croire, avant même de

les écouter, il veut effacer l'affront qu'il a reçu, reprendre Césarée, combattre Lusignan, et pour soumettre l'orgueil et haïr la vengeance, il n'est pas encore assez chrétien.

« Mon fils, dit l'archevêque en s'arrêtant devant une grande trape hérissée de barres de fer, à travers laquelle quelques faibles rayons de jour se glissent avec peine, je serais venu à vous par ici, mais mon bras était trop faible pour soulever ce poids énorme; peut-être le vôtre le pourra-t-il. » Malek Adhel secoue la porte immense, et les verroux et les chaînes tombent en éclat. « Mon Dieu! s'écrie l'archevêque, la force de ce bras va-t-elle se tourner contre vous? — Mon père, répondit le prince en tombant à ses pieds, prenez pitié de moi, et laissez moi partir; il y a en vous quelque chose qui m'étonne, qui me fait hésiter sur mes devoirs, qui parle plus haut que l'honneur..... Ne me retenez plus.... bientôt je vous rappellerai peut-être, bientôt j'aurai besoin de toutes vos miséricordes... La vie m'est odieuse; je suis à jamais séparé de Mathilde:

ah? ne pouvant vivre pour elle, il me sera doux de mourir près de vous. » L'archevêque sent couler ses larmes; il pose ses mains sur la tête du prince prosterné devant lui : « Je te bénis, mon fils, lui dit-il, et puisse l'Eternel te bénir comme moi; puisse-t-il te créer une nouvelle intelligence, un nouvel esprit; puissent les erreurs du passé être oubliées et ne plus te revenir au cœur; puisses-tu reconnaître celui dont la main a fondé la terre et mesuré les cieux : car ton salut s'avance, et sa justice te sera révélée. »

Il se fit un long silence. Guillaume reprit la parole le premier, et dit au prince : « Cette porte donne sous les remparts de Ptolémaïs, tu vas te trouver hors de la ville; enfonce-toi dans le bois de sycomores qui l'entoure, demeures-y jusqu'à la nuit; alors profite de l'obscurité pour traverser la plaine; échappe à tes ennemis; mais en quelque lieu que tu ailles, tu n'échapperas pas à Dieu : son œil est sur toi, et sa providence ne t'oubliera pas. — Mon père, lui dit le prince, ne venez-vous

point aussi ? Restez-vous dans cette prison ? Est-ce que vous voudriez prendre mes chaînes ? Est-ce que les chrétiens oseraient vous punir de ma fuite ? — Non, mon fils, non ; ne le craignez pas, répondit Guillaume : un excès de prudence a pu les engager à vous tenir captif pour vous ôter les moyens de combattre ; mais aux nobles enfans du Christ la générosité plaît encore plus que la prudence ; il n'y en a pas un qui ne se réjouisse de vous savoir en liberté, pas un qui ne me remercie d'avoir osé vous la rendre. — O mon père ! quel peuple que celui-là, s'il était tel que vous le dites ; mais quel Dieu que celui qui a formé une âme comme la vôtre et celle de Mathilde... Mathilde, ajouta-t-il en fondant en larmes, mon père, je ne la reverrai plus ! » L'archevêque répondit d'un ton sévère : « Téméraire, vous avez cru pouvoir l'arracher à Dieu ; vous avez cru que la force de votre bras pouvait lutter contre l'Eternel : voyez comme il s'est joué de votre audace.... Mathilde va revenir à lui, mon fils ; elle est son bien ; il n'y faut plus peu-

ser. — Bientôt je n'y penserai plus, mon père, ajouta-t-il; bientôt elle pourra quitter le monde, Malek Adhel n'y sera plus pour la pleurer.... Dites-lui que je lui rends ses promesses, que moi-même je la prie de se donner au ciel; elle entendra cette prière, elle saura que c'est mon dernier adieu.... » Alors, surmontant toutes les émotions que cette pensée lui causait, il se leva, serra le main de l'archevêque contre son cœur, et lui dit : « Adieu, mon père; si je meurs sans vous revoir, promettez-moi de venir pleurer sur ma cendre et de prier votre Dieu pour moi. » Et sans attendre sa réponse, il franchit le seuil de la porte et s'enfonça dans les bois. Guillaume reste encore quelques instans à sa place; il suit de l'œil celui que ses espérances comptent déjà au nombre de ses enfans; et quand il a disparu, il élève ses mains au ciel, et lui adresse ces paroles d'Isaïe : « O Eternel! sers d'ombre au milieu du jour, cache ceux que le fer poursuit, et ne décèle point ceux qui sont errans. » Ayant dit cela, il se lève, pousse l'é-

norme porte, et revient tranquillement sur ses pas. En rentrant dans le cachot il s'assied à la place de Malek Adhel, soulève avec effroi les chaînes dont on l'avait chargé, demande à Dieu de pardonner ceux qui accablent leurs ennemis, et attend en silence le sort qui lui est réservé.

Tout à coup des cris tumultueux frappent son oreille ; la porte s'ouvre avec un grand fracas ; il voit une populace armée de flambeaux et d'épées, et le geolier qui accourt en avant, et s'écrie : « Ils ont rompu mes verroux, méprisé mes paroles ; ils demandent le sang du Sarrazin. » La foule se précipite ; le sombre cachot est éclairé ; on cherche le héros : il n'y est plus, il a disparu ; l'homme de Dieu est seul à sa place, tranquille, serein comme l'ange des infortunés. Saisis de surprise et de respect, les furieux s'arrêtent. « Que voulez-vous ? que demandez-vous ? leur dit Guillaume. — Le Sarrazin, s'écrie-t-on de toutes parts, celui qui a massacré nos femmes, nos frères, nos enfans, qui nous a chassés de Jérusalem. — Eh

bien, il n'est plus ici, répondit l'archevêque : j'ai pris son péché sur ma tête, et je me suis chargé de son iniquité. Voyez donc s'il vous faut du sang pour cela, vous pouvez prendre le mien. » A ces mots, l'émotion succède à la colère ; les mains de ce peuple emporté commencent à trembler ; les épées tombent aux pieds de l'auguste vieillard : cependant une voix s'élève encore, et s'écrie : « Qui l'a délivré? qui a rompu sa chaîne? — Qui ? repart Guillaume avec enthousiasme : *Celui qui m'a envoyé pour guérir la plaie de l'infortune, pour publier aux captifs la liberté et aux prisonniers l'ouverture de la prison* (1). » Il dit, et la foule croit que Dieu vient de parler par sa bouche ; nul ne connaît la secrète issue par où le prince est sorti, le geolier lui-même l'ignore : il faut donc que l'Eternel ait prêté sa force à un bras mortel, et que, dans tout ceci, l'archevèque ait été conduit par lui. Pourquoi donc en douteraient-ils? Et quand le

(1) Isaïe, ch. 61, v. 1.

saint est devant leurs yeux, comment s'étonneraient-ils du miracle?

De tous ces cœurs furieux, Guillaume fait bientôt des cœurs repentans. Après avoir apaisé leur rage, il les en fait rougir, et verse l'amour et la charité où respiraient le sang et la vengeance. On veut le porter en triomphe hors de la prison; il ne le permet pas; il ordonne le silence : il ne veut point qu'on sache à quels excès des chrétiens ont pu se porter, ni qu'on remonte à la main qui les a fait agir; et s'il se hâte de sortir de Ptolémaïs et d'aller à Césarée, c'est pour prévenir Lusignan de tout ce qu'il a fait; c'est pour exciter ses remords, lui pardonner, et après lui avoir épargné un crime, lui éviter encore la honte de le voir connu.

CHAPITRE LI.

DANS ces jours de trouble et d'agitation, on eût dit que, pour effacer le crime d'un chrétien, tous les autres avaient redoublé de générosité : tandis que Guillaume délivre Malek Adhel, offre son sang pour lui, et ne songe qu'à sauver la gloire de Lusignan ; du camp d'Ascalon Richard écrit à celui-ci : « Des bruits injurieux se répandent sur ton compte ; je n'en veux croire aucun : mon frère peut être accusé, mais il ne peut être coupable ; cependant, comment a-t-il souffert qu'on donnât des chaînes au héros qui deux fois m'a sauvé la vie ? Lusignan commande, et Malek Adhel n'est pas libre ! Mon frère, je veux le croire, pour suivre ton devoir tu n'auras pas attendu ma réponse, et, au moment où je parle, Malek Adhel

marche vers son frère, et tu t'avances pour me rejoindre et le combattre. »

Au sein des forêts qu'il traverse en silence, Malek Adhel rencontre des guerriers ; il frémit, car il est sans armes, et il a reconnu des chrétiens : oui, ce sont des chrétiens ; mais ce sont des Français, ce sont des amis. Le chef court au-devant de lui, la tête nue. Le prince voit le duc de Bourgogne, et ne craint plus aucune trahison. « Héros malheureux, je te cherchais, s'écrie le duc ; depuis qu'on t'a éloigné de Césarée, mille craintes agitaient mon cœur : je voulais te suivre ; mais Lusignan m'a fait défendre de sortir du camp, et malheureusement, jusqu'au retour de Richard, j'avais juré de lui obéir ; mais hier la princesse Mathilde, surmontant sa réserve ordinaire, m'a pris à part, et m'a dit : « Gardons-nous de soupçonner Lusignan ; mais le libérateur de mon frère est au milieu d'un peuple ennemi, et nul chevalier ne veille sur ses jours. » Ces mots m'ont semblé un ordre, et cet ordre devait l'emporter sur ceux de Lusignan ; car tout chevalier doit ses pre-

miers sermens à la beauté, et ses premiers secours à l'innocence. Accompagné de quelques-uns de mes braves Français, j'ai volé à Ptolémaïs; tu n'y étais plus : on parlait de prodige, de sédition; mais le nom de Guillaume, mêlé à toute cette histoire, m'a rassuré sur ta vie : cependant je voulais savoir en quel lieu tu portais tes pas, protéger ta fuite; j'ai supposé que tu marchais vers ton frère : c'était le chemin de l'honneur, ce devait être le tien. J'ai pris la route d'Ascalon, je t'ai trouvé, je suis satisfait. Voici un cheval, voici des armes; va, noble guerrier, reprendre ta place dans l'armée de Saladin : je vais instruire la princesse Mathilde que ses volontés ont été exécutées, et je cours t'attendre dans les champs d'Ascalon.
— Oui, je t'y rejoindrai, répond le prince avec un profond attendrissement; mais puisque, tout vaincu que je suis, je ne te parais pas indigne de porter ton épée, donne-moi encore ton casque et daigne recevoir le mien; en le voyant sur ta tête, je reconnaîtrai celui qui le porte, et, au milieu des combats,

de leur tumulte et de leur carnage, je pourrai respecter mon bienfaiteur. » Il dit, les deux héros s'embrassent avec une tendre et mutuelle estime, soupirent d'être ennemis, et se séparent pour toujours.

Malek Adhel arrive sous les murs d'Ascalon ; il entre dans la ville ; la consternation y règne ; la prise de Césarée y a jeté l'épouvante et le deuil ; il traverse les rues silencieuses : ce peuple, si joyeux jadis à son aspect, le voit et reste muet ; il entre dans le palais de son frère : en l'apercevant, Saladin s'écrie : « O Malek Adhel ! quand je te confiai Césarée, ce n'était pas ainsi que je croyais te revoir. » Le héros debout, les yeux baissés, et dans l'attitude la plus humble, lui répondit : « Saladin, je suis coupable ; j'ai déshonoré le nom glorieux des Ayoubites, je ne suis plus digne d'être appelé ton frère : j'ai tout trahi, mon devoir, mes sermens ; Lusignan commande à Césarée ; il est maître des murs que tu avais confiés à ma foi, Lusignan !..... » Il s'arrêta comme n'ayant point de paroles pour

exprimer ce qu'il éprouvait; le visage sévère du sultan s'adoucit un peu. « Raconte-moi, lui dit-il, par quel étrange prodige tu as permis à Lusignan de s'asseoir à ta place. » Malek Adhel prend la parole; il fait le récit de ses faiblesses, de ses fautes: loin de chercher à s'excuser, le repentir qu'il éprouve ne lui permet d'y trouver aucune justification, et tel qu'il se voit à ses propres yeux, tel il se montre à ceux du sultan. Saladin lui dit: « Des témoins de ta conduite, des victimes de ton imprudence, m'avaient déjà fait ce récit; mais ils t'avaient fait moins coupable. Mohamed et Kaled, que voici, en pleurant sur tes erreurs, ne les croyaient point sans excuse. — Mohamed et Kaled sont ici, s'écria le prince? et les nuages de son front s'éclaircissent un moment: ils vivent? ils sout libres? Ah! que béni soit l'ange qui les a délivrés! il vient de rouvrir à la joie un cœur qui y était fermé pour toujours. — Nous avons beaucoup souffert, prince, lui dirent les deux Musulmans; mais nous serions ingrats si nous ne confessions pas hau-

ment que, hors le seul Lusignan, tous les chrétiens se sont montrés très-humains et généreux ; chacun des princes croisés à voulu délivrer son captif; et, quant à nous, quoique la main qui a brisé nos chaînes se soit cachée dans l'ombre, nous avons su que nous devions notre liberté aux prières de la princesse d'Angleterre. » Malek Adhel baisse les yeux; pour expier ses torts, il voudrait défendre à son cœur de s'émouvoir à ce nom là; Saladin le regarde, et lui dit : « Eh bien ! que résous-tu, et quelle réparation offres-tu à ta patrie? » Malek Adhel répond : « Appelle auprès de toi les chefs de ton armée; Mohamed fera devant eux le récit de nos malheurs et de mes fautes; tu entendras leur jugement, Saladin, et tu prononceras mon arrêt. »

Le sultan y consent; il monte sûr son trône; les émirs, les chefs de l'armée se rangent autour de lui. Malek Adhel refuse de s'asseoir; il veut rester debout, et, sur son front humilié, il y a encore quelque chose de si fier, qu'on eût dit que le malheur ne l'avait

atteint que pour montrer qu'il ne pouvait l'abattre. Cependant Mohamed commence son récit; il dit les deux assauts des chrétiens et les deux victoires du prince; il raconte les artifices de l'imposteur envoyé par Lusignan, et le départ de Malek Adhel. « Oh! quelle fut ma surprise et ma douleur, quand, le lendemain de ce départ fatal, je vis Césarée menacée de toutes parts! Les habitans appelaient Malek Adhel, et, sous l'ombre de ce grand nom, se sentaient invincibles; mais, en apprenant qu'il n'y était plus, leur courage s'abattit à l'instant; le désespoir les saisit, et la désolation générale fut portée à un excès que mes expressions rendraient faiblement. Les guerriers jetaient leurs armes, et couraient dans les mosquées implorer Mahomet; les femmes, les cheveux épars, et pressant leurs enfans contre leur sein, faisaient éclater de violens sanglots : partout on entendait retentir des cris, des gémissemens; partout les tristes Musulmans répétaient, en se frappant la poitrine : « Nous pouvons

mourir à présent, car il nous a abandonnés, et nous sommes perdus, perdus à jamais. »

La fermeté de Malek Adhel ne résiste point à la vue des maux qu'il a causés, des pleurs qu'il a fait répandre; il cache sa tête entre ses deux mains, et du fond de sa poitrine s'échappent des cris étouffés qui disent les déchiremens de son âme. Mohamed voit sa douleur, et veut s'arrêter; il l'en empêche. « Continue, lui dit-il, c'est à la vérité à me punir; peins mes torts avec les larmes des malheureux que j'ai faits, afin qu'ils soient ineffaçables, et que le souvenir en reste toujours aussi présent, aussi vif dans mon cœur. » Mohamed obéit, il continue, il dit comment il fut trompé par Lusignan, et comment les perfidies de ce roi l'empêchèrent de suivre l'intention où il était de s'ensevelir sous les murs de Césarée plutôt que de se rendre. « Après avoir interrogé l'esclave imposteur, continua-t-il, les émirs pensèrent comme moi, que, du moment que les chrétiens avaient réussi à faire tomber le prince dans leur piége,

ils avaient dû s'emparer de leur proie. Alors je leur représentai quel amour attachait Saladin à son frère, et s'ils n'étaient pas certains que c'était lui obéir que de donner Césarée pour le sauver. Les émirs demeurèrent en silence ; ils étaient irrités contre le prince, et ne lui pardonnaient pas de les avoir sacrifiés à son amour. Eh quoi ! m'écriai-je, un moment de faiblesse doit-il vous faire oublier ses services passés et ses innombrables exploits ? Ce mot, en leur rappelant votre gloire, prince, les décida en votre faveur ; ils consentirent à capituler ; et quand Lusignan revint chercher ma réponse, je lui remis les clefs de la ville, à condition que vous seriez libre, ainsi que tous les habitans de Césarée. Il le promit, le traître ! son premier soin fut de me faire jeter dans un cachot. Hélas ! sous les chaînes où je gémissais, j'appris encore de nouveaux malheurs ; je sus que Lusignan, certain que vous reviendriez à Césarée, n'avait pas voulu risquer la vie de ses soldats en vous attaquant à force ouverte ; je sus que, pour vous tromper,

il avait fait allumer des feux dans le camp qu'il quittait ; que, sur nos murs, il avait laissé flotter les drapeaux, et qu'il avait couvert ses sentinelles de l'habit de nos soldats... Toutes ses ruses furent couronnées, vous vîntes vous livrer vous-même... Je ne sais, cependant, s'il a rempli une partie de ses promesses, et si c'est à lui que vous devez la liberté. » Saladin se leva ; alors il se fit un grand silence. « A qui que tu doives cette liberté, s'écria le sultan, il n'importe ; les obligations qui te lient à ton pays n'en sont pas moins sacrées : parle maintenant, Malek Adhel, et dis-moi quel est ton dessein ? — Ecoute, répondit son frère, depuis cette fatale nuit où j'ai vu mes mains chargées de chaînes, la princesse d'Angleterre au pouvoir de Lusignan, Césarée abattue, ma gloire flétrie et mon frère trahi, certainement je me serais donné la mort si l'espérance de te venger ne m'avait pas laissé un grand devoir à remplir. — Ainsi, reprend le sultan, le héros va donc triompher d'un lâche amour, remonter à la place d'où il est tombé

et conduire encore mes armées à la victoire? — Saladin, répliqua le prince, ne m'accable pas ainsi de ta clémence; tes intérêts me sont si chers que je ne puis souffrir que tu ne te rendes pas justice à toi-même; et, dans la position où je me trouve, je sens que tes rigueurs me soulageraient bien plus que tes bontés; laisse, laisse-moi cacher ma honte dans les derniers rangs de tes soldats : heureux encore qu'ils veuillent bien m'y souffrir, eux, dont la fidélité n'a jamais été soupçonnée, et dont l'honneur est encore sans reproche. — Emirs, soldats, peuple, vous tous ici présens, s'écrie Saladin en s'adressant aux nombreux auditeurs qui l'entouraient, s'il s'élève parmi vous une seule voix qui condamne Malek Adhel et le juge indigne de reprendre le commandement de mes armées, je jure de faire taire l'amitié, et de n'écouter que la justice.» A ces mots, l'assemblée répondit au sultan par une acclamation unanime : sur ces mâles et fiers visages, des pleurs d'attendrissement coulaient de tous côtés, et toutes les bouches répétaient

ces mots : « Vive Malek Adhel, le glorieux frère de notre sultan! aussi longtems que la victoire marchera avec lui, que l'amitié l'unira à Saladin, qu'il sera l'objet de notre amour, il demeurera à notre tête, il y demeurera toujours! »

Malek Adhel ne peut contenir son émotion; il se précipite dans les bras de son frère. « Ah! lui dit-il, je sens qu'il est doux d'être aimé ainsi, et je le sens quand de si touchans témoignages d'amour me séparent à jamais de ce qui fut l'objet de mes plus chères espérances. » Il s'arrête; du fond de son âme il adresse à Mathilde un éternel adieu : alors, relevant son front superbe, et sur lequel le feu de la gloire venait de recommencer à briller, il s'écrie : « Mon frère, et vous, amis si généreux, c'est au moment où je viens de vous trahir que vous vous livrez encore à moi.... J'accepte votre confiance, car maintenant j'en suis digne; le sacrifice que je viens de vous faire dans mon cœur m'en répond. »

Les deux frères se retirent; ils con-

certent ensemble le plan d'une bataille; ils sont sûrs que, dans l'ivresse de leur triomphe, les chrétiens ne la refuseront pas; elle sera terrible, elle sera décisive : encore quelques jours, et les destinées des combats auront appris au monde lequel des deux empires a succombé, et si c'est sous l'étendard du prophète ou sous les bannières de la croix que l'Orient soumis doit fléchir.

CHAPITRE LII.

Au-devant de Guillaume court l'agile renommée; elle arrive avant lui à Césarée; elle y dit la délivrance de Malek Adhel, et non la main à qui il la doit: ce secret demeure encore enseveli dans le sein de la charité. Au premier mot de cette nouvelle, Lusignan a pénétré tout le mystère; il devine quel est cet homme qui a bravé ses ordres, cet homme qui, revêtu d'une puissance supérieure à celle des rois, a pu seul s'élever au-dessus de la sienne; mais il sait bien que ce même homme, ne faisant rien que pour le ciel, dédaigne de recevoir sur la terre le fruit de ses œuvres, et le verra recueillir par un autre sans daigner revendiquer ses droits. L'audacieux Lusignan ose s'attribuer les mérites de Guillaume; il fait répandre dans l'armée que, comme sou-

verain, sa prudence n'a pas dû lui permettre de rendre la liberté à Malek Adhel; mais que, comme chevalier, sa générosité a chargé l'archevêque de le délivrer en secret. Tout le camp est surpris; plusieurs doutent de cette action; mais tous les chrétiens, capables de la faire, s'efforcent d'y croire : et il y en a beacoup. Cependant l'archevêque arrive, et apprend ce qu'on publie; il garde le silence, et se rend chez Lusignan : celui-ci, arrogant et superbe jusqu'à cet instant, à la vue de Guillaume, s'alarme et se trouble; il fait l'aveu de ses torts, non avec cet esprit de contrition qui indique le véritable repentir, mais avec cet esprit d'orgueil qui, des hauteurs où il domine sur les faibles, redescend tout à coup aux plus humbles supplications devant celui qui a le pouvoir de l'humilier. Il avoue qu'une indomptable passion l'a entraîné dans de grands écarts, et il montre à Guillaume qu'il était perdu sans ressource dans l'estime des croisés, s'il n'avait saisi cette occasion de la reconquérir : il cherche à prouver que,

pour les intérêts de la foi, il faudrait faire taire les torts du moindre chrétien, à plus forte raison ceux du chef de l'armée; il emploie enfin toute son éloquence à persuader à Guillaume que lui-même est intéressé à confirmer aux troupes que c'est en effet au souverain qui les commande que Malek Adhel doit sa liberté. Sur ce mot, l'archevêque l'arrête: « C'en est assez, Lusignan, dit-il, demeurez-en là; comme mon divin maître, je puis être l'avocat des pécheurs, je ne le serai jamais du péché. — Mon père, s'écrie Lusignan, ne puis-je pas effacer le mien ? » Et alors, avec une grande véhémence, il dit quels vastes projets il conçoit: à l'entendre, il n'est rien qu'on ne doive espérer de sa valeur; tous les Sarrazins ne tiendront pas devant lui; il va faire sa proie de tous leurs royaumes; déjà il montre, comme expiation à ses fautes, toutes les provinces que son bras va remettre sous l'empire du Christ, et s'étend sur tous ces détails avec une orgueilleuse complaisance. L'archevêque l'écoute jusqu'au bout sans l'interrompre; à la

fin, quand il se tait, d'une voix grave il lui répond : « Ce n'est donc pas assez, Lusignan, de l'idée d'avoir perdu un royaume pour rabattre les enflures de votre cœur, en arrêter toutes les fougues, et vous contenir dans l'humilité et une sage modestie ? Au moindre succès, sans regarder même par quel moyen vous l'avez obtenu, votre orgueil se relève et croit pouvoir prétendre à tout. Quelle route avez-vous choisie, ô roi chrétien! pour remonter sur votre trône? l'artifice et la trahison. Cependant je ne dévoilerai pas votre honte, mais j'aurai l'œil sur toutes vos démarches : tout en respectant le sang dont vous sortez et la pourpre où vous êtes assis, je saurai replonger toutes ces grandeurs dans le néant, si vous vous en serviez pour nuire, et montrer l'homme tout entier, si l'homme était encore criminel. »

Lusignan dévore le violent dépit qu'il éprouve : tout en feignant de s'humilier, il cherche par quels moyens il pourra éloigner le témoin qui va le poursuivre, le juste qui peut le confon-

dre ; c'est avec une mortelle inquiétude qu'il voit l'archevêque entrer chez Mathilde, entretenir les princes croisés ; il craint toujours que le secret n'échappe, et que sa honte ne soit connue. Bientôt, quand le duc de Bourgogne rentre au camp, ses terreurs redoublent; de tous les princes qui l'entourent, il n'en est aucun dont le caractère le gène plus que celui-là : en effet, en apprenant qu'on dit dans Césarée que c'est par un ordre secret de Lusignan que la liberté a été rendue à Malek Adhel, le duc de Bourgogne, qui ne voit là qu'un nouveau mensonge, est prêt à s'élever contre lui ; cependant, quand on ajoute que Guillaume ne dément point cette assertion, il regarde comme un devoir de se taire aussi ; car, si la chose est vraie, il doit respecter la conduite de Lusignan, ou respecter le silence de Guillaume si elle ne l'est pas.

Dans les plaines d'Ascalon, Richard ne tarde pas à savoir que Malek Adhel est revenu auprès de son frère, qu'il a repris le commandement des armées, et que les Sarrazins se préparent à deman-

der le combat. Aussitôt, il mande à Lusignan de le venir joindre avec toutes ses forces ; il exprime la satisfaction que lui a causée sa conduite, et ajoute que Mathilde ne peut retourner dans un monastère d'où les Sarrazins peuvent l'arracher une seconde fois, ni rester dans une ville que Malek Adhel a juré de reprendre. Il faut que Lusignan la conduise dans le camp d'Ascalon, pour l'entourer de la protection de toutes les puissances chrétiennes.

Lusignan fait part à l'armée et à la princesse des ordres de Richard. L'armée obéit avec joie ; Mathilde est résignée à tout : elle part ; l'archevèque ne la quitte point.

Richard reçoit son frère d'arme avec de vifs témoignages d'affection ; il n'a pas douté un seul instant qu'il ne fût le véritable libérateur de Malek Adhel, et il s'énorgueillit de pouvoir enfin, en vantant la valeur de son ami, vanter aussi ses vertus; il s'exprime ainsi devant sa sœur. Lusignan rougit ; Mathilde se tait : elle s'est promis de ne point révéler les vérités qu'elle sait, et

jamais sa bouche ne dira que Lusignan a eu la pensée de donner la mort à un rival désarmé. D'un visage froid et sérieux, elle écoute les discours de Richard ; c'est en vain qu'il croit la toucher ; c'est plus vainement encore qu'il espère l'effrayer ; car celle qui a connu tous les malheurs, et renoncé à tous les biens, ne peut plus s'effrayer de rien. Maintenant qu'elle a appris, par l'archevêque de Tyr, que Malek Adhel est libre, que son âme est remplie de pensées de conversion, et qu'il lui permet de s'enchaîner à Dieu, rien ne la retient plus au monde, et elle n'aspire qu'à le quitter : elle le déclare à Richard. La nouvelle gloire de Lusignan lui avait donné d'autres espérances ; il s'irrite : elle baisse les yeux avec respect, mais sans émotion. Étonné de sa tranquillité, il lui demande si elle ne craint plus sa colère. « J'en crains les effets pour vous, sire, lui répond-elle ; mais, pour moi, je ne crains plus rien : mon sort est arrêté ; la mort seule peut le changer, et la mort ne me fait pas peur. » Richard est frappé d'une fermeté

qui se cache sous tant de douceur; il commence à se sentir vaincu par un ascendant supérieur ; et, en regardant la profonde résignation empreinte dans les traits de Mathilde, il est tenté de croire que l'âme qui anime ce beau visage a déjà pris son essor vers un autre monde, et que cette tendre vierge ne refuse d'être une reine sur la terre que parce qu'elle se sent appelée à être une sainte dans le ciel.

Lusignan n'ose plus exprimer les désirs qu'il éprouve; il connaît mal les vertus chrétiennes qui distinguent si éminemment la princesse, et il craindrait, en la sollicitant avec trop de chaleur, de lui faire dire ce qu'il a tant d'intérêt à cacher. Mais, en se taisant ainsi, il touche tous ceux qui ne sont pas dans le secret de son silence; on plaint son amour; on loue son respect; on s'étonne que Mathilde demeure insensible à de si nobles procédés. Elle entend ces reproches ; ils ne l'étonnent ni ne l'affligent : contente de l'approbation de l'archevêque, qui a sondé toutes ses pensées, elle ne s'offense point du blâme que l'on

jette sur elle, et s'en inquiète encore moins; car le monde n'est déjà plus à ses yeux, et toutes ses censures et ses éloges, périssables comme lui, ne peuvent plus toucher celle qui, dégoûtée de tout ce qui passe, a confié ses espérances et remis sa destinée à cette éternité qui ne passe point.

Depuis deux jours seulement l'armée était réunie, et Richard avait repris le commandement général, lorsqu'on apprit que les Sarrazins faisaient sortir leurs bataillons des portes d'Ascalon. On vit que c'était le signal de la bataille, et chacun se prépara au combat. Tous les chevaliers revêtissent leurs plus fortes armes; Mathilde de ses mains tremblantes, attache la cuirasse de son frère: c'est peut-être le dernier service qu'elle lui rendra, et elle trouve encore des larmes pour cette crainte, après en avoir tant versé pour des craintes peut-être plus cruelles encore.

Le roi de Jérusalem, dans sa tente, seul avec son écuyer, lui confie ses douleurs. Cet écuyer, jadis musulman, entraîné par une basse cupidité plutôt que

par une foi véritable, s'est attaché depuis plusieurs années au service de Lusignan; il est prêt à obéir à tout ce que celui-ci lui commandera, fût-ce un crime, et Lusignan en médite un. « Ecoute, lui dit-il, dans cette grande journée, je n'ai qu'un espoir; dans cette grande bataille, je ne vois qu'un objet, c'est de combattre Malek Adhel : je veux bien qu'il me donne la mort, mais je ne veux pas qu'il me survive. Sois toujours près de moi : si je m'éloigne avec lui, tu nous suivras; si j'obtiens la victoire, tu resteras en paix; si je tombe, si je meurs, je compte sur ta fidélité, et, je te le répète, ne permets pas qu'il me survive. » L'écuyer le promit, et alors Lusignan fut tranquille et ne craignit plus le hasard d'un combat où il n'avait plus que la mort à craindre. Ce fut un mercredi, 4 octobre, que l'armée entière des croisés sortit du camp d'Ascalon pour aller à la rencontre de Saladin (1); elle s'étendit dans la plaine,

(1) La disposition de cette bataille est toute historique, et les paroles qui la terminent ont été véritablement dites par Richard, dans cette circonstance là.

depuis le fleuve Bélus jusqu'à la mer. Le roi d'Angleterre, devant lequel on portait le livre des évangiles couvert d'une étoffe de soie, soutenu dans les angles par quatre officiers, occupait la gauche vers le fleuve avec les Anglais et les Hospitaliers; le marquis de Montferrat commandait la droite, ayant sous lui les Vénitiens et les Lombards; Lusignan était au centre, avec le landgrave de Thuringe, les Français et les Pisans; Gérard de Biderford, grand-maître des templiers, le duc de Gueldre et les Catalans formaient le corps de réserve; et on avait laissé pour la garde du camp Geoffroi de Lusignan, frère du roi, et Jacques d'Avesnes. Les archevêques de Pise, de Cantorbéry, de Ravennes, de Besançon, de Nazareth; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Ptolémaïs et de Bethléem, armés d'un casque et d'une cuirasse, combattaient aussi. Richard, admirant la force de cette grande armée, s'écria dans son enthousiasme : « Quelle puissance humaine pourrait nous résister? O Dieu! soyez neutre, et la victoire est à nous. »

Les deux armées s'avancent de part

et d'autre avec une égale ardeur ; elles sont en présence ; en peu d'instans on voit décroître l'intervalle qui les sépare encore ; bientôt il a disparu. Les visières s'abaissent, les lances sont en arrêt, les coursiers se précipitent : Chrétiens, Musulmans, tout s'ébranle ; le bouclier heurte le bouclier, l'épée croise l'épée, le pied presse le pied, le javelot touche le javelot ; les deux armées sont tellement serrées l'une contre l'autre, que l'œil ne distingue plus les Sarrazins des croisés, et que l'aigrette des casques de ceux-ci parait attachée à ceux des Arabes. Du sein de ce choc tumultueux s'élève un épais tourbillon de poussière qui couvre les combattans, obscurcit les airs et monte jusqu'au ciel ; et les paisibles collines retentissent du bruit des armes, des éclats de la victoire et des gémissemens de la mort.

L'épée de Lusignan dévore les infidèles ; il en fait un carnage affreux ; rien ne l'arrête, rien ne lui résiste, car il ne rencontre point Malek Adhel. Tandis qu'il triomphe au centre, Richard triomphe aussi à la gauche ; mais

à droite le marquis de Montferrat a été repoussé par Saladin; cependant, vainqueurs sur deux points, les chrétiens ont l'avantage, et poursuivent leur victoire avec une impétuosité sans pareille, lorsqu'un effroyable cri sorti de l'arrière-garde de leur armée, les arrête tout à coup, les fait regarder derrière eux, et leur apprend que Malek Adhel a paru. A l'instant ils reviennent sur leurs pas, et reconnaissent partout les traces de ce guerrier terrible; les cimiers brisés, les cottes-d'armes déchirées et sanglantes, les étendards roulant dans la poussière, les profondes et larges blessures des mourans, tout leur dit que l'épée de Malek Adhel a passé par là; ils l'aperçoivent bientôt parcourant le vaste champ de bataille, portant sa valeur partout où les chrétiens sont vainqueurs; les combats renaissent de toutes parts; il triomphe de toutes parts, et par l'habilité de ses plans, de toutes parts les chrétiens se trouvent enveloppés d'ennemis. Lusignan, furieux, désespéré de voir une si belle victoire sur le point de lui échapper, se dévoue pour

le salut de siens. Il appelle à grands cris son indomptable rival; il espère, en l'éloignant du combat, donner aux chrétiens le tems de reprendre l'avantage; sans doute il prévoit bien qu'il périra dans cette lutte terrible, mais il est sûr que Malek Adhel périra aussi avec lui, et cette pensée lui fait presque aimer la mort. Le héros a entendu le défi de Lusignan; il frémit de rage, mais il n'y répond point : le roi de Jérusalem, étonné de ce silence, presse les flancs de son coursier, joint Malek Adhel : celui-ci se détourne et s'éloigne du seul chrétien dont il verserait le sang avec plaisir; il s'est promis d'éviter toute querelle particulière, afin de ne point abandonner le champ de bataille avant la victoire, et quoiqu'il lui en coûte, il veut demeurer fidèle à ce devoir. Mais trop peu soigneux de défendre une vie qui lui est odieuse, en repoussant les chrétiens il ne se garantit pas de leurs coups, et espère bien en secret que sa mort expiera le mal qu'il ne peut pas s'empêcher de leur faire. Cependant Lusignan s'acharne à le poursuivre;

toujours sur ses pas, il l'accable des termes les plus injurieux : le fier guerrier dévore long-tems ces outrages en silence; mais, à la fin, il ne peut plus retenir sa colère; dans la fureur qui l'anime, il est bien sûr qu'un instant lui suffira pour purger la terre d'un rival qu'il déteste, et il n'a pas l'orgueil de croire qu'un instant d'absence puisse entraîner la défaite de l'armée. « Viens, dit-il à Lusignan, hâtons-nous d'éteindre dans notre sang la haine mutuelle qui nous dévore. » Le roi de Jérusalem le suit, mais il ne le suit pas seul, et son écuyer n'a pas oublié ses ordres.

Malek Adhel s'arrête à quelque distance de l'armée, derrière une masse de rochers qui les dérobe à tous les regards; il jette loin de lui son bouclier, et s'écrie : « Crois-moi, Lusignan, n'usons point de ces vains moyens de défense qui retarderaient notre défaite, et précipitons, au contraire, l'instant où l'un de nous aura cessé de haïr l'autre. » Lusignan l'imite; il quitte son bouclier, tire l'épée, et le combat commence. L'horrible mort entend les coups de ces

guerriers intrépides ; elle vole, accourt, et sourit à la vue des grandes victimes qui vont tomber sous son empire. Jamais Lusignan n'a montré tant de valeur, jamais il n'eut tant d'espérances, car Malek Adhel est blessé ; dans le champ de bataille, plusieurs chrétiens doivent, à l'indifférence que ce héros mettait à défendre sa vie, l'honneur d'avoir versé son sang, et celui qu'il perd affaiblit la vigueur de son bras. Mais son courage supplée aux forces qui lui manquent, et prenant son épée entre ses deux mains, il en décharge un si furieux coup sur la tête de son rival, que celui-ci en est ébranlé ; son casque, fendu par la moitié, tombe à terre, et ses yeux se couvrent d'un nuage de sang ; Malek Adhel, en voyant sa tête nue, jette aussi son casque, et attend, pour recommencer à frapper, que son adversaire soit en état de se défendre ; mais à peine Lusignan a-t-il recouvré ses sens, qu'il s'élance sur le prince, et lui enfonce son épée au défaut de sa cuirasse, d'un mouvement si rapide, que le héros, qui ne s'y attendait pas, n'a pas eu le tems de

parer le coup. Aussitôt de la large blessure son sang coule à gros bouillons : « Hélas ! Mathilde, s'écrie-t-il, si je le répandais pour vous venger, et si ma mort ne vous affligeait pas, qu'elle me serait chère ! — L'affliger, reprit Lusignan, sois sûr qu'elle s'en réjouira avec nous. » Il dit, et redouble ses coups ; le prince n'en est point atteint, il reprend même ses avantages et perce le flanc de son rival. Alors Lusignan cherche moins à attaquer qu'à se défendre ; il évite le prince, tourne autour de lui, le fatigue, l'épuise, voyant bien que, blessé comme il l'est, il n'a besoin que de prolonger le combat pour être sûr de la victoire ; mais Malek Adhel, indigné que la lutte soit si égale, la défaite encore incertaine, et que l'homme qu'il hait le plus soit celui qui lui résiste davantage ; Malek Adhel, voulant enfin terminer le combat ou mourir, quitte son épée, s'arme de son poignard et se précipite sur Lusignan pour le lui plonger dans le cœur ; ils se débattent, s'enlacent, s'attaquent, se repoussent ; à la fin le prince l'emporte ; il saisit son adversaire entre ses

deux bras avec tant de force que Lusignan en perd la respiration et le mouvement; il chancelle et va mesurer la terre. Malek Adhel s'y jette avec lui, il lève le poignard ; il va frapper..... « O héros ! écoute-moi, lui dit Lusignan d'une voix expirante. « Malek Adhel s'arrête pour l'écouter; mais le roi de Jérusalem perd connaissance avant d'avoir achevé sa prière. Le prince hésite à frapper d'un coup inutile un ennemi presque mort : tandis qu'il hésite, l'écuyer de Lusignan, qui vient de voir tomber son maître, le croit sans vie; et, fidèle à sa promesse, il se précipite sur le héros, et lui enfonce son épée dans la gorge. Malek Adhel, surpris, se retourne pour se venger; mais affaibli, épuisé par ses nombreuses blessures, il succombe enfin, ses yeux se ferment à la lumière, ses lèvres pâles et expirantes prononcent encore le nom de Mathilde, le mouvement et la chaleur l'abandonnent; il demeure étendu sur la poussière, qu'il baigne de son sang.

L'écuyer de Lusignan est effrayé lui-

même de ce spectacle ; il ne peut croire qu'un si fameux guerrier ait été sa victime ; l'effroi s'empare de son âme, et si ce n'est plus le bras, c'est l'ombre de Malek Adhel qui le fait frémir : il voudrait s'éloigner de ce lieu effroyable, mais il voudrait emporter le corps de son maître ; ses forces n'y suffirent pas. Il aperçoit dans l'escarpement des rochers un jeune pâtre qui s'y était réfugié avec effroi, tandis qu'autour de lui ses chèvres broutaient paisiblement l'herbe tendre et le feuillage des arbrisseaux ; il l'appelle, il l'oblige à venir lui prêter son appui pour transporter le corps de Lusignan au camp. Dans leur route ils rencontrent des chrétiens qui fuyaient : « La bataille est-elle donc perdue ? s'écrie l'écuyer. — Lusignan a disparu, répondent-ils, et Saladin et Malek Adhel sont vainqueurs. — Malek Adhel ! reprend l'écuyer, Malek Adhel est mort ; il vient de succomber sous les coups de Lusignan, de mon maître, que voici couvert de blessures. » Les chrétiens n'osent croire ce qu'ils entendent ; ils répètent ces mots extraor-

dinaires : « Malek Adhel vient de succomber ! » De bouche en bouche ils volent jusqu'au sein des armées : à l'instant, musulmans et chrétiens s'arrêtent interdits devant la terrible nouvelle; les premiers se frappent la poitrine, se roulent à terre avec désespoir : les chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empècher d'être émus; cependant ils reprennent courage, et profitent de la terreur des infidèles pour les accabler. Saladin, victorieux jusqu'à cet instant, Saladin, toujours maître de lui-même dans les plus éminens dangers, Saladin, que les flèches les plus agiles et les maux les plus cruels ne peuvent seulement faire changer de couleur, maintenant ne peut plus commander à la douleur qu'il éprouve; la mort de son frère l'a saisi avec tant de violence que, pendant un moment, il oublie et son empire et sa gloire pour ne songer qu'à ce qu'il perd. Il est repoussé, vaincu; il se replie vers Ascalon, et va enfermer dans les murs de cette ville son profond désespoir et les débris de sa puissante armée.

CHAPITRE LIII.

Tandis que les chrétiens, maîtres du champ de bataille, chantaient l'hymne de la victoire, le corps de Lusignan venait d'arriver au camp. On le transporta dans sa tente, et son écuyer, plus pâle, plus défiguré que lui, car le crime donne aux traits un caractère plus hideux que la mort même, le suivait en tremblant. Geoffroy de Lusignan, à la vue de son frère sans mouvement et sans couleur, appelle autour de lui tous les secours de la médecine et de l'église. L'archevêque de Tyr vient s'asseoir auprès du lit du mourant, afin de profiter du premier moment de connaissance pour le rendre du moins au ciel si on ne peut le rendre à la vie. Mathilde, surmontant toutes ses répugnances, est entrée aussi sous sa tente;

ses mains délicates s'occupent sans cesse d'exprimer le suc des herbes, et de choisir les simples dont se compose l'appareil des blessures. Les chirurgiens d'Europe, appelés auprès de Lusignan, s'étonnent de la profondeur des siennes : « On reconnaît les coups de Malek Adhel, s'écrie l'écuyer. » A ces mots, la princesse suspend son ouvrage, regarde l'écuyer, et lui dit d'une voix très-émue : « Est-ce donc Malek Adhel qui a blessé votre maître? — Oui, madame, répond-il; mais c'est mon maître qui a tué Malek Adhel. — Il a tué Malek Adhel! reprend la vierge en laissant tomber les herbes qu'elle tenait. » Elle n'en peut dire davantage; ses nerfs se roidissent, son sang s'arrête, ses yeux se troublent, elle ne remue point, elle reste debout, pâle, immobile, comme si la vie l'eût abandonnée. L'archevêque, frappé de la nouvelle qu'il apprend, et des funestes conséquences qui y sont attachées, accourt auprès de Mathilde : il s'efforce de lui dire quelques mots, c'est en vain, car lui-même est accablé de douleur. Mathilde ne sent plus rien;

ses yeux secs et fixes ne versent aucune larme, et ses lèvres bleues et glacées semblent ne devoir plus s'ouvrir. Cependant, en la voyant dans cet état, l'archevêque retrouve des forces pour la consoler; mais ses paroles, loin d'aller au cœur de la princesse, paraissent ne pas même frapper ses oreilles; elle demeure dans la même attitude; Guillaume, plein d'alarmes pour elle, en éprouve de plus vives encore pour le prince; il dit à l'écuyer : « N'y a-t-il aucune ressource? Malek Adhel est-il entièrement perdu? — Perdu pour toujours, toujours, toujours! s'écrie la vierge d'une voix sourde et déchirante, et avec un regard qui semble plonger dans les profondeurs immenses de l'éternité. L'archevêque est d'autant plus touché de ces paroles qu'il en comprend le sens, et qu'il voit bien que ce n'est pas la mort de Malek Adhel qui fait le désespoir de sa douleur. « Ami, reprend très-vivement l'archevêque, répondez-moi avec vérité, l'avez-vous laissé sans espoir? » L'écuyer, interdit devant l'archevêque, frappé de l'état de la

princesse, croit sentir dans son sein des serpens qui le dévorent, et sa bouche ne peut proférer un seul mot. Le pénétrant Guillaume, accoutumé à lire dans les consciences, a reconnu sur ce front pâle l'empreinte des remords; il pressent un mystère affreux, et veut l'éclaircir à l'instant. « Viens, suis-moi, lui dit-il » Le coupable n'ose résister à cet ordre; l'archevêque le conduit sous une tente voisine; il y fait transporter la princesse : à peine sont-ils seuls tous les trois, qu'il s'adresse ainsi au pécheur qui tremble à ses pieds : « Parle, dévoile ce que tu sais, quel ténébreux secret caches-tu? — Grâce, grâce, s'écrie l'écuyer, comme s'il eût cru que Guillaume avait pénétré le crime dont le ciel était déjà instruit. — Tu nous a trompés, reprend l'archevêque, Malek Adhel vit encore. » Voilà les premiers mots que la princesse a entendus; elle tressaille, jette autour d'elle des regards égarés, et, se précipitant aux genoux de l'écuyer, elle les presse contre son sein, les embrasse de ses mains tremblantes, en s'écriant avec

des sanglots : « Ah ! dis donc, hâte-toi de dire que Malek Adhel vit encore. — Misérable que je suis, répond l'écuyer éperdu, que ne puis-je, au prix de tout mon sang, racheter mon crime et rendre la vie à ce prince! » Mathilde frémit, ses terreurs l'éclairent et lui révèlent quel sang couvre les mains qu'elle touche; avec un cri lamentable elle repousse le meurtrier, en disant : « C'est toi, c'est toi qui lui as donné la mort! » Le coupable tombe la face contre terre, et avoue son forfait : Guillaume l'écoute avec épouvante; il pleure sur un attentat si noir; mais bientôt, rappelé à d'autres pensées par l'état de la princesse, dont les aveux de l'écuyer semblent avoir aliéné la raison, il s'approche d'elle, la soulève dans ses bras, et lui dit : « Prends courage, ma fille, tout n'est pas fini peut-être encore; le bras des assassins est toujours tremblant, leurs coups mal assurés : rarement ils trouvent le cœur des héros. — Oh! qu'il y reste une ombre de vie, s'écrie Mathilde, et je saurai bien l'y découvrir. » Et, à cet espoir, son sang, ranimé,

porte une légère rougeur sur son front abattu. « Si Malek Adhel n'était plus, ajoute-t-elle, si tant de vertus devaient être punies, ô Eternel! où serait votre justice? où serait votre vérité? — Ma fille, interrompt vivement l'archevêque, mourez de votre douleur, mais ne blasphémez pas. — Partons, mon père, lui dit la princesse, partons sans différer: l'assassin nous guidera sur les traces sanglantes où il a marché. — Partons, reprend l'archevêque, aussi enflammé par la charité que Mathilde elle-même peut l'être par l'amour.

La nuit ne les arrête point; la lune brille au haut des cieux et les éclaire. Guillaume se munit de beaume et de simples propres aux blessures; malgré sa vieillesse, il suit de près la course rapide de la princesse: le remords semble avoir donné des ailes au meurtrier; et, malgré les détours qu'ils sont obligé de faire pour éviter la rencontre des chrétiens qui reviennent au camp, la charité, l'amour et le repentir les poussent d'une telle vitesse qu'ils arrivent bientôt vers la masse de rochers qui

couvre de son ombre le corps de Malek Adhel. En l'apercevant, le meurtrier frissonne; il ne peut aller plus loin; il détourne la tête de ce sang qui s'élève contre lui; ses membres se roidissent, et sa langue épaissie ne peut prononcer aucun mot. Mathilde jette les yeux autour d'elle; ils sont frappés de l'éclat que les rayons de la lune font jaillir des armes d'un guerrier; elle se précipite à genoux près de lui, écarte ses cheveux, le reconnaît, se penche sur ce front souillé de sang et de poussière, pose une main tremblante sur son cœur, et demeure quelques minutes dans cet état de terrible émotion, où l'on se sent comme suspendu entre l'immortelle félicité et l'éternel désespoir. Un mouvement, un souffle, vont décider de son sort; elle attend; ses yeux sont fixes, sa respiration même est suspendue : on dirait qu'elle ne veut recommencer à vivre qu'avec son époux. Tout à coup un éclair de joie a parcouru, pénétré tout son être; d'une voix éclatante d'espérance elle s'écrie, en voyant arriver l'archevêque : « Mon père, son

cœur bat encore, le ciel est justifié. » Aussitôt elle déchire ses voiles pour étancher toutes les blessures du prince; ses mains semblent se multiplier; jamais tant de secours ne furent apportés avec plus de vivacité, jamais tant de force n'appartint à un corps si délicat; elle soulève la tête du héros, la presse contre son sein, la couvre de larmes, et réchauffe de sa pure haleine les lèvres pâles et glacées que la mort allait fermer pour toujours. Un faible soupir s'échappe de la poitrine du héros : « Mon Dieu! s'écrie Mathilde avec une ferveur exaltée! ce n'est pas pour l'amour que je vous implore; je ne vous demande rien pour moi, emparez-vous seul de son cœur, qu'il ne revoie la lumière que pour vous connaître; soyez, soyez son unique pensée. » Tandis qu'elle prie, l'archevêque applique sur les profondes blessures du prince un appareil dont il ne voit que trop l'inutilité : ce soin rempli, il songe à en remplir un plus grand; au pied des rochers, il a entendu le murmure d'une fontaine, et va remplir le casque en-

sanglanté d'une onde salutaire. « O vénérable saint! lui dit la princesse, priez, priez, Dieu ne vous refusera pas le salut de cette âme. » Guillaume arrose le front du héros de cette eau à laquelle la miséricorde du ciel lui a permis de commuiquer une vertu divine; en cet instant, les rayons de la lune tombent à plomb sur le visage de Malek Adhel; Mathilde voit ses yeux s'ouvrir à demi et ses lèvres essayer quelques mots : « Mon père, dit-elle à l'archevêque en étendant la main vers lui, approchez, parlez-lui; ce n'est pas moi qu'il doit entendre. » Guillaume se courbe vers le prince. « Mon fils, lui dit-il, mon fils, Dieu vous attend, Dieu vous appelle. » A cet accent, Malek Adhel entr'ouvre ses paupières, et d'une voix si faible que, sans le silence de la nuit et l'attention de ceux qui l'écoutent, on n'aurait pas pu l'entendre, il dit : « Mon père, vous êtes donc revenu? vous n'avez point abandonné votre enfant? » Avec une vivacité passionnée, la vierge s'écrie : « Mon Dieu! mon Dieu! je vous bénis. — O quelle

voix, dit-il, en s'efforçant de se soulever, quelle voix vient entourer ma mort de délices? — Mon fils, répond le pieux Guillaume, donnez à d'autres pensées le peu d'instans qui vous restent, car ils peuvent vous obtenir une vie et une félicité sans terme. — Avec elle? mon père, » dit-il, en pressant la main de Mathilde de sa main languissante. En ce moment, Guillaume n'a pas le courage d'être sévère, et il espère qu'un Dieu tout d'amour acceptera une conversion opérée par l'amour. « Oui, mon fils, avec elle, répond-il, si vos derniers sentimens sont pour Dieu. » Alors il se hâte de répandre sur le prince l'eau sainte du baptême; il prononce les paroles sacrées, et lui faisant embrasser le signe de la rédemption : « Adorez, lui dit-il, les rayons de ce soleil qui s'est éteint sur la croix pour vous éclairer, et ayez d'autant plus d'espérance de salut, que ce Sauveur a beaucoup plus de puissance pour vous le procurer, que toutes vos erreurs pour vous le ravir. » A ces mots, le prince quitte la main de Mathilde pour

embrasser la croix; aussitôt la lumière divine et l'abondante vie qui la suit descendent par torrens dans son âme; il aime et il croit : « Célestes clartés, dit-il, je vous ai vues, je ne peux plus vous perdre : foi, espérance, amour, je me livre à vous.... Mathilde, reçois mes adieux; je vais t'attendre. » La vierge baigne de larmes le visage de son époux, mais ce sont des larmes de douceur; elle est sûr à présent de le retrouver; et quand l'Eternité bienheureuse est tout entière devant elle, la mort qui va les séparer n'est plus qu'une absence de peu de jours. « Ami, s'écrie-t-elle dans une sorte de délire extatique, sois heureux le premier; je t'aime trop pour m'en plaindre. » L'archevêque réunit leurs mains, et, d'une voix tendre et grave, il leur dit : « Epoux chrétiens, pour toujours l'un à l'autre : Malek Adhel, va recevoir le prix de ton baptême; monte au ciel préparer la félicité de ton épouse, tandis que ses larmes expieront ici-bas tes erreurs. » Le héros n'a plus de force que pour élever ses yeux vers

ce ciel qu'on lui montre ; il les referme aussitôt, et son âme s'envole dans le sein du Dieu qui vient de la conquérir.

Mathilde contemple avec une muette douleur cette tête pâle et superbe qui retombe pour jamais sur la terre ; mais elle n'espère plus, elle ne prie plus : quand elle espérait, qu'elle implorait un miracle, c'était pour le salut de son époux ; maintenant qu'elle l'a obtenu, elle n'ose attendre un autre miracle, ni demander à Dieu que, pour un bonheur périssable, il interrompe une seconde fois le cours de ses lois. Guillaume est ému de tristesse, et sent qu'il doit l'être plus encore de reconnaissance ; ses lèvres essaient des bénédictions, et laissent échapper des soupirs : « O Dieu ! s'écrie-t-il, sanctifiez la douleur de cette vierge ; qu'elle se réjouisse du bien que vous lui avez fait, sans regretter le bien que vous lui ôtez.... Fille du Christ, c'est par vos douleurs que Dieu achève la pénitence de votre époux, c'est par vos larmes qu'il accepte son repentir ; ne vous plaignez donc ni de vos dou-

leurs ni de vos larmes : ne voulez-vous pas souffrir pour lui ?.... » Après un long silence, il ajoute : « Élevez vos regards vers cet espace immense, c'est là qu'est votre époux. — O mon père ! il est là aussi, répondit-elle en lui montrant le corps froid et livide qu'elle entourait de ses deux bras. — Ma fille, il faut rendre cette dépouille mortelle à la terre qui la réclame. — Non, s'écria-t-elle, je ne la lui rendrai jamais ; non, je ne m'en séparerai plus. O mon époux ! je jure de ne point te quitter : ne m'ont-ils pas assez éloignée de toi pendant ta vie ? Que craignent-ils maintenant ? M'envient-ils encore le plaisir que je goûte à voir tes yeux éteints, tes lèvres glacées, à m'envelopper avec toi des ombres de la mort? Ce bien est le seul qui me reste, pourquoi leur cruauté veut-elle me le ravir? — Ma fille, reprit Guillaume, vous disiez, il y a quelques heures, qu'il soit sauvé, et je ne me plaindrai pas ; il est sauvé, et vous murmurez encore. — Non, je ne murmure pas, dit-elle en inondant de l'armes le corps inanimé qu'elle pressait

contre sa poitrine, je me rejouis, au contraire; j'adore les miséricordes de Dieu, je les bénis; mais jamais, non, jamais je ne me séparerai de Malek Adhel; partout je le suivrai: c'est moi seule qui poserai le voile funèbre sur ce front décoloié. — Malheureuse! ne l'as-tu pas déjà fait une fois?.. » Elle ne peut achever, trop de sanglots se pressent et l'étouffent; elle laisse tomber sa tête sur ce sein qui ne palpite plus, et semble partager sa mort. Guillaume se sent trop faible pour soutenir ce spectacle, la pitié est le seul sentiment par lequel il tient à la terre, et les maux d'autrui ont abattu quelquefois son courage. Il se détourne, il s'éloigne, il s'appuie contre le tronc d'un vieux palmier, et, dans l'amertume de son âme, il répète ces paroles des prophètes: « Comment es-tu tombé, soleil des cieux, fils du Jour? Toi, qui foulais les nations, te voilà abattu jusqu'à terre. Ah! que mes yeux fussent une fontaine de larmes pour pleurer jour et nuit le blessé à mort. »

Parvenu au plus haut des cieux, la

lune éclaire ce lugubre et solennel spectacle; elle frappe également sur le meurtrier qui mord la terre en exhalant les cris du remords près de sa victime étendue sans vie; sur une beauté angélique, l'amour et l'espérance du monde, de ce monde qu'elle va quitter pour mettre dans un tombeau son amour et ses espérances; et, à travers les longues feuilles du palmier, ses pâles rayons tombent aussi sur cet homme vénérable vieilli dans la charité, également cher à Dieu et aux misérables, qui n'a joui que des biens qu'il a donnés, n'a connu que les peines qu'il a vu souffrir; et, par la longue habitude qu'il a de bien faire, fait le bien chaque jour sans avoir même besoin de songer à la récompense qui l'attend.

Au milieu de ce morne et profond silence, qui n'est interrompu que par les gémissemens du crime, les soupirs de la douleur et les exclamations de la piété, le hennissement de quelques chevaux vient de se faire entendre; bientot des hommes paraissent: l'archevêque reconnaît l'habit musulman; il

frémit pour Mathilde, et se hâte d'aller à elle; les infidèles l'aperçoivent et le saisissent. « Chrétien, lui disent ils, que fais-tu là ? Est ce toi qui as ôté la vie à Malek Adhel? — Je crois, au contraire, que je la lui ai donnée, répond-il d'une voix tranquille. » La princesse a entendu du bruit; elle se lève, tressaille, et, se plaçant devant le corps de son époux: « Hommes, n'approchez point, s'écrie-t-elle, ne me l'enlevez pas. » Un des Sarrazins se détache de la troupe, il court, il dit: « Je la reconnais: c'est la princesse d'Angleterre; mon maître doit être ici. — Je ne te le rendrai point, Kaled, reprend Mathilde avec un mélange de terreur et d'égarement; tu fus son ami, mais, n'importe, je ne te le rendrai point. Kaled aperçoit le corps du héros; il se jette la face contre terre. « O mon maître! s'écrie-t-il en se frappant la tête, ô mon maître! te voilà donc comme je devais te revoir! —Kaled, interrompt la princesse, ton maître est mort mon époux, je veux mourir auprès de lui. » Il répond: « Nous sommes venus, au risque de nos

vies, chercher ces précieux restes pour les rendre à Saladin ; ils lui appartiennent. — Ils n'appartiennent qu'à moi, s'écrie Mathilde, et si tu emportes mon époux, je te suivrai, Kaled, jusqu'au bout du monde ; je te suivrai à pied en te redemandant mon époux. » En parlant ainsi, elle retombe, et serre contre son cœur la main glacée de Malek Adhel. Tant de douleur et d'amour pénètrent l'âme de Kaled ; il se souvient d'ailleurs combien elle fut chère à son maître, et croit ne pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en obéissant à la beauté qu'il aima. « Nous avons juré à Saladin de lui rendre la dépouille de son frère, répond-il, et nous lui obéirons ; mais viens avec nous, illustre chrétienne, et le sultan, touché de tes larmes, respectera en toi la veuve de Malek Adhel, et ne te séparera point de l'objet de ton amour. — Oui, sans doute, j'irai le lui demander, dit-elle vivement. Et vous, mon père, adieu ; retournez vers les chrétiens, et laissez-moi remplir un devoir en suivant le corps de mon époux. — Ma fille, répond le pieux Guillaume,

je ne vous quitterai point. » Les Musulmans font un brancard, y déposent en pleurant les restes de Malek Adhel; la vierge marche à côté, la bouche muette et la tête voilée; l'archevêque suit de loin le cortége, en répétant à voix basse, et avec des interruptions régulières, ces versets des belles hymnes de la mort :

« Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie de laquelle je ne reviendrai jamais; mes jours sont passés; ils ont décliné comme l'ombre; mes pensées sont évanouïes, mes espérances dissipées; je dis au sépulcre : vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs. Le sépulcre s'est élargi, a ouvert sa gueule sans mesure, et le monde y descendra avec sa magnificence, sa multitude, sa pompe, et tous ceux qui s'y réjouissent. »

Le funèbre convoi arrive aux premiers rayons du jour sous les murs d'Ascalon; on lui ouvre les portes; le peuple accourt, gémit, l'accompagne le long des rues qu'il traverse pour se rendre au palais : de tous côtés des éloges

et des pleurs se font entendre ; les soldats surtout éclattent en sanglots ; ils arrêtent sur le seuil du palais le corps du héros qu'ils adoraient, et se prosternent alentour en frappant leurs têtes contre la terre. « O prince magnanime ! s'écrient-ils, tu es mort, mais ton souvenir est écrit dans nos cœurs avec tes bienfaits ; tu es mort, et toutes les vertus vont être ensevelies avec toi ; la justice, la générosité, la bonne foi s'évanouïront avec toi ; et, après toi, les cruautés, les rapines vont reparaître de nouveau dans le monde désolé : le ciel a perdu sa lumière, le monde son plus bel ornement, l'empire son défenseur, et Saladin son seul ami. »

Cependant le convoi s'avance vers la grande sale du palais ; le sultan le reçoit, la tête couverte de cendres, et étouffant avec peine la violence de sa douleur. « O mon frère ! dit-il en embrassant ce corps inanimé, mon frère ! mon seul ami ! est-ce bien toi ?... Ah ! comment porterai-je sans toi le poids de mon empire ? » La vierge jette son voile en arrière, et, les cheveux épars, les vêtemens déchi-

rés, la majesté du malheur empreinte sur le front, elle se prosterne aux pieds du sultan, et s'écrie : « Puissant monarque, de tous les biens que j'étais destinée à posséder sur la terre, il ne me reste que ce cadavre : ne me l'ôte point, je t'en conjure.... — Que demandes-tu ? interrompt Saladin avec un grand trouble. — Je te demande mon époux, reprend-elle; avant de mourir il a embrassé ma foi ; avant de mourir, il a reçu mes sermens et les a emportés avec lui. Ah! permets que je passe auprès de son cercueil ce peu de jours d'une triste vie ; donne-moi de Malek Adhel tout ce qui reste de Malek Adhel sur la terre ; noble Saladin, prête l'oreille aux cris d'une épouse désolée. — Es-tu réellement l'épouse de mon frère? lui demande le sultan en la relevant avec bonté. » L'archevêque s'avance alors, et dit : « Malek Adhel est mort chrétien; il est mort l'époux de Mathilde. — Je sais que ta bouche n'a jamais prononcé un mensonge, Guillaume, lui dit le sultan ; et si tout autre que toi m'eût dit ces paroles, j'aurais refusé de les croire....

Malek Adhel est mort chrétien ?.... O beauté fatale! toi qui m'as ôté un frère pendant sa vie, qui as causé sa perte, et qui me le ravis encore après son trépas, garde donc ton époux, puisque son dernier vœu fut pour toi. — Maintenant, dit-elle en rejetant son voile sur son visage, je n'ai plus rien à demander au monde, et je vais lui dire un éternel adieu.

— Veuve de Malek Adhel, lui demande le sultan, quel lieu choisissez-vous pour déposer ces restes sacrés ? — Ils me suivront, répond-elle, au monastère du Carmel, dans cette retraite éternelle où je vais m'ensevelir ; plus heureuse que je n'espérais, j'y vivrai près de mon époux. — Noble sultan, lui dit Guillaume, accordez quelques jours de trêve aux chrétiens, pour qu'ils puissent faire en paix cette pompe solennelle. »

Saladin l'accorda; l'archevêque partit pour aller annoncer aux chrétiens tout ce qu'ils avaient perdu, et ce qu'il leur restait à faire ; il laissa Mathilde, jusqu'à son retour, dans le palais du frère

de son époux : un vaste appartement tendu de noir est préparé pour elle ; nuit et jour, auprès du cercueil de Malek Adhel, elle pleure et s'écrie : » Paix, paix à tes cendres, mon époux ; et, s'il se peut, paix, paix aussi à mon âme! O mon âme! pourquoi te sens-tu pressée d'une si mortelle tristesse, et pourquoi demeures-tu plongée dans l'abattement? Celui que tu aimes a cessé de verser des larmes, et, tandis que ta faiblesse le rappelle sur cette terre, il goûte d'ineffables plaisirs au sein de la félicité suprême à laquelle Dieu l'avait prédestiné par sa miséricorde divine. »

CHAPITRE LIV ET DERNIER.

La grande bataille d'Ascalon n'avait donné que la victoire aux chrétiens; la joie ne l'avait pas accompagnée; et, en rentrant sous leurs tentes, Guillaume fut surpris d'y trouver, au lieu des éclats du triomphe, le silence de la consternation. Certains mots échappés au coupable écuyer avaient éveillé des soupçons sur la conduite du roi de Jérusalem, et sur la manière dont Malek Adhel avait été frappé. Richard seul refusait d'y croire; les autres chefs, que la même prévention n'aveuglait pas, n'apercevaient que trop bien toutes les preuves qui confirmaient cette accusation; et, humiliés de la honte dont un si odieux assassinat allait couvrir leurs noms et leurs exploits, ils ne songeaient, qu'en frémissant, au bruit que leur vic-

toire allait faire dans l'univers, parce qu'il ne pourrait y retentir qu'avec celui d'un crime.

Il y avait d'ailleurs, parmi les croisés, de trop grandes âmes et de trop nobles chevaliers pour que Malek Adhel n'y eût pas beaucoup d'admirateurs et d'amis. Ils avaient besoin de pleurer sa mort; ils ne l'osaient pas : la religion se fût peut-être offensée qu'ils eussent montré publiquement leur douleur; mais en la cachant, leur visage ne pouvait la taire, et ceux dont la tristesse était moins vive, se sentaient néanmoins troublés de la chute de Malek Adhel. Il tombait, ce redoutable ennemi de la foi, et la foi devait se réjouir sans doute; mais l'orgueil de l'homme pleurait celui dont les grandes vertus avaient élevé si haut la dignité de l'homme; et, en le voyant suivre Montmorency dans la tombe, il semblait aux chrétiens, comme aux musulmans, que maintenant l'univers, vide de héros, ne méritait plus qu'on cherchât à s'y distinguer par des exploits que l'estime de ces deux grands hommes ne pouvait plus payer.

Le retour de Guillaume rompt le morne silence du camp. Maintenant qu'on sait que Malek Adhel est mort chrétien, toutes les muettes tristesses osent éclater; maintenant que c'est un chrétien qu'on pleure, ce n'est plus des pleurs qu'on se contente de verser, mais des gémissemens qu'on fait retentir de toutes parts. Les Musulmans eux-mêmes montrent une peine moins vive; car, s'ils s'affligent de ce qu'ils ont perdu, les chrétiens regrettent ce qu'ils auraient pu gagner : les premiers souffrent du mal qu'ils ont reçu, les seconds de celui qu'ils ont fait. « Ah! s'écrient les croisés, en se disant l'un à l'autre la douleur qu'ils éprouvent, quel aveugle empressement nous poussait à détruire celui qui devait nous sauver? Hélas! quelques jours de patience encore, et la parole s'accomplissait, et Sion se relevait de ses ruines, et Malek Adhel lui-même eût posé la première pierre du nouveau temple : soutenu par ce bras invincible, le bras de l'enfer même ne l'eût pas ébranlé. Maintenant quelles seront nos espérances? le sang innocent

a souillé notre cause, Lusignan l'a versé, Lusignan est coupable : oh ! élevons nos voix ; pleurons sur le péché commis par un de nos frères ; et toi, Eternel ! châtie-nous ; mais, jusque dans ta colère, souviens-toi que tu châties tes enfans ; car, qui pourrait résister à ta colère ? »

Telles sont les plaintes qui éclatent dans tout le camp ; le nom de Lusignan n'y est répété qu'avec horreur. Guillaume entend ces cris et ne les réprime point ; Richard, étonné, le prend à part, et lui dit : « Mon père, on accuse Lusignan du plus noir forfait, et vous gardez le silenee ; si votre charité ne l'a point défendu, vous l'avez donc jugé coupable ? O mon père ! se pourrait-il que Lusignan, que mon ami.....? — Ne le nommez plus votre ami, interrompit l'archevêque, il n'est plus digne de l'être. — Que dites-vous ? s'écria Richard en frémissant, Lusignan serait un assassin ? — Malek Adhel est mort assassiné, reprit l'apôtre du Christ avec une profonde douleur, et c'est Lusignan qui a ordonné le crime. » A ces mots, le roi d'Angleterre, pâle, égaré, tomba sans

force sur son siége. « Forfait inouï! s'écria-t-il; celui que j'appelais mon frère, celui que je pressais sur mon sein.... il a trahi l'honneur, et il vit encore! — Oui, repartit l'archevêque, il vit encore pour son plus grand supplice, car du moins il espérait ne pas survivre à son crime, et voulait précéder son rival dans la tombe. » Alors il explique quels furent les ordres de Lusignan, et sa charité y cherche des motifs de le trouver moins coupable; mais l'inflexible honneur ne le permet pas, et Richard est prêt à s'indigner de l'indulgence de Guillaume. « Mon père, s'écrie-t-il, point de pardon, point de pardon; le meurtrier n'en mérite point : poursuivi en tous lieux par la vengeance divine, il doit l'être aussi par les hommes, et nous ne devons point de miséricorde à des crimes pour lesquels j'espère que le ciel n'en a pas.... Je romps, j'abjure à jamais tous les nœuds qui m'attachèrent à Lusignan; je vais proclamer ma haine aussi hautement que je proclamai jadis mon amitié, car Richard ne supporterait pas qu'on lui supposât seulement

un reste de pitié pour un assassin. » Il dit, et va dans tout le camp répandre l'amertume de son âme indignée; tous les chrétiens la partagent; il ne s'en trouve pas un qui excuse Lusignan, pas un qui ne le condamne. Ces clameurs courent, volent d'un bout du camp à l'autre, et Lusignan ne se réveillera que pour les entendre. La perte de son sang le laisse encore sans mouvement, mais on a répondu de sa vie; il vivra donc, tandis que la terre a bu le sang de l'innocent; il vivra, et Malek Adhel n'est plus! mais celui-ci, mort en paix avec Dieu, a déjà reçu l'immortelle couronne, et Lusignan ne rouvrira ses yeux au jour que pour apprendre son crime, pour le voir connu du monde entier, pour en sentir la honte et le remords, pour perdre tout à la fois, Mathilde, l'honneur, l'amitié de Richard, le trône de Jérusalem et l'estime de l'univers. Il ne retrouvera donc la vie que pour être puni et pour se repentir peut-être : car il n'appartient pas à l'homme de mettre des bornes aux miséricordes du ciel.

Cependant du haut de Césarée les cloches funèbres ont retenti ; Ptolémaïs aussi sonne les paroles de la mort, et Conrad lui-même a voulu que sa superbe Tyr rendît un pareil hommage au héros chrétien : tout est deuil et tristesse le long des côtes dont les croisés disposent ; tout aussi est deuil et tristesse le long des côtes dont Saladin est maître encore ; et les deux mondes, réunis un moment, gémissent ensemble sous le poids du même malheur.

Non loin d'Ascalon, à l'entrée d'un chemin qui va droit au Carmel, les chrétiens sont venus attendre les précieux restes que Saladin a promis de leur rendre : ils y élèvent une croix ; c'est sous son ombre sacrée qu'ils veulent recevoir les cendres de Malek Adhel.

Bientôt, sorti des portes d'Ascalon, le convoi funéraire approche : deux chars fermés, tendus de noir, roulent lentement sur le sable ; le premier contient ce qui reste des plus grands hommes sur la terre quand Dieu leur a retiré son souffle ; dans le second une victime volontaire, morte au monde

comme l'époux qu'elle suit, va achever sa course en ce jour, et ces deux cercueils marchant vers le même tombeau, également muets, cachés et recouverts aux yeux des hommes, ne leur permettent pas même de savoir quel est celui où l'on pleure encore.

Saladin à pied, le visage pâle, la contenance austère et les habits déchirés, s'avance vers les chrétiens, et leur dit : « Je vous donne celui qui s'est donné à vous ; mais il faut que son meurtrier me soit livré. » Richard, portant la parole pour tous les chrétiens, répond : « Nous abhorrons comme toi l'assassin de ton frère, de notre frère ; mais il n'appartient qu'à Dieu de mettre la main sur la tête des rois ; ces grandes puissances ne relèvent que de ce grand tribunal : cepandant, sois tranquille, le forfait sera puni, et le sang du juste ne restera point sans vengeance : car Lusignan, en horreur aux hommes, abandonné des siens, sera plus que privé de vie, il vivra sans honneur...... — *Semblable à l'esprit immonde qui est sorti de l'homme*, ajouta l'archevêque,

se promenant par les lieux arides, cherchant du repos et n'en trouvant point (1). » Après un court silence, le sultan répondit : « S'il est ainsi, je suis satisfait. » Ensuite il ajouta, avec un long et sourd gémissement, montrant un des deux chars : « Le voilà, prenez-le, puisque c'est parmi vos morts qu'il a choisi sa demeure. » Il dit, et sa grande âme, prête à être accablée par la douleur, se relève pourtant avec courage. Il fait signe à son peuple d'abandonner aux chrétiens le cercueil de Malek Adhel : les Sarrazins ne peuvent s'y résoudre ; il se jettent sous les roues du char, se roulent dans la poussière, embrassent les restes de leur héros en poussant des cris lamentables ; mais Saladin fait un second signe, et il est obéi. Les Musulmans se reculent, le cercueil reste seul, les chrétiens s'avancent et l'entourent ; il est à eux ; ils le déposent au pied de la croix qui l'a conquis, et aussitôt les prêtres célèbrent cette

(1) S. Mathieu, ch. 12, v. 43.

grande victoire en commençant les hymnes de la mort.

Ce devoir rempli, les deux chars, guidés par les chrétiens, vont recommencer à rouler vers leur dernière demeure; cependant l'archevêque de Tyr s'avance vers Saladin, et lui dit : « Ne viendras-tu pas voir quels honneurs tous ces rois et tous ces peuples vont rendre à ton frère? — Non, repartit le sultan, je ne puis assister à vos cérémonies, ma foi est ailleurs : mais ceux de mes sujets qui voudront les voir peuvent vous suivre; ils viendront me redire si vos pompes ont été dignes de la plus grande conquête que vous ayez jamais faite sur moi. » Ayant parlé ainsi, il se retire. Quelques Musulmans le suivent; un beaucoup plus grand nombre veut être témoin de la sépulture de leur prince; ils se mêlent aux chrétiens; ils entendent leurs chants funèbres; les airs en retentissent; de toutes pars les peuples accourent, élèvent la voix; les prières sacrées montent jusqu'au ciel; et ces efforts, ces vœux de l'Eglise, répétés de colline

en colline, arrivent jusqu'à Saladin, et lui font entendre les derniers cris par lesquels cette sainte mère achève le bonheur et la conquête de ses enfans.

L'archevèque de Tyr, lui seul, ose soulever le voile funéraire qui couvre la vierge sans tache, l'agneau qui va s'immoler; nul autre que lui ne contemple cette douleur auguste et résignée, et n'entend les accens de ses lèvres pieuses, qui, pour toute plainte, pour tout murmure, ne laissent échapper que ces paroles : «*Mon âme est triste jusqu'à la mort; veillez et priez avec moi* (1). — O fille du Christ, répond Guillaume en mêlant des larmes avec ses discours, répétez aussi ces autres paroles de votre divin maître : *Dans le monde vous aurez de l'affliction; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde* (2).

Quand le lugubre convoi eut atteint le sommet du Carmel, de ce lieu ré-

(1) S. Mathieu, ch. 26, v. 38.
(2) S. Jean, ch. 16, v. 33.

véré où le plus grand des prophètes, enlevé dans un char flamboyant, fut porté dans le sein des anges, et passa de la vie à l'éternité, sans avoir connu les ténèbres de la mort, les rois, un cierge à la main, la tête découverte, les pieds nuds, entrèrent avec respect dans l'enceinte sacrée. Les chrétiens les suivent; on arrête les Musulmans; ils demeurent en arrière; l'archevêque de Tyr les voit et pleure sur eux; il se souvient que, jadis au désert, *Jésus ayant vu une grande multitude autour de lui, fut ému de pitié, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur* (1).

« *Oh!* s'écrie-t-il avec enthousiasme, *toute chair verra aujourd'hui le salut de Dieu* (2). Venez, venez aussi — Mon père, que faites-vous? lui dit-on: des infidèles marcheraient ici! » Guillaume répond, avec un accent plein de véhémence et d'inspiration, en montrant le cercueil du héros: « *Un grand*

(1) S. Marc, ch. 6, v. 34.
(2) S. Luc, ch. 3, v. 6.

miracle s'est fait, et Dieu a visité son peuple (1); laissez-le donc s'achever, car *celui qui est assez puissant pour faire naître de ces pierres mêmes des enfans à Abraham* (2), pourra bien appeler ceux-ci jusqu'à lui. » Il dit, l'espérance, la charité et la foi parlent avec lui, et les Musulmans ont passé.

Les Filles du Carmel, prévenues par Guillaume, ont orné l'humble simplicité de leur église de toute la pompe dont les rois de la terre aiment à s'entourer. Elles savent que le héros qui viola leur asile, touché par Dieu, va venir reposer parmi elles et demander, après sa mort, les prières de celles qu'il offensa pendant sa vie. Ces âmes, nourries de l'esprit de leur maître céleste, d'amour et de miséricorde, avaient déjà oublié leur injure; elles ne se la rappellent en ce moment que pour en obtenir le pardon; et, grace à leur intercession, les cendres de Malek Adhel

---

(1) S. Luc, ch. 7, v. 16.
(2) S. Luc, ch. 3, v. 8.

en entrant sous les voûtes de ce temple qu'il profana, y entrent en paix avec Dieu.

Cependant, hors l'archevêque de Tyr et les évêques de Bethléem et de Ptolémaïs, nul regard mortel n'a pénétré dans l'intérieur du cloître et n'a seulement aperçu l'ombre du chaste habit des vierges qui l'habitent. Retirées au fond du sanctuaire, dans le vaste chœur où seules elles ont le droit d'entrer, deux épais rideaux, abattus à quelque distance l'un de l'autre, les séparent des hommes et les dérobent à tous les yeux. Ainsi la piété, anticipant sur les droits de la mort, semble, de cette terre misérable où elles sont encore, les avoir déjà transportées vers un meilleur monde, invisible, inconnu au reste des humains, et où Dieu seul habite avec elles.

La royale vierge qu'elles ont reçue dans l'intérieur d'une des cours du monastère n'a pas encore acquis le droit de s'asseoir à leurs côtés : cachée cependant, mais moins cachée qu'elles, elles ont marqué sa place dans l'inter-

valle des deux rideaux, entre leur sanctuaire et les hommes, et, pour ainsi dire, sur la limite qui les sépare du monde.

La voûte du temple est éclairée de la pâle lueur des cierges funèbres; des branches de pins et de cyprès jonchent le pavé; sur chaque colonne, une inscription parle de mort; des figures de marbre disent les expressions muettes de douleur, et du cœur de tous les assistans s'échappent les sanglots et les douleurs bruyantes. Au milieu de ces signes du deuil et du trépas, l'autel seul conserve son éclat et sa magnificence, comme pour dire aux hommes que, seul, il ne participe point à la mort: la majesté d'un Dieu y réside tout entière; elle s'élance des rayons du sacré soleil, et les anges, tenant l'encensoir, répandent le parfum des saints.

Les rois entourent la chaire évangélique où Guillaume vient de monter; Bérengère, la désolée Bérengère, vêtue de noir, prosternée au pied d'un autel écarté, son jeune enfant entre ses bras, prie, au nom de l'innocence, pour l'âme

de son bienfaiteur, et demande à la chaste reine des vierges, du repos pour l'affligée, la destinée de consolations, pour celle dont la tempête a surpris et brisé le cœur. Les chrétiens, la face humiliée vers la terre, attendent, dans un saint recueillement, les paroles et la présence de Dieu ; et plus loin, vers la porte de l'église, les Musulmans, réunis et pressés ensemble, s'étonnent de ce qu'ils voient, et se demandent où ils sont ; mais ils s'étonnent bien plus quand l'archevêque de Tyr, faisant lever le rideau qui séparait Mathilde de l'auguste assemblée, ils aperçoivent cette tendre vierge, la veuve de Malek Adhel, la fille des rois, couchée sur la cendre auprès du cercueil de leur maître, et recouverte du drap mortuaire : déjà l'or de sa chevelure n'orne plus sa tête dépouillée, et ses blondes tresses éparses autour d'elle attestent que la cérémonie de sa mort a déjà commencé.

A cette vue, tous les cœurs se fendent, et des ruisseaux de larmes s'échappent de tous les yeux.

L'archevêque de Tyr élève les mains; et, d'une voix majestueuse, répond à toutes ces douleurs par ces mots : « *L'Eternel règne ; terre, sois joyeuse.* » Il dit, et déjà les divines espérances descendues du ciel avec ces paroles, s'emparent de toutes les âmes, et commencent à en bannir les humaines tristesses ; l'archevêque reprend alors, avec le prophète, en montrant le cercueil de Malek Adhel :

« Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés; je t'ai choisi, ne crains plus rien, parce que je suis maintenant avec toi (1).

» Voilà, ajouta-t-il avec une grande véhémence, voilà le sort du prince qui gémissait, il y a peu de jours encore, sous les chaînes de l'enfer, et vous pleurez! Voilà le miracle que Dieu a fait pour son peuple et à la vue de ses ennemis, et vous pleurez! Jamais, non jamais rien de si grand ne s'est montré

---

(1) Isaïe, ch. 9, v. 10.

à Israël : un prince impie naît tout à coup en Orient, et déjà il menace notre culte ; semblable à la foudre, il dévore les fidèles et leurs armées : en vain l'Europe vomit contre lui des milliers de soldats, le bras de Malek Adhel s'élève et va tout détruire ; encore quelques jours, et l'empire du Christ sera effacé, et les portes de l'enfer auront prévalu. Mais Dieu voit nos misères, et il en a pitié ; il enchaîne ce bras que le monde entier ne pouvait enchaîner ; il parle, et le héros est à lui. Voilà ce qu'il a fait, ce que vous avez vu, chrétiens, et vous pleurez ! Et cette vierge, continua-t-il en montrant Mathilde, pourquoi gémit-elle ? Quels biens reproche-t-elle à Dieu de ne lui avoir pas accordés ? Aurait-elle voulu vivre sans épreuves pour mourir sans mérites aux yeux de son Créateur ? O vierge ! bienheureuse vierge ! quel sort fut jamais plus beau que le tien ? En vain les hommes et leurs intrigues, le monde et ses tentations, se sont ligués contre toi ; la religion a été plus forte pour te soutenir qu'ils ne l'ont été pour

t'accabler ; l'enfer même s'est joint à eux : versant dans ton cœur les poisons de l'amour, il a voulu l'entraîner dans ses gouffres, en te livrant à un infidèle; mais, aidée de Dieu, tu as vaincu l'enfer ; et des poisons qu'il avait préparés pour ta perte, tu as fait des germes de salut pour le héros que tu aimais. Maintenant, Mathilde, pourquoi donc ces larmes, si ce ne sont des larmes de reconnaissance pour ce Dieu qui, pendant seize années de paix et de retraite, se plut à t'instruire dans sa loi, afin de t'élever dans sa gloire; pour ce Dieu qui, au bout d'une seule année d'affliction, terme si court qu'il n'est rien même aux yeux des hommes, et qu'il est déjà passé pour toi, t'amène ici triomphante de tous les périls dont il t'a sauvée, et victorieuse de tous les piéges qu'il a fermés sous tes pas; pour ce Dieu qui, satisfait de ta docilité à l'entendre, de ta soumission à ses ordres, t'ouvre le port, te reçoit dans son sein et bien avant le terme de ta course; et, encore dans l'âge des erreurs, t'assure la palme immortelle

dont il couronne le front du juste? O Mathilde! de quoi te plains-tu? Ne sais-tu pas ce qui t'attend? Pour des épreuves de peu de jours, des afflictions de quelques heures, des misères qui passent, ne sais-tu pas ce que Dieu t'a promis? Ecoute, et des voûtes de ce temple, du sein de cet autel, du fond de ces tombeaux, n'entends-tu pas toutes ces voix qui s'élèvent et s'écrient : *L'éternité! l'éternité!*

La vierge relève sa tête, et, montrant encore une fois au monde ce visage ravissant qu'il ne devait plus revoir, elle étend la main vers la tombe de son époux, et dit : « Et pour la conversion de cet homme-là, quel est le prix que que Dieu a promis? »

A ces mots, c'est l'immortelle armée des saints qui vient de descendre tout entière; les harpes d'or des chérubins ont frémi, et les chœurs d'anges retentissent de toutes les parties de l'église, et répètent, en se mêlant à la voix des hommes : *L'éternité! l'éternité!*

Non, ce n'est plus une créature mor-

telle que cette vierge qui se lève tout à coup du milieu de ces ombres de la mort où elle était ensevelie; ses regards sont enflammés, son visage rayonnant, une sorte de divine joie étincelle dans toute sa personne, son œil a vu la béatitude infinie : par de là tous les cieux, l'époux qu'elle pleure lui est apparu couché dans le sein de l'Éternel, et à présent elle ne pleure plus; d'une voix éclatante elle s'écrie : « Gloire! gloire suprême! inexprimables félicités!.... »

Elle retombe, la céleste vision a disparu, mais le sentiment en demeure à jamais dans son cœur; et maintenant, monde, offre-lui tes pompes, tes joies, même tes amours, et jusqu'au bonheur qu'elle a si long-tems desiré, elle te rejettera; tu n'es plus assez riche pour la tenter, et tes biens périssables ne la touchent plus; car Dieu vient de lui donner l'avant-goût de ceux qui l'attendent, et que ses sacrifices et sa vertu lui ont mérités. En ce moment suprême, on croit, dans ce temple auguste, sentir partout la présence de Dieu : oui, elle est partout, même dans le cœur des

Musulmans : jamais leurs yeux n'avaient vu, jamais leurs oreilles n'avaient entendu ce qu'ils viennent de voir et d'entendre. Les paroles de Guillaume, les éclairs de gloire et de bonheur qui sortent des yeux de la vierge, ces bruits célestes qui résonnent dans les airs, ces chrétiens qui osent appeler Dieu parmi eux, et cette charité divine qui consent à s'y rendre : tout frappe, étonne, subjugue les infidèles; éperdus, oppressés et poussés par une main invisible, ils se précipitent à travers les chrétiens, jettent de grands cris ; et, se prosternant autour de la chaire de Guillaume, ils frappent la terre de leurs fronts, en répétant : « Père! ô père! nous croyons. »

Et maintenant qu'on demande ce qu'est le bonheur du juste! Regardez dans le cœur de Guillaume, dans ce cœur consommé de charité, et qui ressent la joie qui procède de l'amour de Dieu par autant de cœurs qu'il a de frères qui la partagent : son visage est couvert de brûlantes larmes ; d'une voix émue, d'une voix où il a mis toute

son âme, il s'écrie en tirant un crucifix de sa poitrine, et l'élevant au-dessus de sa tête : « Le voilà, mortels, le voilà, chrétiens, celui qui est descendu sur la terre pour faire du jour de la mort le jour du triomphe. »

Les Musulmans répètent, en frappant encore leurs têtes : « Père ! ô père ! nous l'adorons. »

Ce n'est plus qu'un seul peuple, ce n'est plus qu'un seul cœur, les chrétiens embrassent leurs frères, et auprès d'eux se prosternent et adorent.

« Cendres de Malek Adhel, réveillez-vous, continue l'archevêque ; noble héros, secoue la poudre où tu dors ; lève-toi, viens assister à ta plus belle victoire ; du sein de la mort tu as parlé à leur cœur ; car les voix qui sortent du fond des tombeaux sont celles qui persuadent le mieux. Père de ton peuple, tu leur ouvres le ciel, et leur salut est le prix de ton sang. *O Christ ! conservez par votre nom ceux que vous venez de lui donner, afin qu'ils ne fassent qu'un avec lui, et que, là, où il est, ils y*

soient aussi pour contempler la gloire que vous lui avez réservée (1). »

L'archevêque descend de la chaire sacrée ; il bénit ses nouveaux enfans ; mais, avant de leur conférer le baptême, il va consommer le sacrifice de la vierge : cette jeune beauté se lève, revêt la bure grossière des filles du Carmel, prononce d'une voix satisfaite le vœu qui la sépare à jamais du monde ; puis, tendant la main vers les néophites qui furent les sujets de Malek Adhel : « Adieu, mes frères, leur dit-elle, nous le retrouverons. » Elle baisse les yeux avec émotion à l'aspect de Richard, de ce roi, de ce frère qu'elle ne doit plus revoir, et essuie quelques larmes en passant devant Bérengère. Tous les regards sont attachés sur elle : objet d'admiration et d'attendrissement, bien plus que de pitié, en elle tout est grand, élevé, sublime, comme la religion sur laquelle elle s'appuie et la foi qui la soutient ; elle fait quelques pas en arrière,

(1) S. Jean, ch. 17 et 18.

elle approche du dernier rideau ; Guillaume le soulève et s'écrie : « Voici une fille d'Élie qui s'apprête aujourd'hui à monter dans le chariot de son père. » Il dit, la vierge se courbe, elle a disparu ; et le monde, auquel elle échappe sans retour, frappé de ses derniers regards et des divins accens qui s'élèvent derrière le voile qui la cache, se demande si ce n'est pas dans le ciel qu'elle vient d'entrer, et si l'éternité qui lui fut promise n'a pas déjà commencé pour elle.

CONCLUSION.

Une année s'écoula, et, durant ce tems, jamais un murmure ne sortit des lèvres de la vierge, ni ne commença seulement dans son cœur : prosternée devant les saints autels, elle bénissait Dieu de n'avoir pas fait sa destinée comme son imprudence l'avait si long-tems désiré. « Hélas ! disait-elle, quel eût été mon sort si, unie à Malek Adhel, je l'avais vu, entraîné par son frère, chanceler dans la foi ! toujours combattu entre une nouvelle religion et une ancienne amitié : mauvais chrétien ou mauvais frère, et ne pouvant exercer une vertu sans qu'une autre vertu en gémît ; que de tentations nous eussent assaillis ! combien de fois aurions-nous succombé ! A présent peut-être, victimes du péché, nous expierions, par d'éternelles lar-

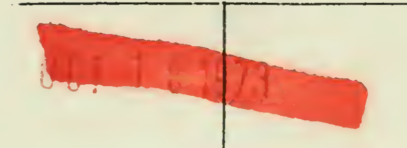
mes, nos plaisirs d'un jour; au lieu que c'est par des biens éternels que nos fugitives douleurs nous seront payées; en cet instant, sous les sacrés parvis, mon époux jouit des ineffables délices; il me regarde, me sourit, m'attend, me désire.... O mon Dieu! on a donc encore un désir auprès de vous! »

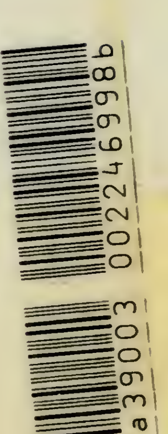
Mais ce cri, où l'amour se mêlait encore, se tempéra avec le tems, et la pensée de Malek Adhel s'entoura de tant de religion et de pureté qu'elle se confondit bientôt dans son âme avec celle de Dieu lui-même. Le tombeau de son époux, qu'elle visitait chaque jour, ne lui offrait que des sujets de bénédiction; elle y priait, elle n'y pleurait plus, et elle reconnaissait enfin que nos peines sont, bien plus que nos joies, les enfans de la miséricorde de Dieu, puisque nos joies nous ramènent à nous, et que nos peines nous ramènent à lui.

Un jour cependant, du haut d'une des tours du monastère, elle aperçut dans la vaste mer un vaisseau qui partait pour l'Europe et cinglait vers l'Occident; elle reconnut le léopard d'Angle-

terre, les armes de sa patrie, et le pavillon royal avec ses flammes et ses longues banderolles rouges. Richard, Bérengère, tous ses parens, ses amis, s'éloignaient pour toujours; ils voguaient vers un autre hémisphère; elle restait seule dans l'Orient, sans famille, sans liens... A cette pensée, elle regarde encore le vaisseau; les couleurs en étaient effacées, et la voile ne paraissait plus que comme un point blanchâtre dans l'horizon: bientôt elle disparut tout à fait; alors le cœur de la vierge s'oppressa, et il s'en échappa un regret; mais ses yeux s'élevèrent vers le ciel, retombèrent sur les cendres de son époux, et ce regret fut le dernier.

FIN.




a39003 002246998b